

PAGES

MANQUANTES

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL.

DE LA

REVUE CANADIENNE.

FRANÇOIS.



PARIS, les communications continuelles entre les rangs de la société établissent, en dépit de la naissance et de la fortune, une communauté d'idées qui ôte l'originalité aux individus et détruit les différences trop sensibles entre les classes. La population de cette grande ville, si agitée depuis un demi-siècle, est une espèce de tout, lié par des fils imperceptibles, dont les nuances sont infinies et insaisissables; personne ne pourrait dire au juste où une classe finit, où une autre commence; et si les différences sont immenses en regardant aux deux extrémités de l'échelle sociale, les degrés par lesquels on monte sont si nombreux et si effacés, qu'on serait bien embarrassé d'assigner leur véritable place. L'enfant qui est né dans l'arrière-boutique de la rue Saint-Denis, et celui qui a fait son entrée dans le monde au rez-de-chaussée imposant d'un hôtel de la rue de Varennes, ne grandiront pas sans que plusieurs des idées philosophiques qui ont occupé les esprits éclairés du dix-huitième siècle et les idées politiques qui ont troublé le monde depuis quarante ans se soient placées dans leurs jeunes intelligences, et soient devenues aussi familières à leur pensée que les mots de la langue qu'ils apprennent sans étude et sans réflexion. Mais il n'en est pas de même dans les provinces: indépendamment du caractère particulier dont elles conservent encore les traces, cha-

cune d'elles se compose d'éléments très distincts, que le temps et les révolutions n'ont point encore réunis. En dépit de la république, de l'empire, de la révolution de juillet, des préfets, du jury, des élections, etc., la plus grande partie des familles nobles de certaines provinces a gardé intactes les idées aristocratiques, les principes religieux et toutes les habitudes qui en sont la suite. L'enfant qui arrive dans la noble famille les reçoit comme une précieuse part de son héritage; on veille avec soin à ce qu'il n'en perde rien: un précepteur est chargé d'empêcher que ces principes et ces idées ne s'évaporent dans les distractions des études: il en répond, et son intérêt répond de lui. Ainsi, entre les idées de quelques-unes des familles nobles de province et les idées généralement reçues dans un salon de la capitale, il y a un siècle de distance: et quand l'enfant, devenu homme, sort de tutelle et se présente dans ce monde de Paris, auquel il est resté étranger, il faut que sa jeune imagination, ainsi comprimée et égarée, fasse à elle seule et par sa propre force, tout le chemin qu'a parcouru l'esprit humain pendant un siècle de polémique, sous peine de se trouver d'un autre temps que ses contemporains, et de leur paraître à la fois odieux et ridicule.

Hermann de Montigny fut élevé de la sorte par sa mère, dans un château qui ne vit jamais que le précepteur de l'enfant, le curé du village et quelques vieilles parentes dont toutes les idées et toutes l'instruction consistaient dans la connaissance exacte des familles nobles de la province, où la leur tenait le premier rang. Hermann n'apprit donc en grandissant que l'importance de son ancienne maison; on y joignait les principes sévères. A dix-huit ans il perdit sa mère; et, libre désormais de sa personne comme de sa fortune, qu'on crut pouvoir lui abandonner avant l'époque où il devait forcément la posséder, Hermann vint à Paris; c'était

au commencement de l'empire. La solitude du château de sa mère et sa complexion naturelle lui donnaient une excessive timidité : ce fut donc avec la réserve la plus silencieuse qu'il parcourut différents salons, assista à quelques fêtes, à un certain nombre de dîners dans la bonne compagnie, et à plusieurs déjeuners dans la mauvaise. On remarqua bien un peu son embarras et sa froideur ; mais son âge l'excusait, et personne ne devina l'étonnement sans pareil qu'il cachait avec le plus grand soin pour éviter ce reproche qui l'eût fait frissonner : *c'est un provincial !*

Ses idées étaient telles que les conversations les plus ordinaires, la vie des gens les plus honnêtes lui eussent paru criminelles ; et quand il se trouva dans ces réunions où toutes les questions religieuses, morales, politiques et sociales sont chaque jour discutées, alors effrayé, tremblant, il crut que le ciel allait lancer la foudre, que les autres hommes allaient fuir avec horreur ces raisonneurs audacieux ; que la loi devait atteindre leurs impudentes déclamations, ou le mépris en faire justice. . . . — Mais le ciel ne tonna point ; mais la foule se pressa pour écouter leur parole éloquente ou leurs mordantes critiques ; car leur esprit aventureux et piquant amenait la gaieté dans ces assemblées, et la foule ne s'éloigne que du malheur et de l'ennui ; mais la loi ne pensait point à frapper, et le mépris s'arrêtait à la porte du pauvre et n'osait approcher de leurs riches demeures. . . . Hermann se dit : on m'a trompé ! Alors, ne pouvant, dans ce qu'on lui avait enseigné, distinguer ce qui était erreur ou vérité, préjugé ou principe, délicatesse ou niaiserie, justice ou duperie, dans l'embarras du choix il se défit de tout.

Le cœur de l'homme ne peut se passer de but, de centre où viennent aboutir ses idées, ses projets, ses espérances : quand ses raisonnemens sont parvenus à détruire les croyances religieuses, et avec elles les principes et les devoirs, il éprouve un insurmontable besoin de rattacher à une base quelconque les actions de sa vie. L'esprit droit prend pour règle le sentiment inné de la justice ; l'âme tendre se laisse aller à l'idée que la bonté suffit à la diriger ; l'intelligence étroite, qui n'est pas entraînée par un bon cœur, ne voit rien au delà de l'intérêt.

Il y avait du génie dans l'égoïste qui a osé dire : *Plus on fait pour les autres, plus on fait pour soi.* — L'égoïste vulgaire pense : *Rien que pour moi seul.*

Un jour deux jeunes gens causaient ainsi dans un élégant appartement de la rue du Mont-Blanc :

— En vérité, Hermann, je ne vous comprends pas, et vous êtes bien l'être le plus singulier que je connaisse.

Ces mots étaient dits par un jeune homme d'une figure franche et ouverte qui se levait avec un léger mouvement d'impatience du fauteuil où il était assis près d'Hermann de Montigny. Celui-ci parut surpris et mécontent.

— Singulier ! et en quoi, s'il vous plaît, George ?

— En quoi ? en tout ! Voilà six ans que nous nous connaissons, et moi, à qui il suffit ordinairement de six jours pour faire un ami intime, je n'ai pas obtenu de vous la moindre confiance.

— Si je n'ai rien à confier ?

— Ceci est trop fort. — Vous êtes arrivé à Paris à dix-huit ans. Je suis le premier qui vous ait accueilli : je vous ai mené dans ma famille au faubourg Saint-Germain, chez mes amis à la Chaussée-d'Antin. Vous avez voulu danser à un bal royaliste, assister à une réunion républicaine, et faire un tour dans les salons des Tuileries un jour de fête. Je vous ai mené partout. Depuis six ans nous nous voyons deux ou trois fois par semaine, et... je ne connais rien de vos opinions politiques ; j'ignore tous vos projets ; je ne sais pas

une seule de vos bonnes fortunes ! . . . Enfin vous ne m'avez pas dit encore une seule fois. . . je suis amoureux.

— En revanche, George, vous venez de me le dire au moins pour la dixième.

— C'est cela ! quand je veux vous questionner sur ce qui vous regarde, vous trouvez toujours moyen de m'interrompre pour me parler de moi ! . . . mais il n'en sera pas ainsi aujourd'hui ; apprêtez-vous à me répondre : je ne sors pas d'ici que je ne sache à quoi m'en tenir.

En disant cela George s'assit de nouveau, avec un air bien décidé à ne pas quitter la place avant d'avoir satisfait sa curiosité.

— Allons, je vois qu'il faut me résigner à subir un interrogatoire, reprit Hermann en riant, mais sans embarras, sûr qu'il était de ne pas laisser échapper un mot de plus qu'il n'avait résolu d'en prononcer.

— Vous serez bien obligé de dire la vérité cette fois, ajouta George avec une expression de joie.

Le visage d'Hermann répondit par un demi-sourire d'une inexprimable malice, qui eût donné à son ami de vraies inquiétudes sur le dessein qu'il formait d'obtenir une confiance, si George n'eût été dans ce moment trop préoccupé par l'objet des questions projetées pour faire attention à ce sourire.

— Vous pensez à vous marier, Hermann ?

Un grand éclat de rire fut la seule réponse qu'il obtint.

— Ne dirait-on pas qu'il y a de la folie à faire une pareille supposition ! Vous n'avez que vingt-quatre ans, il est vrai ; mais, autant qu'on peut juger des projets particuliers de quelqu'un d'après ses idées générales, je puis bien présumer que votre désir n'est pas de rester garçon, et même que vous comptez vous marier très jeune. Le mariage, dites-vous n'est qu'une affaire qu'il faut tâcher de rendre aussi bonne que possible. C'est donc avec tous ses avantages qu'on doit la tenter, afin d'avoir plus de chance de succès ; et vous ajoutez souvent qu'il faut arranger sa situation et sa fortune le plus tôt qu'on peut, afin d'en jouir le plus long-temps possible ; car vous avez un certain nombre de maximes générales qui sont toutes bien entendues dans votre intérêt, Hermann.

Hermann rougit légèrement. — Ah ! vous pensez cela, dit-il en s'efforçant de rire.

George reprit : — Votre intention est-elle réellement d'épouser Mlle Louise de Melcourt ?

— Cela ne justifierait guère l'opinion que vous semblez avoir de mon discernement dans ce qui a rapport à mes intérêts. Mme de Melcourt n'a qu'une médiocre fortune et deux filles à marier.

— Mais enfin, vous paraissez depuis quelques mois vous occuper particulièrement de l'ainée. Elle rougit quand vous entrez ; et hier, après votre départ du bal, elle est devenue tout à coup sérieuse, s'est plainte de la fatigue et n'a pas voulu danser. Ces dames sont vos parentes ; elles occupent un rang distingué dans le monde, jouissent d'une considération méritée. Vous n'êtes point de ces étourdis qui agissent sans réflexion : vous voulez donc épouser Mlle de Melcourt, puisque vous vous en faites aimer ?

Hermann parut contrarié. Il réfléchit un moment et répondit : Mlle de Melcourt n'a jamais rougi quand j'entrais ; elle était sûrement fatiguée quand elle a jugé à propos de ne plus danser, et vous conviendrez, George, que cette réserve, dont vous avez presque l'air de me faire un reproche, est au contraire une qualité essentielle, puisque de ma confiante amitié pour une parente vous concluez que je veux me marier ; et de ce que la danse l'a en-

nuyée, vous supposez qu'elle a une passion pour moi !... Certes, je deviendrais à vos yeux l'homme le plus fat du monde, si je m'avais de tirer une conclusion semblable de preuves aussi peu convaincantes.

— La rougeur qui vient malgré elle au front d'une femme, reprit George, une larme qu'elle retient en vain et qui s'échappe entre les doigts qui veulent l'essuyer furtivement, le léger mouvement de lèvres qui se contractent en essayant de sourire, prouvent plus de passion, Hermann, que tous les sermens, toutes les protestations qu'on a quelquefois la bonté de nous prodiguer... Pour moi, je n'ai jamais cru à l'amour d'une femme que quand je l'ai deviné avant qu'elle le sût elle-même.

— Votre perspicacité n'a-t-elle jamais été en défaut ? dit gaiement Hermann.

— Il ne s'agit pas de cela : voyons, Hermann, allons au fait. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas épouser Mlle de Melcourt ?

George croyait qu'une question aussi directe ne laissait pas la possibilité d'échapper à une réponse précise ; il regardait son ami, dont la figure impassible prit une légère teinte d'ironie en disant :

— Mais vous, qui vous piquez de franchise, et me reprochez mon peu de confiance, ne pourriez-vous pas me dire quel intérêt vous occupe en ce moment ? Ne suis-je pas en droit de vous supposer les sentimens que vous me prêtez ? et ne seriez-vous pas un amoureux de Louise ?

— Non... répondit George simplement.

— De sa sœur Eléonore peut-être ? reprit Hermann.

— Non plus...

— Alors, quel intérêt avez-vous à savoir...

George s'était levé et marchait dans la chambre pour échapper aux regards perçans d'Hermann, et leur dérober un visible embarras.

— Vous voyez bien, George, que ce n'est pas moi qui ai un secret.

— Si cela était, reprit vivement George, si j'avais placé mes espérances dans un sentiment... dont vous vous moquez, serait-il étonnant que je voulusse soustraire à vos sarcasmes et à vos plaisanteries le rêve sur lequel reposerait tout le bonheur de ma vie ?... Il n'en est pas de même de vous ; c'est un confident heureux de vous avoir pour complice que vous trouveriez en moi... car nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas être rivaux... Ne plaçons-nous pas toujours nos desirs, nos projets, nos idées sur des objets constamment opposés ? Et, pour ne parler que du mariage, quand vous disiez que la fortune seule devait décider, n'ai-je pas cent fois répété qu'elle n'entrerait jamais pour rien dans ma décision ?

— Vous êtes fait pour être un héros de roman. Eh bien ! George, me voici prêt à écouter le vôtre ; en êtes-vous au premier ou au quatrième volume ?

— Adieu, Hermann, dit brusquement George.

— Vous m'en voulez ?

— Pas plus que je n'en voudrais à un étranger de ne pas comprendre quand je m'exprime dans une langue qui n'est pas la sienne.

En disant ces mots, George sortit, précipitamment, laissant Hermann un peu surpris. Mais, après quelques minutes de réflexion, on aurait pu l'entendre murmurer ces mots :

— Non, il est impossible qu'il ait aucune idée....

Puis, prenant son chapeau, il se rendit à la Bourse, où son agent de change avait dû, mystérieusement et sous un nom sup-

posé, faire pour lui une spéculation assez importante. Mais une nouvelle imprévue avait dérangé toutes ses combinaisons ; Hermann avait perdu dans la matinée un quart de sa fortune, il ne laissa paraître ni colère ni chagrin devant les gens qu'il vit pendant le reste de la journée ; il eût pu trahir son secret... Il lui importait qu'on l'ignorât.

— Que ceci soit une leçon, répétait-il ; ne livrons dorénavant rien au hasard.

Au moment où il rentrait le soir fort tard chez lui, triste, agité et de mauvaise humeur, on lui remit une lettre.

Elle était de George de Senancourt et conçue en ces termes :

« Savez-vous, mon cher Hermann, que je suis retourné chez vous deux fois dans la journée ? J'avais besoin de m'assurer que vous n'étiez point fâché de ma mauvaise humeur de ce matin. Je me suis aperçu que je tombais dans le défaut si commun d'exiger de ses amis les idées et le caractère qu'on a soi-même ; de leur imposer le genre de bonheur que l'on choisirait et de leur savoir mauvais gré des différences que la nature a mises entre leurs goûts et les nôtres. Vous voyez qu'au moins je sais reconnaître et avouer mes torts, et j'espère que de nous deux moi seul j'en garderai le souvenir.

» Oui, je voulais obtenir votre confiance pour être en droit de vous faire la miennne. Il me semble que si vous aviez pensé, comme je croyais, à épouser Mlle de Melcourt, ce mariage, qui eût été une affaire de choix et d'affection, m'eût autorisé à vous demander votre appui pour obtenir sa charmante cousine *Francesca de Mérimville*... Le voilà, Hermann, ce nom qui représente pour moi tout un avenir de bonheur et d'amour. — Et vous conviendrez qu'on peut se livrer à une délicieuse illusion en voyant une figure aussi capable de la faire naître. Il y a dans la grâce et dans le charme répandus sur toute la personne de Mlle de Mérimville quelque chose qui touche le cœur et plaît aux yeux ; on l'admire et on l'aime en même temps.

« Je l'ai vue quatre ou cinq fois seulement. — je lui ai peu parlé et je n'en ai point été remarqué.

« Hermann, ne pourriez-vous me présenter chez Mme d'Herby, où je la rencontrerais chaque semaine ? — Il me faudrait la certitude de lui plaire avant d'adresser à sa famille une demande qui, je l'espère, pourra convenir ; mais je ne veux Francesca que d'elle-même. Si elle ne voyait pas le bonheur dans le lien qui nous unirait, j'aurais le courage d'y renoncer, dussé-je regretter toute ma vie le rêve qui, depuis six mois, a rempli d'un délicieux espoir tous les instans de mes journées.

« La vie retirée que mène Mme de Mérimville ne m'a pas laissé la possibilité de la voir comme je le désirais, malgré toute la peine que je me suis donnée pour y parvenir, et je me suis alors décidé à confier à votre amitié tous mes projets, toutes mes espérances... Mon ami, mon cher Hermann, croyez que la plus vive reconnaissance sera le prix de ce que vous ferez pour moi dans cette occasion ; c'est un dévouement de toute la vie que vous trouverez dans le cœur de George ; pourrai-je m'acquitter envers celui à qui je devrais Francesca ? »

Hermann avança dédaigneusement la lèvre inférieure par un léger mouvement qui lui était familier ; il jeta la lettre de George sur une console, et s'assit pour rêver à ses propres affaires... Mais son esprit incertain ne lui présentait en ce moment aucune idée fixe, aucun projet arrêté : le chagrin d'une mauvaise spéculation et l'ennui de l'incertitude se peignaient tour à tour sur sa figure fatiguée ; une agitation inquiète et pénible ne lui laissait pas l'es-

poir du sommeil... Il se leva, se promena en marchant à grands pas, se rassit et finit par dire :

— Je ne dormirai pas... autant vaut répondre à sa lettre.

Il se mit à un secrétaire et écrivit.

“ Je ne vous en veux pas, George. Comme vous le dites très bien, chacun a son caractère : je ne vous dirai donc rien sur vos projets. Il faut laisser à ses amis le droit de faire ce qui leur convient. D'ailleurs, je ne voudrais pas empêcher Mlle de Mérinville, qui est ma parente, de faire un bon mariage, et, pour ce qui vous regarde, comme vous placez votre bonheur dans des idées qui ne sont point celles de personne, il est possible que vous soyez heureux avec cette jeune fille, à laquelle j'avoue n'avoir pas fait jusqu'à présent la moindre attention.

“ Venez me prendre demain soir à neuf heures : je vous présenterai à Mme d'Herby, sa grand'mère, chez laquelle toutes les jeunes personnes de la famille se réunissent le dimanche.

“ A demain ici.

” HERMANN DE MONTIGNY.”

Après avoir plié cette lettre, Hermann la plaça avec celle de George dans un tiroir du secrétaire dont il prit la clé. Jamais un papier écrit, jamais une lettre qui lui était adressée, quelque insignifiante qu'elle pût être, ne restait sur le bureau d'Hermann. Il écrivait rarement ; ses lettres étaient courtes, vagues et composées de phrases arrangées pour ne présenter que des idées générales : souvent même, au moment de les envoyer, se décidait-il à les jeter au feu et à les remplacer par une visite.

Parfois il citait ce mot d'un homme d'état :

“ Avec quelques lignes de l'écriture du plus honnête homme, il est facile à un ministre habile de trouver moyen de le faire pendre.”

Hermann chercha enfin le repos dont il avait besoin, fatigué par des émotions qui n'étaient guère de son âge.

Le lendemain matin, quand le jour commençait à paraître et qu'Hermann, après plusieurs heures d'une pénible insomnie, venait à peine de s'endormir, le bruit que la porte de sa chambre fit en s'ouvrant brusquement, et son nom prononcé à haute voix par son domestique, le tirèrent violemment de son sommeil. Son premier mouvement fut d'impatience ; le second, tout aussi naturel et plus spontané, s'il est possible, fut de se jeter à bas du lit et d'arracher une lettre des mains d'un homme qui suivait son domestique, en s'écriant :

— C'est toi, Joseph !

— Oui, monsieur le comte, répondit une espèce de paysan en bottes de courrier, couvert de boue et de poussière, l'air harrassé et satisfait en même temps, et que certes le domestique n'eût point, sans un ordre exprès, laissé pénétrer dans la chambre élégante de son maître.

— C'est moi... soixante heures à cheval, pas davantage, pour faire deux cent vingt lieues... C'est aller, cela ! mais dix lieues de plus à faire, je restais en chemin : je suis moulu !... Lundi dernier M. Gourby, le notaire de Beauchamp, me dit :

— Joseph, tiens-toi prêt à partir pour Paris d'un moment à l'autre : c'est pour M. le comte de Montigny ; tu le connais bien : il a passé six mois ici l'année dernière. Il ne faudra pas perdre un instant ; crève tes chevaux si tu le veux, paie tout ce qu'on te demandera, mais arrive... Et me voilà ! M. Gourby m'avait donné l'argent du voyage... mais si monsieur est content de mon zèle..

Hermann en ce moment, avait fini de parcourir la lettre ; il mit

quelques louis dans la main de Joseph, ordonna au domestique de le faire dîner et reposer, et ajouta :

— Quand tu ne te sentiras plus de la fatigue, Joseph, tu partiras et tu remercieras bien M. Gourby.

— Monsieur le comte aura sans doute une réponse à me donner ?

— Non... c'est inutile ; j'écrirai plus tard... dans quelques jours.

Hermann resta seul, et sa physionomie eût été indéfinissable pour l'observateur le plus habile. La première lettre d'amour à laquelle on attache ce bonheur de toute la vie qu'on n'a point encore appris à voir fuir et reparaitre mille fois, et qu'on croit saisir pour toujours ; la première dépêche du ministre qui vous annonce qu'on rend à vos signalés services une justice éclatante qu'on attendit vingt ans et pour laquelle on risqua vingt fois sa vie, n'ont jamais produit de plus vives impressions ; pourtant il se mêle à cette joie une sorte d'embarras ; d'hésitation et d'inquiétude. Hermann agite vivement sa belle tête, dont les traits délicats et gracieux expriment je ne sais quelle souffrance involontaire ; il passe sa main sur son front, comme pour en chasser une importune idée, et, avec ce mouvement de dédain qui lui est devenu habituel, ses lèvres laissent échapper ces mots : “ Qui n'en ferait autant à ma place ? ”

Ce jour-là même Hermann se rendit au Marais, dans la modeste demeure habitée par Mme de Mérinville et sa fille, la douce et jolie Francesca.

Mme de Mérinville était la sœur cadette de Mme de Melcourt ; toutes deux étaient fille de Mme d'Herby, veuve d'un président au parlement de Paris.

Madame de Melcourt avait été mariée à un magistrat, et vivait non loin de sa mère, dans cette aisance qui préserve en même temps de l'inquiétude et de l'envie. Comme sa mère elle avait deux filles à aimer ; deux projets pour sa vie, deux espérances pour sa vieillesse : Louise et Eléonore. Mme de Mérinville était mariée par amour à un des brillants colonels de l'armée française. Sa mère, après quelques objections, avait cédé à ce mot : *Je l'aime*. D'ailleurs, Mme d'Herby, d'un caractère apathique et faible, résistait peu à la volonté des autres. Elle aurait pu se repentir de sa condescendance ; car, dix-huit mois après son mariage, le colonel fut tué, laissant sa jeune femme enceinte de Francesca, qui vint au monde au milieu des larmes et du désespoir de sa mère. Mme d'Herby, tout en partageant sa douleur, disait : Ma fille a eu deux ans d'amour heureux, et il y a tant de gens auxquels il ne fut jamais donné quinze jours de bonheur ! Ainsi son esprit trouvait toujours le côté consolant des choses ; la résignation, cette vertu des âmes faibles, était sans cesse dans ces discours comme dans sa pensée, et pourtant, en l'observant avec attention, on hésitait à croire que l'indifférence du cœur fût la cause de cet inaltérable calme. Que de fois on pourrait retrouver dans les événements oubliés les motifs de la froide apathie des vieillards ! Peut-être s'était-il passé dans l'âme de Mme d'Herby, à l'époque des passions, un de ces drames inconnus que renferme secrètement le cœur de quelques femmes, qui dévore en silence leurs vives facultés, et ne leur laisse, pour les événements du reste de leur vie, qu'insouciance et dédain.

Francesca la fille unique de Mme de Mérinville, était jolie, gracieuse, mignonne. Sa beauté délicate, frêle, mystérieuse quoique parfaitement régulière, ne suffisait pas pour justifier le charme irrésistible qu'elle exerçait ; des causes morales que rien

ne peut définir donnaient sans doute à cette délicieuse figure une puissance de fascination, car les regards qui se portaient sur elle ne pouvaient plus s'en détacher. Chaque mouvement de Francesca révèle une grâce et éveille une pensée ; les yeux sont charmés, mais l'effet ne s'arrête pas là : il pénètre dans l'âme ; on l'éprouve plus qu'on ne peut l'expliquer ; on aime cette jeune fille plus que l'on ne l'admire ; on devine que sous cette enveloppe charmante respire une âme naïve, ingénue et impressionnable ; on sent que sous ses formes mignonnes bat et s'anime un cœur plein de tendresse et fait pour les sentimens d'une délicatesse exquise, qui sont à la vertu ce que la grâce est à la beauté.

La violente inquiétude que sa mère, Mme de Méroville, avait éprouvée pendant sa grossesse ; l'effroi avec lequel elle avait vu partir son mari pour l'armée à une époque si décisive, et précédée de ces meurtrières campagnes de la république qui précéderent les premières victoires de Bonaparte ; cette anxiété qui s'était accrue au plus haut point pendant le jour où les nouvelles arrivées de l'armée annonçaient l'approche d'une grande bataille qui devait fixer le sort à venir de la France ; toutes ces angoisses terminées par l'effroyable nouvelle de la mort de celui qu'elle adorait, avaient sans doute agi sur le moral et le physique de l'enfant qu'elle portait dans son sein, car ses nerfs délicats annonçaient dès ses premières années une excessive susceptibilité : un bruit imprévu, quelque léger qu'il fût, la moindre variation de l'atmosphère, un instrument répétant dans le lointain certains airs mélodieux et plaintifs, faisaient éprouver à Francesca de vives sensations ; au récit d'une action généreuse, à la peinture d'un malheur, à la vue d'une souffrance, ses yeux si doux laissaient échapper d'abondantes larmes, et la joie qu'elle pouvait goûter était douce, calme et tendre : dans cette faible et gracieuse enfant la vie n'était qu'une suite d'émotions.

Mme de Méroville, loin de trouver dans sa tendresse inquiète et exclusive pour Francesca les moyens de fortifier cette organisation, n'avait montré à sa fille qu'une sensibilité qui ajoutait encore aux impressions qu'elle éprouvait naturellement. D'ailleurs le colonel, forcé à des dépenses considérables, ne laissa guère d'autre héritage à sa veuve qu'un nom glorieux et quelques dettes à payer, et elle fut ainsi contrainte à la retraite, que ses regrets lui commandaient plus encore que sa fortune. Francesca vécut avec sa mère dans un éloignement du monde, une tranquillité et une solitude qui rendent l'âme capable de cette exaltation, que le commerce de la société, l'habitude des distractions et du bruit émoussent et détruisent ordinairement.

Francesca avait donc grandi solitaire et paisible près d'une mère mélancolique et douce, qui avait dirigé ses idées, tout en les laissant à leur penchant naturel. C'était une plante des champs, une délicieuse création dont la nature seule avait fait tous les frais.

Le plus grand amusement de la jeune fille avait été les réunions périodiques chez sa grand'mère, Mme d'Herby, chaque fois que ses cousines Louise et Éléonore sortaient de la pension avec une de leurs jeunes amies qui se nommait Hortense, et les distractions que lui procurait leur société suffisaient à ses plaisirs. — La petite maison qu'elle occupait avec sa mère rue Neuve-Saint-François offrait aussi à ses heures de loisir une récréation qui avait de grands charmes pour Francesca : c'était la culture des fleurs d'un jardin qu'elle soignait avec le plus vif intérêt. Le bruit des fêtes, le mouvement du centre de Paris ne venait point dans cette retraite troubler le calme de la jeune fille et éveiller d'autres idées :

sa mère, ses fleurs, quelques romances qu'elle chantait d'une voix faible et touchante, les réunions avec ses cousines, voilà tout ce que la douce et délicate enfant savait de la vie. Elle ne s'attendait pas, comme la plupart des autres jeunes filles de son âge, à un changement d'état ; le mariage ne lui semblait ni désirable, ni possible et tous ses vœux étaient satisfaits.

Mme d'Herby, sa grand'mère, Mme de Melcourt, sa tante, et quelques amis de la famille disaient quelquefois :

« Cette pauvre Francesca ne se mariera sûrement jamais ; dans notre siècle, on a beau être jolie, qu'importe si la dot manque. »

Mais Francesca ne pensait jamais à cela.

Un jour Hermann de Montigny, parent éloigné, arriva ; il fit une visite à Mme de Méroville, et en le voyant si beau, si agréable de tournure et de manière, si gracieux dans ses expressions, la mère de Francesca se souvint de M. de Méroville, de ses amours et de son bonheur. Elle regarda sa fille et soupira. Hermann fit peu d'attention à Francesca, et revint rarement : il se lança dans un monde complètement étranger à ces deux femmes. L'idée qui s'était présentée à l'esprit de Mme de Méroville s'effaçait entièrement, lorsqu'à plusieurs mois de cette époque Hermann reparut. Il se présenta à une heure inaccoutumée : Francesca était seule au jardin qu'il traversa. Le soin de quelques fleurs, aimées et cultivées par elle occupait toute l'attention de la jeune fille et les boucles de ses longs cheveux châtaîns ombrageaient entièrement son visage délicat. Hermann l'examina quelque temps avec une attention extraordinaire ; et quand elle leva sur lui ses grands yeux bleus, elle fut étonnée et embarrassée du vif intérêt qu'il mettait à cette contemplation.

Mme de Méroville arriva, et Hermann, constamment distrait pendant une visite qu'il prolongeait au-delà de toute convenance, ne cessa de porter sur Francesca des regards pleins de tendresse qui la faisaient rougir et trembler ; puis, quand le froid força Mme de Méroville à rentrer, il l'accompagna dans l'appartement d'où il ne sortit qu'après une demi-heure, et non sans adresser à la jeune fille restée toute pensive auprès de ses fleurs qu'elle ne regardait point, un adieu d'une voix si tendre, qu'elle ne put trouver de paroles pour y répondre.

Encore tout émue, Francesca vit accourir sa mère, qui oubliait le froid dont elle s'était plainte et dont le visage exprimait une joie si grande, que l'enfant devina que c'était elle que le bonheur attendait.

— Il t'aime, il m'a demandé ta main !

Et la jeune fille se jeta dans les bras de sa mère ; son visage était couvert de larmes.

— Nous ne nous quittons pas ! furent les premiers mots qu'elle articula ; puis elle s'étonnait : lui si riche et si beau ! La mère regardait sa fille, ne s'étonnait pas, mais disait :

— Comme le monde juge mal ! qu'elle opinion fausse il prend de ceux qu'il envie !

— Que de fois, chez ma mère, on accusait le cœur d'Hermann d'être insensible, de calculer toutes ses démarches, de n'avoir d'autre mobile que son intérêt ! Lui qui pouvait choisir dans tout Paris, il vient chercher la naïve et pauvre enfant qui ne peut lui apporter en dot que son amour et ses vertus !

Tout fut bientôt d'accord. M. de Montigny n'avait ni père ni mère ; il avait vingt-quatre ans et vingt mille livres de rente. Il pressait l'époque du mariage : Mme de Méroville n'avait aucune objection à faire.

On hâta donc les préparatifs.

Francesca croyait rêver : l'amour et la reconnaissance se confondaient dans son âme, et ses vives émotions se devinaient sur sa figure plus qu'elle ne les exprimait. Il n'y a pas de mots pour de pareilles impressions.

Quelquefois ses yeux s'attachaient sur Hermann, contemplaient avec ravissement cette figure noble et régulière, cette taille élancée et élégante dont tous les mouvemens étaient pleins de dignité et de grâce.

Et si la figure froide du jeune homme souriait en rencontrant les regards de Francesca, si la main qu'il lui tendait serrait doucement la sienne, alors des larmes s'échappaient de ses yeux, et sa bouche ne pouvait articuler une parole.

Un jour, Francesca agitée ne pouvait rester en place ; elle attendait avec une impatience inexprimable la visite accoutumée d'Hermann, puis elle courut au devant de lui dès qu'il arriva.

Il y avait presque de la folie dans sa joie !

— Hermann, cria-t-elle, je suis riche.

— Oh ! que le ciel est bon de m'avoir donné d'abord votre amour pour me faire sentir tout le prix de la fortune !

— Je suis riche et vous m'avez choisie pauvre ; je suis riche et ma fortune est pour vous ! Que je suis heureuse !

Hermann rougit et ne fit aucune question ; Mme de Mérinville expliqua qu'un vieil ami de toute la famille, le baron de Beauchamp avait imaginé, n'ayant aucun parent, de laisser à Francesca toute sa fortune, qui allait à quatre-vingt mille livres de rente.

Il était mort depuis huit jours dans sa terre en Provence.

— Je ne croyais pas que la fortune procurât tant de joie, disait la jeune fille.

Puis elle embrassait sa mère, serrait les mains d'Hermann et ajoutait :

— Voilà ce qui donne du prix à tout.

La pauvre mère avait rêvé dix-huit ans aux chances de bonheur possibles pour son enfant, et n'avait rien imaginé au dessus de ce qui s'offrait. Jeune, beau, d'une noble famille, Hermann avait encore cette réputation d'honneur acquise de droit dans la société de notre époque, avec les titres de propriétés et les contrats de rente, même quand l'honneur véritable est entré dans le prix dont on les a payés.

Je suis bien heureuse, disait Mme de Mérinville ; Francesca est bien heureuse, répétait chacune des personnes à qui elle fit part du mariage. Les amis le disaient tout haut avec joie ; les jeunes filles le disaient tout bas avec envie et Francesca le disait à demi-voix, les larmes aux yeux, le sourire du bonheur sur les lèvres et cachant dans les bras de sa mère la rougeur qui venait animer son gracieux visage.

Un mois après, on dansait chez Mme d'Herby en l'honneur du mariage de Francesca, sa petite-fille, avec M. le comte de Montigny : ils étaient mariés de la veille.

II.

— Oui, elle est bien heureuse, Francesca, disait avec un demi-soupir étouffé et terminé par un sourire une jeune fille qui ajustait devant un miroir une toilette de bal simple et élégante : une écharpe bleu de ciel, une robe de crêpe blanc, un bouquet de fleurs naturelles la composaient ; mais il y avait quelque chose de mieux encore : l'expression de la joie sur un joli visage de seize ans.

— Ma sœur a raison ; Francesca a toujours eu du bonheur, re-

prit une autre jeune personne, plus âgée de quelques années, et qui donnait aussi les derniers soins à une parure obsolument semblable à celle de sa sœur. Mais sa phrase, à elle, avait été commencée avec un sourire forcé qui s'effaça avant qu'elle l'eût finie, et que l'expression d'un sentiment pénible remplaça aussitôt.

— Conte-moi donc cela ! s'écria vivement une troisième jeune fille aux cheveux noirs, aux couleurs vives, à l'air un peu décidé, qui venait d'arriver chez ses deux amies. Elle aussi était parée pour le bal ; mais une pelisse jetée sur ses épaules annonçait qu'elle venait du dehors ; on voyait sur sa figure expressive une double impatience : le bal l'attendait... Mais Éléonore avait dit : Francesca est mariée d'hier ! et une nouvelle curiosité s'était éveillée... Le bal eut tort pour un moment. Hortense, si pressée d'abord de voir terminer les toilettes, se dépitait maintenant de ne pouvoir distraire au moins une des deux sœurs de l'importante affaire de la parure. Elle s'adressa d'abord à l'aînée ; mais Louise ne répondit que par des monosyllabes insignifiants qu'elle laissait tomber avec un air d'indifférence : elle semblait absorbée par le soin de rattacher l'agrafe de sa ceinture. Éléonore était bien réellement si occupée d'un pli mal ajusté au corsage de sa robe, que ses réponses étaient sans suite et sans intérêt.

Alors Hortense, restée debout jusque-là, pour hâter le moment du départ et engager ses amies à ne pas prolonger des soins dont elle témoignait attendre impatiemment la fin, prit un grand parti : elle s'assit.

— Comment mariée ! et vous ne me dites rien ! Dans la lettre que j'ai reçue de toi la veille de mon départ de Toulouse, tu ne m'en parles seulement pas, Louise : et avant-hier, quand je suis venue vous embrasser à mon arrivée, vous ne m'avez pas dit : Francesca se marie demain !

Louise ne répondit pas.

Éléonore s'écria :

— Dans la joie de te revoir, je n'ai pas pensé à autre chose.

— Mais comment ?... avec qui ? répliqua vivement l'impatient Hortense, toute entière à la nouvelle importante. Alors Louise, qui venait d'achever sa toilette, s'assit près d'Hortense. La femme de chambre se retira, et Éléonore, quittant le miroir, se tint debout devant sa sœur et son amie.

Un sujet du plus haut intérêt allait se traiter : le mariage ! objet de toutes pensées des jeunes filles, et qu'on interdit sévèrement à leurs paroles : affaire de toute leur vie, dont on leur cache l'importance, dont on détourne leur attention, qu'on soustrait à leur examen comme ces marchandises douteuses qu'un habile débitant vous présente avec tant d'adresse qu'il en dissimule les défauts, les inconvéniens, le prix excessif, et qu'il vous les fait prendre en vous persuadant que la mode ne permet pas de s'en passer.

Il y eut un moment de silence, tant les pensées se pressaient confuses et insaisissables dans ces trois jolies têtes à ce mot mariage ! Mais les sensations qu'il faisait naître n'étaient pas semblables, car les expressions étaient différentes. Pour Éléonore, la plus jeune des trois, ce mot n'apportait que des idées joyeuses : des bals, des parures, des plaisirs, voilà tout ce qu'il présentait. Éléonore se réjouissait du bonheur de Francesca, le voyait sans envie, savait qu'un jour elle aussi se marierait. Cependant comme ces pensées-là s'offraient à son esprit la première fois, sa curiosité tenait à l'étonnement, et sa figure naïve, qui exprimait l'une et l'autre, les laissait voir franchement. Elle disait :

— L'instant viendra où l'on s'occupera de moi aussi ; on me fêtera, on m'appellera madame.

Mais ce moment était éloigné, cette espérance vague, et Éléo-

nore gardait, sur son visage frais et enfantin, toute l'insouciance, toute la gaieté de son âge.

Hortense, les yeux animés et les joues plus colorées que de coutume, sentait son cœur battre plus vite ; elle devinait un bonheur inconnu qui troublait sa pensée ; des sensations nouvelles, indéfinies, mystérieuses, s'éveillaient pour elle. Le mariage était la vie d'une femme ; le mariage était le développement des facultés aimantes de son âme, la récompense de ses vertus, le prix de ses talents, le but de sa beauté ; le mariage, c'était l'amour ! Et Hortense rougissait en abaissant ses longs cils noirs sur ses yeux pour cacher leur éclat trop vif. Ce n'est pas l'impassible innocence, c'est la vertu inquiète et agitée qui peut se troubler et rougir.

Louise, en s'asseyant, avait pris sur une table voisine un joli coffre à ouvrage ; elle le tenait ouvert sur ses genoux, et y cherchait avec attention un objet qui échappait sans doute à ses soins, car elle avait successivement touché des lettres ouvertes, un collier de perles, des bracelets, un nœud de ruban, et plusieurs autres choses à l'usage de la toilette ou du travail d'une jeune fille, et pourtant elle continuait ses recherches avec une préoccupation qui lui faisait approcher tellement son visage de ses mains, qu'on ne pouvait en apercevoir l'expression, et que, de l'endroit où étaient placées ses deux amies, leurs efforts eussent été vains pour y lire quelque chose. Cependant les joues de Louise, habituellement pâles, étaient en ce moment vivement animées ; ses paupières baissées tremblaient, et ses lèvres contractées semblaient se presser pour retenir un soupir ou dissimuler une plainte.

Ce silence ne cessait pas.

— Eh bien ! s'écria Hortense.

Louise alors tira du fond de la boîte un papier qu'elle parut étonnée de trouver ainsi caché, quoiqu'elle seule eût pu le placer là... Elle le développa, en affectant un sourire insouciant ; et Hortense, s'approchant, lut à haute voix ces mots :

« Mme de Mérinville a l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Francesca de Mérinville, sa fille, avec M. Hermann de Montigny, etc., etc. »

— Ah ! dit Hortense, et ses yeux se portèrent sur Louise ; mais celle-ci se penchait pour ramasser un bracelet qu'elle venait de laisser tomber.

— Il n'y a pas eu de noce ni de bal hier, reprit Eléonore ; mais ma grand'maman n'a pas voulu que cela se passât ainsi : elle fait danser ce soir en l'honneur du mariage de ma cousine ; elle donnera un bal aussi quand Louise se mariera... et puis viendra mon tour... Nous allons voir Francesca et son mari... Il est très bien ; il venait souvent ici l'hiver dernier.

En ce moment les yeux d'Hortense et ceux de Louise se rencontrèrent et échangèrent un inexprimable regard ; mais elles ne prononcèrent pas un mot.

— J'espère que Louise se mariera bientôt, reprit l'insouciant Eléonore, car elle a une année de plus que Francesca, et c'était à elle de se marier la première.

Hortense était si près de Louise qu'Eléonore ne vit pas que sa main allait chercher celle de son amie, qui la pressa tendrement et la garda dans la sienne. Hortense ne faisait plus de questions.

La femme de chambre vint annoncer que Mme de Melcourt était prête, et que les jeunes filles devaient descendre. Hortense voulut poser elle-même la pelisse de Louise ; en la posant elle approcha ses lèvres du front de son amie, et y déposa un baiser, pendant que celle-ci essayait furtivement une larme qu'elle croyait n'avoir pas été aperçue.

On arriva chez Mme de Melcourt, qui jeta un coup d'œil sur les toilettes, puis arrêta ses regards avec anxiété sur le visage de Louise, dont la pâleur s'était accrue depuis que ses couleurs passagères avaient disparu.

Mme de Melcourt soupira : elle était encore trop près de la jeunesse pour ne pas deviner le cœur d'une jeune fille, et cependant elle était déjà si loin des idées et des goûts frivoles, qu'elle n'avait plus d'espérance de bonheur que dans celui de ses deux enfants, Louise et Eléonore. Hortense, orpheline, fille d'une de ses anciennes amies, était comprise dans ses affections maternelles. Ces trois gracieuses personnes avaient été élevées dans le même pensionnat, d'où elles étaient sorties très jeunes, ce qui avait ajouté à leur instruction cette éducation de famille, complètement nécessaire aux qualités d'une femme. Leurs habitudes d'enfance, leurs idées étaient aussi semblables que pouvait le permettre la différence de leurs caractères. On n'aurait pas dit : elles ont reçu une éducation brillante, car aucun de leurs talents ne pouvait attirer l'attention ; mais on aurait pu dire : elles sont bien élevées. A ces vertus, qui forment la base de l'éducation dans une famille honnête, se joignent les talents qui peuvent y ajouter quelque charme, et avec des idées et des sentimens nobles, on leur avait donné des habitudes simples et modestes.

La prévoyante tendresse d'une mère avait cru assurer ainsi l'avenir : les jeunes filles avaient secondé ses desirs et réalisé son esprit. La nature est bonne : la société seule gâte tout.

Déjà Mme de Melcourt tremblait.

— C'est le premier bal où je vais, répétait Hortense.

En effet, depuis sa sortie de pension, elle était restée chez une parente âgée qui habitait un vieux château près de Toulouse, et qui s'était enfin décidée à l'amener à Paris ; mais son âge et ses goûts la condamnaient à la retraite. Elle confiait Hortense à l'amitié de Mme de Melcourt ; car, disait elle, il faut qu'Hortense entre dans le monde ; il faut qu'Hortense se marie. Sa sollicitude la faisait penser ainsi, mais s'arrêtait-là.

Mme de Melcourt, plus éclairée, veillait avec soin sur les jeunes filles. Pendant de longues années, l'espérance seule avait accompagné ses efforts : en les voyant s'embellir sous ses yeux, en étudiant ces cœurs naïfs et bons, elle avait souvent pensé que son expérience secondant tant de moyens de bonheur, des chances nombreuses se présenteraient pour l'assurer. Depuis quelques mois seulement elle conduisait ses filles dans le monde, et déjà cette expression de joie qui avait seule paru pendant long-temps sur son visage à l'aspect de ses enfants, s'était plus d'une fois changée en un regard inquiet, en un sourire douloureux.

Louise naturellement calme, douce et mélancolique, avait donné à sa mère l'idée d'une vie paisible ; oublieuse du monde et plus facile à rendre heureuse que l'insouciant et légère Eléonore, dont l'attention ne pouvait se fixer long-temps sur le même objet, elle commençait à craindre de s'être trompée. Les impressions multipliées, peu profondes et variables, sont une chance de bonheur : rien n'étant durable en ce monde, la mobilité nous est donnée pour parer aux inconvéniens de l'instabilité.

Quant à l'exaltation d'Hortense, Mme de Melcourt avait souvent réfléchi au moyen de lui donner un sage emploi ; mais il n'y en a point dans la vie d'une femme ; il faut qu'elle s'use dans d'inutiles frivolités, ou qu'elle dévore celle qui la porte dans son âme.

Toutes ces idées avaient empreint la figure de Mme de Melcourt d'une nuance d'inquiétude qu'elle cherchait à dissiper pendant le court trajet que fit la voiture pour se rendre à l'hôtel de

sa mère, rue Saint-Louis, au Marais, où l'on arriva à neuf heures.

On sentait en entrant dans la cour, dans le vestibule, et en passant au travers des antichambres de Mme d'Herby, une certaine impression grave, imposante et sévère, qui rappelait le temps passé, et semblait lier les jours présents au souvenir des siècles écoulés. Ce n'était pas une de ces commodés, élégantes et fraîches habitations dorées de la Chaussée-d'Antin, où tout date de la veille. Ici la splendeur était ancienne, la fortune, dès longtemps acquise ; les habitudes dataient de loin, et les habitudes étaient héréditaires. On n'avait pas acheté de vieux meubles pour faire croire à l'ancienneté d'une opulence nouvelle ; ils avaient vieilli avec leurs maîtres ; ils étaient là un témoignage de la durée et de la constance de leurs goûts paisibles et peu variables, comme on les voit ailleurs, attester la folle vanité et la curiosité futile de leurs possesseurs.

Ne semblerait-il pas aussi, au zèle avec lequel on a recherché depuis quelques années ces mêmes objets rejetés jadis par la mode, proscrits par l'opinion, et repoussés loin des yeux qui en sont si avides maintenant, que tant que les idées nouvelles trouverent des obstacles dans les souvenirs du passé, elles s'efforcèrent de détruire tout ce qui en retraçait l'image ; mais qu'à présent, le passé, fini sans retour, ne pouvant plus inspirer d'inquiétude, inspire la curiosité et le respect ? Tout ce qui restait des principes et des usages enfantés par le système du moyen-âge étant effacé, cette puissance étant écroulée pour toujours, et les idées qui avaient survécu à son règne ayant disparu comme elle, le dix-neuvième siècle, en se sentant pour jamais affranchi, ne voit plus dans le passé un vieillard moribond disputant encore à ses enfans la possession et l'emploi de leur héritage, mais un mort paisible enfermé dans la tombe, auquel on ne veut pas rendre hommage sans danger, et sans craindre qu'il cherche à ressaisir le pouvoir, auquel ses mains glacées ne sauraient essayer d'atteindre.

Il n'en est pas ainsi dans l'hôtel de Mme d'Herby ; rien n'a changé pour elle ; elle a vieilli avec ses meubles, avec ses idées, avec ses habitudes. Seulement il vint un jour où on lui dit : la veuve d'un président au parlement pourrait être inquiétée ; et après avoir soigneusement préparé ce qui était nécessaire à un voyage de plusieurs années, elle partit pour l'Angleterre avec ses deux filles encore enfans. Quant elle revint ses biens modestes lui furent remis intacts. En retrouvant jusqu'aux meubles qu'elle avait laissés dans son appartement, elle s'occupa peu du reste, et son indifférence pour toutes choses alla jusqu'à l'apathie.

Le bal que donnait Mme d'Herby n'était pas une de ces cohues, rassemblemens de gens étrangers l'un à l'autre, comme Paris en offre souvent ; c'était une réunion de famille, de connaissances anciennes, auxquelles on avait ajouté des relations moins intimes, des gens plus jeunes, mais tenant par quelques points à la société ordinaire, qu'on invitait seulement dans les grandes occasions, et qui n'étaient inconnues à personne, dans la réunion qui remplissait, sans les encombrer, les vastes salons de l'hôtel.

Le plaisir de la danse pour les jeunes filles, et celui de se retrouver au milieu de ses amis pour Mme de Melcourt, effacèrent toute autre idée, même celle de Francesca, jusqu'au moment où elle se rendit enfin, quoique un peu tard, au bal que sa grand-mère donnait à l'occasion de son mariage. Mais quand M. et Mme de Montigny furent arrivés, il n'y eut plus qu'un seul but pour tous les regards, pour toutes les pensées : les nouveaux mariés. Tous les hommes enviaient Hermann, toutes les femmes enviaient

Francesca ; rien n'était plus beau, plus élégant dans toutes ses manières qu'Hermann ; rien n'était gracieux et joli comme Francesca. L'attention était tellement absorbée par eux, que personne ne remarqua la figure pâle et bouleversée de George de Senancourt, qui venait de paraître à la porte du premier salon.

George, à la suite de sa lettre, s'était présenté plusieurs fois chez Hermann, où il ne fut pas reçu : une affaire importante et imprévue, lui dit-on, avait forcé M. de Montigny à quitter Paris précipitamment pour un mois. George ne sut que penser ; triste, inquiet, il chercha quelque autre moyen de se rapprocher de Mme de Mérimville, et il n'en trouva pas.

Ses pas se portèrent souvent dans le quartier qu'habitaient ces dames. Il les aperçut quelquefois, mais que faire ?

Enfin le bruit du mariage arriva jusqu'à lui le jour même où il avait eu lieu. Ce qu'il y eut de désespoir, de folies, de résolutions cruelles dans le cœur de George ne put s'exprimer... Il errait dans la rue, courait chez Hermann, où on ne le recevait pas, rentrait chez lui avec un horrible projet, puis s'arrêtait, attendant pour mourir qu'il eût puni le perfide dont il était victime. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres ; et qui eût vu George après les vingt-quatre heures d'angoisses, de délire et de fureur qui suivirent la nouvelle du mariage de son ami, aurait cru qu'une longue et cruelle maladie avait pu seule changer ainsi sa douce et expressive figure.

Au moment où une nouvelle idée le ramenait précipitamment chez lui, il rencontra Jules de Ravel, jeune homme de sa connaissance, qui venait le chercher pour qu'il le conduisit au bal donné pour le mariage.

— Je suis invité par Hermann, lui dit Jules, mais comme je ne suis pas connu de ces dames, j'ai pensé qu'il serait plus convenable et plus agréable d'y arriver avec vous.

George eût paru bien singulier à son ami, si celui-ci eût jeté les yeux sur son visage ; car il exprima d'abord de l'hésitation, puis une résolution désespérée qui sembla s'emparer tout à coup de son esprit.

— Oui, dit-il, entrons ; attendez-moi quelques instans, ma toilette ne sera pas longue, et nous nous rendrons au bal.

— Quel était son projet ? que voulait-il ? C'est ce qu'il n'aurait pu dire lui-même. Mais à cet état d'exaspération où il était, il fallait une pensée imprévue et soudaine... Revoir un ami au milieu de ce bal où lui-même était loin de l'attendre... fut l'idée qui le frappa d'abord ; pourtant son projet ne s'arrêtait pas là... "Nous verrons," disait-il.

Ils arrivèrent tard : la danse était très animée ; elle avait refoulé les spectateurs dans les embrasures des portes, de manière à empêcher la circulation. George fut forcé de rester dans le premier salon, et sa haute taille pouvait seule permettre à ses regards de pénétrer dans le salon où se tenait toute la famille. Cependant, après quelques efforts, il parvint à reconnaître tous les personnages qui l'intéressait.

Dans les gens accoutumés à cette réserve pour soi-même et à ces égards pour les autres qu'impose une bonne éducation, cette habitude d'enfance a tant de force, s'affranchir des convenances est si impossible, que vainement on formerait le projet de les braver ; leur empire domine la volonté qui essaie de s'y soustraire. A peine George a-t-il traversé le vestibule, que l'idée d'une scène violente ou même d'une brusque apparition aux yeux d'Hermann s'effaça de son esprit comme un songe dont le réveil vous fait apercevoir toute la folie, et quoique sa présence chez Mme d'Herby dût paraître plus naturelle que son absence pour ceux

qui la connaissaient, quoique personne au monde qu'Hermann, qui, certes, ne le dirait pas, ne dût savoir qu'il y était sans invitation, il se sentit tellement sous l'influence de cette idée que machinalement il cherchait à se dérober à tous les regards. Pourtant, quand il aperçut son ami à côté de Francesca, dont les yeux si doux exprimaient une joie si tendre, la jalousie de George forma de ces projets de vengeance que l'usage autorise et qu'un résultat souvent sanglant sauve au moins du ridicule. Hermann et Francesca dansaient ensemble, Louise de Melcourt figurait vis-à-vis d'eux. Eléonore, sa sœur, et leur amie Hortense occupaient les deux autres places. Mme d'Herby venait d'imaginer cette contredanse des jeunes amies ; tout le monde y avait applaudi ; les autres quadrilles cessèrent pour entourer celui-là. Tous les yeux se portaient sur les quatre danseuses ; leurs figures, leurs grâces, leurs qualités étaient en ce moment l'objet de l'attention, des idées ou des paroles de tout ce qui remplissait les salons. Mme de Melcourt, placée près de là, dans l'embrasement d'une fenêtre, tenait ses yeux maternels fixes et inquiets sur sa fille aînée. George, frappé de l'attention qu'il remarqua, les suivit involontairement et s'aperçut bientôt de ce qui éveillait tant d'anxiété. Louise avait été forcée de se placer vis-à-vis d'Hermann et de la brillante mariée. En arrivant là, sa figure, naturellement peu colorée, avait été animée tout à coup des couleurs les plus vives ; son front, son cou avaient rougi, et pour essayer de distraire l'attention du changement subit de son visage, la jeune fille s'était efforcée d'adresser quelques mots de gaieté à ses amies en prenant place auprès d'elles. Son sourire même avait cherché le sourire de Francesca ; mais, quand la danse avait commencé, quand il avait fallu que sa main effleurât la main d'Hermann, tout ce qu'elle avait de force s'était épuisé à conserver un visage calme et gracieux et à raffermir ses pas mal assurés.

Bientôt cet effort prolongé contracta ses traits délicats, et les couleurs qui les animaient s'effacèrent, car son sang fut violemment refoulé vers son cœur. Effrayée elle-même du mal qui l'oppressait, ses regards baissés jusqu'alors se levèrent avec inquiétude, et ce qu'elle vit d'abord tout près d'elle, ce fut le beau visage d'Hermann heureux et triomphant ; ensuite un nuage sembla couvrir tous les objets qui l'entouraient ; le parquet sembla couvrir sous ses pas chancelans, ses lèvres pâles et tremblantes s'ouvrirent comme pour laisser échapper son âme brisée par la douleur. Louise allait tomber sans connaissance ; un cri d'une voix bien connue rappela en elle la vie qui fuyait et lui fit porter ses regards ranimés sur ce qui l'avait causé. C'était un coup violent que Mme de Melcourt, assise près de la fenêtre s'était donné contre le fer doré de la croisée ; un angle avait déchiré son front, et une rude secousse l'avait rejetée sur son fauteuil au moment où elle se levait pour le quitter. Louise ne vit plus que sa mère. Cette affection de vingt ans l'emporta et effaça pour un moment toute autre affection ; toute sa force revint pour courir à Mme de Melcourt, qui, souriante et joyeuse, plaisantait de la trace sanglante qu'on voyait paraître sur son front. Repoussant doucement les secours qu'on voulait lui prodiguer :

— Laissez-moi seulement, disait-elle en riant, passer un moment dans la chambre de ma mère pour rajuster mes cheveux dérangés et panser ma blessure ; j'ai l'air de sortir d'un combat. Au reste, le bal n'est-il pas le champ de bataille des femmes ?

Et elle soutenait sa fille en traversant le salon, feignant ainsi de chercher auprès d'elle l'appui qu'elle lui prêtait. En les voyant s'approcher de la porte où il était, George recula machinalement et entra dans une petite pièce qui conduisit du premier salon à la

chambre de Mme d'Herby. Cette pièce, peu éclairée, servait seulement de passage. Mme de Melcourt et sa fille y arrivèrent bientôt. George se mit alors à l'écart près d'une fenêtre pour attendre, sans être vu, qu'elles fussent entrées dans la chambre à coucher ; mais elles s'arrêtèrent là.

— Louise, dit d'une voix suppliante et les yeux mouillés de larmes Mme de Melcourt, Louise ! Puis elle ajouta : Mon enfant ! comme si elle essayait par ce mot caressant de lui mieux dévoiler le cœur d'une mère, consens, je t'en supplie, à épouser M. de Bléville.

Louise, interdite, laissa tomber la main de sa mère qu'elle tenait dans la sienne, et, reculant de surprise, s'arrêta immobile à considérer le visage de Mme de Melcourt. L'étonnement qui frappa la jeune fille à ces mots auxquels rien ne l'avait préparée, céda bientôt à d'autres sentimens ; il y eut dans sa pensée comme un éclair rapide qui fit briller la vérité tout entière.

Ce cri qui s'était échappé, cette blessure qui en ce moment tachait de sang ce pâle visage, l'angoisse qui s'y peignait encore, tout cela c'était l'amour d'une mère, c'était du dévouement, c'était un dernier-moyen de veiller sur son enfant et de sauver au moins ce qui lui restait de bonheur et d'avenir, en détournant l'attention sur elle-même aux prix d'une souffrance.

— Ma mère, s'écria la jeune fille, ma mère ! ordonnez tout ce que vous voudrez ! Oh ! mon Dieu ! pourrais-je vous refuser quelque chose ?

Et, se jetant dans les bras de sa mère, elle baisait ce front sanglant, ces joues pâles, ces mains tremblantes ; puis elles pleurèrent tous deux et ne dirent plus rien.

George avait tout vu, tout entendu, tout deviné dans ce silence plus éloquent que des paroles, dans ces profondes douleurs qui se confondaient et se comprimait sans oser s'expliquer. Cette jeune fille qui avait cru pouvoir placer les affections de toute sa vie sur l'amour d'Hermann ; qui osait se croire aimée et choisie ; cette mère qui avait mis là aussi l'espérance de vingt années, le bonheur de sa fille ; le courage de cette frêle et délicate enfant, qui, sous le bouquet de fleurs et la robe de bal, laissait son cœur se briser sans qu'un soupir s'en échappât ; cet héroïsme maternel, dont le seul bonheur était la félicité d'une autre, étonnèrent et attendrirent le cœur de George. Une larme vint à sa paupière, et à côté de ces douleurs sans haine et sans plaintes, toute idée de vengeance disparut.

Quelques instans après, Mme de Melcourt essuya ses larmes, et pressant Louise contre son cœur, dit à voix basse :

— Bien, bien ! le ciel te bénira ?

Et la jeune fille ayant souri à sa mère, elles passèrent toutes deux dans la chambre de Mme d'Herby.

George alors ne pensa plus qu'à s'éloigner, et traversant le premier salon, il n'éprouva en se trouvant tout à coup près d'Hermann aucun des sentimens qui l'avaient amené dans le bal ; mais, lui prenant la main et s'identifiant avec les souffrances dont il venait d'être témoin :

— Ah ! dit-il, il ne fallait pas nous cacher que c'était elle que vous aimiez !

Hermann pâlit en le voyant ; mais ces paroles de George couvrirent son front de rougeur. Le sentiment des vertus, dont il avait abdiqué l'usage, le troublait encore malgré lui, et il rougissait surtout en ce moment des reproches que George ne lui adressait pas ; il sentait involontairement que ce qui faisait sa sûreté faisait aussi sa honte, et il se déroba à ses impressions en rentrant dans le salon de la danse. Mme de Melcourt y arrivait en même temps

par une autre porte. Un galop général termina la soirée, et chacun se retira avec la pensée que l'heureuse famille de Mme d'Herby n'avait jamais eu un jour plus brillant et plus complètement exempt des peines de la vie.

III.

Elle était si heureuse !...
(Vieille balade.)

Pourquoi cette femme pâle, simple dans sa toilette et paraissant si oublieuse d'elle-même que tout le monde l'oublie, sort-elle de sa modeste habitation dès le matin et avec une préoccupation telle que l'ami qui l'a saluée en passant n'en est pas même aperçue ? C'est qu'elle se dirige vers la seule cause de sa rêverie ; c'est que toutes ses pensées, toutes ses affections sont renfermées dans cette maison près de laquelle elle s'arrête, rue Saint-Louis, au Marais, belle et majestueuse rue, qui fut jadis la centre de l'élégance et des plaisirs, mais qui doit à sa solitude moderne un air de dignité qui ajoute à sa beauté quelque chose d'imposant.

Pourquoi cette femme s'est-elle hâtée comme si elle craignait d'être attendue depuis long-temps, et s'est-elle ensuite arrêtée à la porte de l'hôtel qu'elle cherchait comme si elle avait peur d'arriver trop tôt ? Elle a regardé sa montre, elle a vu qu'il n'était que neuf heures du matin, et elle a pensé que malgré les habitudes plus matinales de ce quartier on pourrait, en la voyant entrer si tôt, chercher une raison à cet empressement, et que n'en ayant pas à donner elle ferait mieux de s'éloigner encore quelques heures.

Alors elle va doucement, rêveuse et inquiète, le long de cette grande rue, et marche ensuite sur le boulevard ; elle marche, c'est-à-dire que ses pieds suivent un mouvement machinal, sans que sa réflexion soit pour quelque chose dans cette action ; elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle est aussi seule, aussi absorbée par une idée au milieu de la foule active qui se presse et s'agit à ses côtés que si un désert immense ne présentait autour d'elle aucun objet qui pût attirer des regards ou réveiller des souvenirs.

Cet état de l'âme est fréquent dans les grandes villes. On n'est rien pour ceux qui vous heurtent, ils ne sont rien pour vous, et le meilleur moyen de s'isoler est de se jeter au milieu de la foule... Mais cette femme, qui est elle ? où va-t-elle ? C'est Mme de Mérinville qui se rend chez sa fille Francesca, devenue depuis six mois Mme la comtesse Hermann de Montigny.

Il est des êtres dont la vie se compose de mille petites passions diverses qui se succèdent et souvent se froissent entre elles : causant mille petites joies ou mille petites douleurs continuelles, éveillant une foule de besoins et laissant une multitude de regrets. Ces passions donnent à l'âme une activité dont l'agitation se peint dans les mouvemens extérieurs et jusque sur les traits du visage par une excessive mobilité. Il y a d'autres êtres purs, simples, et calmes, dont toute la vie se teint d'une seule et uniforme couleur, sans laisser place à aucune variation de nuances : un seul intérêt les a occupés ; un seul mot peut les peindre ; une seule ligne s'est dessinée dans le sillon qu'ils ont tracé ; un seul éclair a illuminé pour eux cette vie de ténèbres et d'erreurs ; et qu'ils se soient sauvés ou perdus à sa clarté, ils n'ont suivi qu'un chemin, sans chercher s'il en était d'autres. Telle est Mme de Mérinville !... Cette femme, si peu de temps épouse, n'a été que mère, et sa vie s'est concentrée dans ce mot : ma fille :

Quand elle croit enfin que le moment est venu où elle peut voir son enfant, elle revient sur ses pas et se presse pour arriver. La porte s'ouvre ; elle traverse une cour assez vaste, bâtie au fond et sur les deux côtés dans un système d'architecture régulière qui donne à l'hôtel l'aspect d'un petit château. La rue, la maison, tout est silencieux ; et jusqu'aux domestiques, tout prend dans ce quartier quelque chose de grave, de sévère, et de réfléchi : il semble qu'on y pense plus qu'ailleurs, tant on y parle moins !

Il avait été convenu au moment du mariage que Francesca habiterait pendant deux années le quartier où demeure toute sa famille et où s'éleva son enfance. Sa mère avait cru aussi que la convention faite à cette époque stipulait que la maison du comte deviendrait la sienne : pourtant elle n'y est pas. Elle n'a quitté la petite retraite où pendant dix-neuf ans, ses jours et ses nuits se passèrent à veiller sur son enfant chéri ; elle attend encore le jour où Hermann doit lui dire : Venez. Il est censé qu'il fait pour cela arranger une aile de la maison. On en parla souvent avant le mariage, rarement après, et pas du tout depuis deux mois. L'aile n'est pas habitable ; les ouvriers ont bouleversé jusqu'aux murs !... ils ont cessé de travailler et la mère attend toujours.

Elle sourit aux domestiques qu'elle rencontre : tout ce qui entoure une personne aimée inspire de la bienveillance. Mme de Mérinville apportait avec elle tant d'affection qu'il y en a dans chacune des expressions mélancoliques qui s'échappent de ses lèvres... La femme de chambre accourt en la voyant entrer.

— Mme la comtesse est dans le boudoir, dit-elle à demi-voix ; elle repose. Ne serait-elle pas un peu souffrante ? je l'ai entendue marcher cette nuit, ouvrir la fenêtre : Elle n'a point dormi. Cela arrive souvent depuis quelque temps. Elle n'est pas bien, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir. Mais je guettais madame ce matin pour le lui dire, si elle ne s'en est pas aperçue... Peut-être madame la comtesse a-t-elle besoin de consulter un médecin ? ... Je demande pardon de me mêler de cela.

La pauvre mère ne répondit pas, tant elle avait le cœur serré en acquérant la certitude que ses craintes n'étaient pas fondées sur une illusion... Mais un geste d'amitié remercia la femme de chambre de son zèle ; et, avançant doucement sur la pointe du pied, respirant à peine de peur de troubler peut-être un repos salutaire, Mme de Mérinville s'approcha de sa fille qui reposait en effet couchée sur le divan de son boudoir. Cette petite pièce de l'appartement avait été ornée avec autant de goût que d'élégance, d'après les idées de la jeune femme ; l'ameublement était en satin bleu-clair, brodé en soie blanche.

Dans ce moment, Francesca, vêtue seulement d'une légère robe de mousseline, était étendue mollement sur les coussins bleu-de-ciel ; son frais et délicat visage encadré de grosses boucles de cheveux, dont la frisure naturelle survivait au désordre de la nuit, ressemblait à une de ces idéales figures créées par les poètes pour peupler le ciel de divines apparitions.

Elle sommeillait. On eût dit un ange endormi, si toutefois les anges dorment, et si une expression de souffrance et d'inquiétude n'eût pas d'abord appris que c'était une femme.

Mme de Mérinville s'assit aux pieds de sa fille, les yeux fixés sur cette douce et frêle créature, cherchant dans les mouvemens de son visage à surprendre et à deviner le secret de sa douleur... Bientôt son sommeil agité laissa échapper quelques sons confus, quelques mots de crainte... de regrets... de soupçons. Une fois la mère crut entendre : " Il me trompait ! "

Puis... un nom deux fois répété... Et ce nom, ce n'était pas

celui d'Hermann !... mais un nom inconnu à Mme de Mérinville, qui n'avait pourtant jamais quitté sa fille. Le mariage s'était fait au printemps. La comtesse de Montigny n'avait pas paru dans le monde depuis six mois qu'elle était mariée ; sa mère était toujours là ; toutes leurs relations étaient communes. Quel était donc ce nom qui revenait dans le sommeil de Francesca pour le troubler ?

La jeune femme s'éveilla, et sourit à sa mère. Dans le premier moment, où les idées encore confuses ne laissent pas un sentiment bien distinct, elle se crut dans la chambre qu'elle occupait avant son mariage, et où chaque matin son premier regard appelait la première caresse de sa mère, levée avant elle, et attendant près de son lit, dans cette chambre qu'elle partageait, le réveil de son enfant. Et Francesca joyeuse tendit les bras à sa mère, en disant gaiement : Oh ! maman, quel horrible rêve !... Mais avant qu'elle eût achevé sa phrase, avant que ses bras se fussent détachés des bras qui la pressaient avec tendresse, ses yeux avaient été frappés des riches et élégantes tentures qui décoraient le boudoir ; elle n'avait plus reconnu le simple papier de sa modeste chambre, et sa tête se pencha ; ses bras s'affaissèrent ; toute sa délicate personne retomba doucement sur les coussins d'où elle s'était soulevée. Dans cet abandon d'elle-même, il y avait tant de découragement et de résignation que son silence semblait dire :

— Je me trompais, tout est réel ! Et pour toujours !

Mme de Mérinville, devinant son silence, et répondant à sa pensée, s'écria :

— Quoi donc ! ma fille, n'as-tu plus de confiance dans ta mère ? Ne pourrai-je savoir ce qui t'afflige ?

— Le sais-je moi-même ? dit la jeune femme.

Pourtant elle rougit.

Mille questions sortirent du cœur de Mme de Mérinville, pour essayer de se faire jour dans le cœur triste et inquiet qu'elle voulait sonder... Mais les questions, comme les réponses, ne touchaient que des cordes qui ne résonnaient pas, et n'osaient aborder le seul point sensible. Dix fois le nom d'Hermann, du mari, effleura les lèvres des deux femmes ; dix fois le cœur maternel repoussa la pensée du mal irremédiable, comme si, une fois arrivée à sonder cette plaie douloureuse, elle eût craint de la trouver inguérissable.

Enfin, espérant encore découvrir au changement de Francesca quelque cause peu importante, elle passa en revue toutes les personnes et toutes les choses qui s'étaient mêlées aux courts événements de la vie de sa fille ; mais elles étaient peu nombreuses et n'avaient guère laissé de trace.

— Pour qui, mon enfant, ton amitié pour tes cousines Louise et Eléonore, et pour leur amie Hortense, paraît-elle diminuée ?

— Ce n'est pas moi, maman, qui les évite ; ce sont elles qui me fuient.

— Mais cela n'est pas possible !

— Je suis mariée, disent-elles, et il semble que ce mot ait mis une barrière entre nous ; que je ne puis plus prendre intérêt à leurs plaisirs, et qu'elles sont indifférentes aux miens. Elles se cachent de moi pour pleurer, et ne croient pas que je puisse comprendre leurs peines. Enfin, Hortense parlait, il y a peu de jours, du malheur et des privations que son peu de fortune doit entraîner pour elle... Quand elle a vu que j'écoutais... elle s'est tue. Et pourtant, maman, ne sait-elle pas que je suis riche ?...
— Chère enfant !... Mais Louise qui t'aimait tant et qui va se marier ; car son mariage, arrangé à peu près à l'époque du tien,

n'est retardé, que par l'absence forcée de M. de Bléville ; et aussitôt qu'il aura terminé la mission qui le retient dans le Levant son intention est de prendre sa retraite de capitaine de frégate, et de venir chercher le repos dans sa patrie. Louise, qui fut toujours ta meilleure amie, qui a un an de plus que toi, qui sera incessamment au nombre des femmes aussi, ne peut pas mettre une grande différence entre son sort et le tien.

Francesca soupira.

— Je crains que ce soit toi, mon enfant, qui repousse l'amitié de ta cousine ?

— Moi ? oh ciel ! moi ! avoir des torts envers Louise !... Cela ne se peut pas, reprit Francesca, presque effrayée qu'on pût le supposer un instant.

— Pardonne à ta mère cette bizarre idée ; ta douceur ne s'est jamais démantie ; mais, s'il faut te le dire, cette crainte ne m'est venue qu'hier, où j'ai vu les yeux de Louise se fixer sur toi tristement, et même il m'a semblé qu'ils se mouillaient de larmes.

— Des larmes, encore ! s'écria douloureusement Francesca.

— Encore ! répéta sa mère.

— Mais tu sais donc pourquoi elle pleure, pourquoi elle souffre ?... Car elle est bien changée.

Francesca cacha son visage dans les bras de sa mère, et pleura... Toutes les questions de Mme de Mérinville restèrent sans réponses. Quelle était donc cette douleur de Louise qui trouvait un écho si puissant dans l'âme de Francesca ? Quel était donc le mystère qui les rendait si froides l'une pour l'autre, et dont le mal pourtant les accablait toutes deux ?

Quelquefois Francesca essayait de sourire à sa mère, de plaisanter même sur son chagrin sans motif ; mais c'était alors seulement que la pauvre mère sentait toute la profondeur du secret qu'on voulait lui cacher. Par moment aussi la jeune comtesse éprouvait le désir et le besoin de tout confier, et elle n'osait !... Rougissant comme si elle eût été coupable, ses paroles s'arrêtaient ; il lui semblait aussi qu'une fois son mal connu, elle souffrirait davantage ; souvent elle avait cru dissimuler entièrement ses souffrances ; mais trompe-t-on le cœur d'une mère ?

Mme de Mérinville en vint à croire le mal plus grand qu'il ne pouvait être, et se rappelant ce nom sans souvenir qui lui était resté du sommeil de sa fille, elle arrêta sur elle un regard observateur et lui dit :

— Y a-t-il long-temps, Francesca, que tu connais M. George de Senancourt ?

Francesca ne cacha point son étonnement à ce nom, mais elle répondit sans rougir :

— Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.

En effet, George n'avait pas été remarqué de la jeune fille avant son mariage ; elle ne l'avait pas vu depuis.

— Pourtant ce nom ne t'est point inconnu ? reprit Mme de Mérinville.

Sa fille rougit et ne répondit pas.

Mme de Mérinville se leva en repoussant doucement son enfant, qui s'appuyait sur elle : et alors, placée devant le jour, la jeune femme put lire enfin sur le visage de sa mère tout ce qui se passait dans son âme. C'était un morne et profond désespoir.

Prête à sortir de la chambre, elle s'arrêta en face de sa fille, et dit avec effort :

— Francesca, à dix-huit ans j'ai connu M. de Mérinville... A vingt ans j'avais perdu cet unique et cher objet de mon amour. Je n'ai vécu que parce qu'il me restait un enfant... Maintenant il ne me reste plus rien.

La jeune femme se précipita dans les bras de sa mère, la ramena près du divan, la fit asseoir, se plaça à côté d'elle, prit sa main dans les siennes, et après quelques minutes de silence, commença ainsi :

— Écoute, maman, tu sauras tout ; mais ne t'afflige pas... Va, j'ai eu ma part de bonheur dans ce monde ! Pendant dix-neuf ans je ne t'ai pas quittée ; j'ai été une heureuse fille... Pendant un mois je me suis crue aimée d'un homme que j'adorais... Je ne sais comment mon âme tout entière s'était placée dans cet amour. Quand il se fut évanoui, elle est partie avec lui et je ne vis plus ! Maman, tu as survécu à l'homme qui t'aimait. Va, tu as moins souffert que si tu avais, comme moi, survécu à son amour ! Tu as pu l'aimer mort ; je ne puis l'aimer vivant... Oh ! ne t'effraie pas ainsi. Toi seule peux m'entendre : tu l'as voulu... Il faut maintenant que tu saches tout. Il m'a trompée ! Jamais je n'eus son amour ; jamais il ne mérita mon estime. Il a voulu ma fortune et non pas moi. Il a repoussé Louise dont il était aimé ; il est venu à moi parce que j'étais riche. Il a trahi, déchiré le cœur de son ami ; il m'a enlevé à l'homme qui m'eût aimée... Et tout cela pour avoir de l'or... Maman, je suis bien à plaindre ! il ne m'aime pas et moi je le méprise.

Jamais la douce et faible Francesca n'avait exprimé aucun sentiment avec violence, et dans cet instant sa voix tremblante et brisée trahissait l'emportement et la colère : sa douleur, longtemps comprimée, se faisait jour avec force et véhémence ; mais sa délicate organisation ne pouvait supporter ce surcroît d'exaltation et de souffrance ; ses nerfs impressionnables s'agitaient comme sa pensée, et toute sa personne éprouvait en même temps un choc trop violent pour sa faiblesse naturelle. Avant que Mme de Mérinville pût obtenir des détails qui lui fissent connaître ce qui avait ainsi détruit le bonheur de son enfant, elle vit la douleur morale céder à une impression physique : Francesca, d'abord tremblante, s'affaissa doucement dans les bras de sa mère, qui la soutint évanouie pendant quelques minutes.

Ces minutes-là comptèrent pour des siècles dans le cœur maternel.

En revenant à elle, la femme d'Hermann de Montigny sentit bien qu'il fallait à sa mère l'explication de ses paroles... et se soulevant avec peine, appuyée sur Mme de Mérinville, elle ouvrit un secrétaire, en tira la lettre écrite jadis par George, ainsi que la réponse, qui ne fut pas envoyée à cause de l'arrivée de l'express du notaire de Beauchamp. La lettre aussi du notaire était là.

Il y a des moments dans la vie où l'homme oublie son caractère et ses principes. Un jour Hermann éprouva tant de joie de pouvoir s'approprier quatre-vingt mille livres de rente, il eut tant de peur que cela ne lui échappât, qu'il oublia jusqu'aux lettres qu'il devait anéantir. L'élégant secrétaire avait été placé depuis dans la chambre de Mme de Montigny. Le lendemain du mariage, elle y rangeait tout ce qu'il faut pour écrire, et ces papiers, qu'elle crut d'abord sans importance, en furent ôtés par elle. Son nom attira ses yeux.

Elle lut tout.

Maintenant Mme de Mérinville lisait aussi et relisait ces trois lettres.—Les expressions si tendres, les idées si nobles de George, son amour, sa confiance ;—le dédain si froid d'Hermann, son indifférence si complète datée du jour même où il s'était dit si amoureux ; la lettre du notaire qui expliquait tout, et renfermait encore un plus coupable mystère ; la mère de Francesca lut cela avec sa délicatesse de femme, avec sa tendresse de mère ; et même, après qu'elle eut tout vu, ses yeux restaient encore atta-

chés sur le papier : elle cherchait des paroles pour consoler et n'en trouvait pas.

— Ah ! dit-elle enfin, il y a eu un moment où je t'ai cru plus malheureuse encore... car il m'est venu à l'esprit qu'il était possible que tu fusses coupable.

Alors Francesca raconta longuement ces six mois de contrainte où son cœur avait caché à son mari ce funeste secret, mais où, même sans cette découverte, elle eût deviné qu'elle n'était pas aimée. Sa naïve ignorance avait compris de l'amour tout juste ce que le cœur d'Hermann n'en pouvait jamais comprendre. La pauvre enfant l'avait rêvé si tendre en voyant la tendresse maternelle !... Que pouvait le cœur du froid et égoïste Hermann pour celle qui était habituée à être aimée ? Puis, dès le premier jour où elle avait connu ses calculs et ses motifs pour l'épouser, elle n'avait plus eu d'amour. Dans le cœur d'une jeune et innocente femme, ce sentiment se compose de tant de respect, d'admiration, d'estime, qu'il ne peut survivre à celui qui les détruit.

Francesca l'avouait à sa mère, et toutes les deux cherchaient si le bonheur pouvait être possible sans tout cela.

Mais dans le mariage quand manque ce premier moyen de bonheur, l'attrait moral, qui donne à tout la chaleur et la vie, rien n'y supplée, ni principe, ni vertu, ni religion ; il est possible de se contraindre, mais la vie s'use vite et se brise subitement dans cet effort...

Plus Mme de Mérinville réfléchissait, moins elle trouvait de consolations à ses peines. Il faut distraire quand on ne peut consoler. Elle obtint de sa fille la promesse de recevoir ses amies. Eléonore avait encore la gentillesse insouciant de l'enfance ; Hortense était vive, tout l'agitait ; la tristesse de Louise cédait souvent à leurs efforts. Le soir même Francesca pouvait les retrouver chez sa tante, Mme de Melcourt, qui recevait quelques personnes : elle forma le projet d'y aller.

Au moment où elles parlaient encore de ce projet pour éviter de parler d'autre chose, cinq heures sonnèrent. La mère de Francesca se leva pour sortir : sa fille la pressa dans ses bras et ne dit pas un mot pour la retenir. Un domestique annonçait que le dîner était servi... Elle allait retrouver son mari. En ce moment Mme de Mérinville n'aurait pas eu le courage de voir Hermann : elle partit, et bientôt la pauvre petite habitation qui avait vu la fille si heureuse vit les larmes de la mère.

Encore émue et tremblante, Mme de Montigny vint prendre place à la table, vis-à-vis de son mari. Unis pour toujours par ce lien dont on a fait une irrévocable loi de la destinée, ces deux êtres pouvaient avoir cinquante années de malheur l'un pour l'autre : ils partaient ensemble pour un voyage sans terme, et ils ne s'entendaient ni sur le but ni sur les dangers de la route ; aucun des deux n'espérait secours ou assistance de l'autre ; aucun des deux n'aurait dit à l'autre sa pensée intime, et leurs soins, au contraire, étaient de bien fermer le fond de leur cœur, de vivre à côté l'un de l'autre sans se communiquer leurs idées, de s'échapper mutuellement, de se tenir sur leurs gardes comme deux ennemis en présence. Dès qu'une pensée vive et profonde cesse d'être commune, dès qu'on a un secret important pour l'être avec qui l'on doit vivre de la même pensée, de la même âme, alors tout le bonheur s'évanouit dans l'intimité de tous les jours. L'indifférence paisible n'est pas possible : on s'aime ou on se hait.

Francesca ne haïssait pas encore, mais elle n'aimait plus.

Hermann n'avait jamais aimé, et il n'était pas loin de haïr. Il en voulait à la jeune femme qu'il n'avait pas été assez adroit pour la tromper complètement ; car, quoiqu'il ignorât que les lettres

eussent été retrouvées, il sentait à chaque instant que l'illusion à laquelle il avait dû l'amour de Francesca était détruite, et, quoiqu'il fit peu de cas des tendres sentimens que le cœur peut éprouver, il eût voulu les retrouver dans l'âme de sa femme, comme moyen de bonheur pour lui. La sensibilité des gens égoïstes, toute relative à eux, est plus vive qu'on ne pense ; ils tiennent à être aimés ; il leur convient si bien d'être le centre de tout !

Les autres ne sont pour eux que des moyens, et ils leur en veulent de ne pas remplir l'emploi auquel ils les destinent, leur bien-être à eux. Il avait donc fini par prendre de l'humeur de la froide tristesse de Francesca ; et des mots durs et amers, tels que l'enfant qui n'avait jamais quitté sa mère n'en pouvait avoir entendu de sa vie, s'échappaient souvent de la bouche d'Hermann. La première fois la jeune femme étonnée hésitait à croire qu'ils s'adressassent à elle ; ensuite une douloureuse conviction vint ajouter cette peine à celle qu'elle nourrissait en secret ; puis ce sentiment d'une nature délicate qui se voit outragée, fit rougir son front si pur, et chaque fois depuis, une honte mêlée de souffrance couvrait son visage de larmes dès qu'elle entendait les dures paroles aigrement prononcées par Hermann.

Cette émotion pénible s'étant plusieurs fois renouvelée, causa à la faible et impressionnable constitution de cette jeune femme une si douloureuse sensation, qu'un tremblement involontaire agitait toute sa personne aux premiers mots sans pitié. Ce n'était donc plus qu'avec un mouvement d'effroi qu'elle voyait arriver Hermann et qu'elle se présentait devant lui. Elle était effrayée, lui ennuyé ; il sortait souvent de chez lui ; elle restait toujours chez elle ; mais quelque soin qu'on prenne de s'éviter, quelques distractions que l'on puisse avoir, la vie intime revient sans cesse ; et quand le malheur est là... on a beau vouloir s'étourdir, on le retrouve à poste fixe ; il vous attend, il vous guette : vous le fuyez en vain ; vous cherchez inutilement à le tromper, il est sûr de son fait.

Devant les domestiques qui servaient le dîner, les habitudes de politesse d'Hermann lui firent prendre un ton assez doux, lorsqu'il adressait à Francesca les paroles indispensables ; et la jeune femme, pensant aux conseils de sa mère, répondait de ce ton affectueux qui lui était naturel.

— Vous ne sortez guère, il me semble, et votre famille, quoique bien près de vous, est un peu négligée, dit Hermann.

— Si vous vouliez venir ce soir avec moi chez mes cousines ? répondit en hésitant Francesca.

— J'ai quelques affaires : mais allez-y : votre grand'mère, Mme d'Herby, s'y trouvera peut-être.

— Je ne le crois pas, reprit la jeune femme.

Et, pensant que ce n'était pas sans motif que son mari désirait qu'elle vit Mme d'Herby, elle ajouta :

— Mais je pourrais passer chez elle avant d'y aller, si vous avez quelque chose à lui faire dire ?

Hermann prit l'air satisfait et dit :

— Mme d'Herby est liée par une longue amitié avec le duc de V... , nouveau ministre des affaires étrangères.

Francesca s'étonna, puis reprit d'un ton affectueux :

— Si vous désirez une recommandation pour quelqu'un de vos amis, je me ferai un plaisir de vous la rapporter, d'autant plus que moi j'ai quelque chose à vous demander au sujet d'une de mes amies d'enfance.

Il y avait rarement une conversation aussi intime et aussi amicale entre le mari et la femme. On était au dessert, les domestiques s'étaient retirés ; il commençait à s'établir une espèce de

confiance, chacun ayant à exprimer une pensée, un désir qui avait besoin de la volonté de l'autre.

— Vous savez, continua Francesca en voyant qu'Hermann ne répondait pas, vous savez que j'ai toujours aimé Hortense.

— Sans doute, dit Hermann plus content.

Il avait craint d'entendre nommer Louise.

— C'est d'elle que je vous parlerai ; mais d'abord que faut-il dire à ma grand'maman ?

— Qu'elle veuille bien me faire connaître au ministre, me mettre en rapport avec lui.

Ici, Hermann hésita un peu.

— Nos intérêts sont communs, Francesca ; je puis me confier à vous. C'est pour moi, c'est pour une chose importante que je désire être avec le ministre, et j'ai besoin que la bienveillance et l'amitié de Mme d'Herby m'assurent sa protection particulière. Mais je désire d'abord être connu de lui, sans annoncer aucun autre projet que celui de voir de près un homme recommandable par ses talens et sa probité.

Francesca ne put se défendre d'un mouvement de surprise au changement complet qui s'était fait dans l'opinion d'Hermann sur le duc de V... Elle savait que pendant long-temps ce grand seigneur libéral avait excité sa colère ; que souvent Hermann avait dit qu'il lui représentait un général aveugle tirant sur ses propres troupes, ou les faisant servir à fortifier le camp ennemi.

Mais Hermann ne comprit rien à la surprise de sa femme : il y a des gens qui savent si bien oublier à propos !

— Rien ne sera plus facile, dit Francesca, que de vous lier avec le ministre... il dîne assez souvent chez ma grand'maman ; et si vous ne vous êtes pas trouvés ensemble jusqu'ici, c'est qu'on croyait vos opinions si opposées aux siennes, que cela allait jusqu'à l'éloignement pour sa personne.

— Qui diable a pu imaginer une pareille sottise ? dit vivement Hermann.

— Vous êtes devenu bien tolérant, il est vrai, reprit Francesca.

— Je l'ai toujours été.

— Mais votre brochure !...

— Oh ! qui pense à cela maintenant ? s'écria Hermann.

Six mois auparavant, on lui avait promis une place de secrétaire d'ambassade. Sa fortune était médiocre alors. A présent il avait cent mille francs de rente. Il voulait être ambassadeur. Sa brochure le gênait un peu ; mais il venait d'en publier une nouvelle, où il prêchait l'oubli de toutes les discussions politiques, et l'union de toutes les lumières pour éclairer et diriger la patrie. Il est des gens qui croient que les autres ne doivent pas se souvenir de ce qu'eux-mêmes ont oublié, et qui sont à peu près comme ces enfans qui pensent qu'on ne les voit pas quand ils ont fermé les yeux.

Hermann aperçut en ce moment un léger sourire sur les lèvres de sa femme. Elle l'avait deviné. Alors, renonçant à en faire sa dupe, il espéra en faire sa complice.

— Oui, reprit-il, je veux me rattacher à ceci : l'empereur le désire... il sent bien qu'il n'y a que nous pour remplir les ambassades, et l'on se doit à son pays. Je ferai le sacrifice... de mes répugnances...

Il mentait encore par habitude, quand il croyait se résigner à dire la vérité.

Francesca souffrait... elle craignait d'être obligée de ne l'estimer sur rien.

Il ne devina point ce sentiment.

— Vous vouliez me demander quelque chose ? dit-il, espérant

acheter la complaisance de sa femme ; mais elle la mit à trop haut prix.

— Que dites-vous, Francesca ? avez-vous perdu la raison ? sommes-nous des princes ? ou Hortense est-elle notre sœur, qu'il vous vienne à l'idée de la doter ?

— Oh ! ce n'est pas une somme considérable qu'il me faut... c'est quelque chose pour ajouter à sa trop médiocre fortune. Un bon parti qui lui plaît et lui convient se présente ; mais le jeune homme dépend de son père, qui exige, pour donner son consentement, une dot de cinquante mille francs. Hortense n'en a que trente : vous voyez bien qu'une vingtaine de mille francs assurera le bonheur de deux personnes.

En vérité, je regrette qu'il vous soit venu une idée aussi singulière ; car j'aurais été heureux de mettre autant d'empressement à vous être agréable que vous en mettez, j'espère, à faire ce que je désire !... Mais ce que vous demandez est de la folie !... Que vous fassiez à votre amie un cadeau lors de son mariage, rien de mieux ; et pour vous montrer toute ma bonne volonté, je vous remettrai vingt-cinq louis.

— Non, Hortense n'a pas besoin d'un présent de ce genre, et ne l'accepterait pas. Je n'espérais même contribuer à son bonheur que mystérieusement, et par l'entremise de son tuteur. Je compte encore, Hermann, que vous...

Hermann se leva.

— Quand je le voudrais, ce serait impossible : je n'ai pas cette somme à ma disposition. Les nouvelles entreprises auxquelles je me suis associé ont employé tout l'argent que j'avais de libre, et même m'ont fait prendre des engagements...

— Qui peut-être compromettront votre fortune !

— Ne craignez pas cela, reprit-il avec un sourire de confiance. Je ne suis pas de ces gens qui sont dupes dans les affaires.

Francesca, qui avait eu peur de le voir se ruiner, ne put se défendre d'une autre frayeur en voyant l'expression de sa figure...

Elle se contraignit pour dire d'un ton amical :

— Hermann, voilà, dites-vous, une partie de votre fortune engagée dans les affaires qui doivent l'augmenter : l'héritage qui m'est venu passe deux millions, et je n'ai jamais désiré ni demandé pour moi rien au delà de la modeste pension que vous-même avez fixée. Je m'engagerai, si vous le voulez, à ne vous jamais rien demander de plus. Mais accordez à ma prière une somme de vingt mille francs qui peut faire deux heureux.

— Je ne vous croyais pas, je l'avoue, une semblable prodigalité : il est bien heureux que le mari soit seul maître de la fortune ! il ne vous faudrait pas long-temps pour nous ruiner !... Et Hermann, avançant dédaigneusement la lèvre inférieure, grimace qui lui était familière quand il commençait à être de mauvaise humeur, se mit à répéter entre ses dents quelques mots méprisants sur le peu de bon sens des femmes, leur luxe et leurs folies.

Ils avaient passé au salon. Hermann s'était assis nonchalamment dans un fauteuil, et il ne disait plus rien.

Francesca était restée debout, appuyée sur le marbre de la cheminée.

Il y avait du dédain sur le visage d'Hermann...

Il y avait du mépris sur le visage de Francesca.

— C'est sans doute avec votre mère que vous avez formé ce beau projet, dit Hermann ; car il avait d'instinct de l'éloignement pour cette femme : il sentait qu'elle avait droit au bonheur de sa fille, et il lui en voulait du chagrin qu'il devait lui causer.

Francesca se retint et ne répondit pas.

— C'est toujours ainsi ! Un homme n'a pas de plus grand

ennemi que sa belle-mère. Elle donne sans cesse des conseils à sa fille contre son mari... C'est à elle que je dois votre mauvaise humeur habituelle.

— Hermann, dit Francesca, que l'accusation portée si vivement contre sa mère avait frappée au cœur, Hermann, n'accusez pas ma mère.

— Et qui donc puis-je accuser ? reprit-il avec colère ; car vous n'avez ni les sentimens ni les idées qu'un homme doit attendre de sa femme. Je vous trouve toujours contraire à tous mes intérêts, opposée à tous mes projets.

— Vous m'avez vue tout à l'heure disposée à ce que vous souhaitiez ; j'avoue que j'y mettais une condition.

— Impossible, je ne donnerai pas cette somme, parce que je dois veiller sur votre fortune que vous voulez follement dissiper... Vous irez ce soir chez Mme d'Herby, parce que je le veux, et que c'est dans votre intérêt comme dans le mien. Votre devoir est de m'obéir.

— Hermann, écoutez-moi... Ne pensez pas m'effrayer (et elle tremblait)... je ne suis pas aussi faible de cœur que vous le pensez. Je ne parlerai pas de vous à Mme d'Herby ; je ne servirai pas vos plans ambitieux... S'ils partaient d'un noble principe, si vous désiriez vous mêler aux affaires publiques pour être utile à votre pays, servir les intérêts des malheureux, ou contribuer à la gloire de la France, je ferais taire tout souvenir des torts que vous pouvez avoir envers moi, et je seconderais vos desseins. Mais quelque ignorante que je sois des choses de ce genre, je sais qu'il est de notre temps des gens qui essaient de colorer les plus basses passions de l'apparence du zèle pour le pays, qui n'a pas besoin d'eux, et dont eux ont besoin : d'autant plus avides qu'ils sont plus riches, ils veulent à tout prix grossir leur opulence des sueurs du peuple et de l'impôt levé sur ses besoins.

Ils veulent la domination, la grandeur, la puissance, et ne craignent pas de les extorquer en affichant des idées toutes contraires. Ils se revêtent de principes libéraux, comme d'un déguisement qui leur permet de passer à travers la foule pour la tromper, jusqu'à ce qu'ils puissent l'asservir... Je ne contribuerai pas à vous aider dans un tel projet.

Votre naissance, vos idées, et des bienfaits reçus vous attachent aux souverains proscrits.

Restez fidèle à votre vie passée : vous n'aurez pas la puissance, mais vous aurez l'estime. Moi seule, Hermann, je pouvais vous parler ainsi ; car, comme vous le disiez tout à l'heure, nos intérêts sont communs : vous disposez de la fortune et de la réputation de tous deux ; soyez donc aussi soigneux de l'une que de l'autre. J'ai cru de mon devoir de m'expliquer franchement, et maintenant je me retire.

C'était la première fois que la faible et douce Francesca tenait un semblable langage. Il devait surprendre et irriter Hermann ; mais sa colère se traduisit en amers et injurieux sarcasmes sur la jeune femme et sur sa mère.

Il la retint pour exhaler une haine profonde et un ressentiment dont il la menaça de faire rejaillir les effets sur tout le reste de sa vie. Francesca avait fait un grand effort sur elle-même en exprimant à son mari les craintes qui plus d'une fois l'avaient déjà alarmée. En apprenant à connaître son caractère, elle avait bûni le ciel d'être seul à le connaître ; et il lui avait fallu six mois pour se décider à confier un secret que le cœur maternel devait ensevelir à jamais.

Dans ce moment, quand Francesca vit l'ambition nouvelle d'Hermann la menacer d'associer le public à la connaissance

d'un tel caractère, elle s'arma de courage pour le détourner de son projet. Lui apprendre qu'il n'était pas assez enveloppé de mystères pour que les autres ne découvrirent pas ce qu'elle avait découvert elle-même, le rappeler aux sentimens du devoir, lui refuser les moyens qui pouvaient lui aplanir la route, lui parut chose juste et commandée.

Mais cet effort fut cruel ; et la violente irritation d'Hermann acheva de la briser. Pâle, tremblante elle se laissa tomber sur un siège, et écouta, sans dire une parole, tout ce qu'il plut à son mari d'ajouter de propos durs et outrageans. Quand il fut satisfait, il se leva et dit :

— Vous ferez ce que je vous ordonne : si ce n'est ce soir. . . ce sera demain. Je compte que Mme d'Herby me fera connaître au ministre d'ici à huit jours, ou si vous résistez et dites un seul mot contre nos projets, votre mère, de qui seule vous pouvez avoir appris toutes ces belles choses, cessera de venir chez moi ; vous donner de mauvais conseils.

Il s'éloigna.

Pendant une heure, Francesca resta plongée dans des réflexions cruelles. . . puis, voyant que le mal existant tout entier dans le caractère d'un autre, elle ferait de vains et inutiles efforts, elle résolut de ployer sous la nécessité impérieuse qui avait disposé de son sort, et non de tâcher de lutter contre elle. Invoquant la force d'en haut pour aider son faible courage, elle se soumit avec cette résignation qu'amène la certitude qu'il n'est aucune puissance humaine capable de vous enlever au sort qui vous menace. C'est le courage du désespoir, la résignation de l'homme que l'on mène au supplice. . . il se tait ! . . . il marche ! . . .

Pour s'arracher à ses idées, Francesca sortit.

Elle vit sa grand'mère.

Mais elle ne parla point d'Hermann.

— Demain peut-être, dit-elle. . .

Il lui répugnait, non pas d'être victime, mais d'être complice.

Espérant un peu de calme près des amies qui lui rappelaient les jours de son enfance, elle se rendit chez ses cousines ; et déjà son cœur se sentait plus paisible au milieu d'elles, quand la porte s'ouvrit pour faire place à un nom que la femme d'Hermann de Montigny connaissait déjà, mais qui était porté par un homme qu'elle n'avait jamais vu ou qu'elle avait oublié. Aussi ce fut avec un trouble et une curiosité inexprimables qu'elle entendit annoncer M. George de Senancourt.

IV.

George n'avait pas trente ans, et il était beau.

Un an plus tôt et on eût pu reprocher à sa figure ces formes rondes et fraîches, ces couleurs animées qu'on ne remarque guère sur le visage d'un homme que pour y trouver la preuve de l'insouciance ou de l'irréflexion.

Mais ses couleurs s'étaient effacées, sa joie, encore naïve, avait disparu, et la confiance jeune et pure qui s'était long-temps reposée sur son front, n'existait plus ; il était triste, pâle, défiant, inquiet ; on voyait qu'il avait souffert, qu'il avait appris à se défier des autres et de lui-même ; enfin il avait vécu.

Il était plus beau ainsi, plus séduisant surtout ; car il n'est guère de femmes qui n'éprouvent plus de sympathie pour l'homme que le malheur a frappé que pour celui qui ne connaît de la vie que les plaisirs. Le caractère de George était naturellement doux, gai, ouvert ; il disait quelquefois en riant que la franchise était plus a-

droite et la loyauté plus habile qu'on ne le pensait, et il le croyait. Il disait aussi que l'instinct de l'homme le porte au bien ; qu'il est mille vertus ignorées, et que le mal seul est connu dans son entier, parce qu'il trouble l'ordre ou l'harmonie générale, et il le croyait.

— Cependant le mariage de son ami avait un peu dérangé ses idées et jeté quelques sentimens dans son âme bienveillante. George eût aisément oublié la jeune fille objet de ses rêves d'amour ; il la connaissait à peine et il n'avait perdu qu'une espérance ; mais il ne s'était jamais expliqué complètement la conduite d'Hermann, il ne pouvait pas se former une idée bien juste de son caractère ; il n'était pas intimement convaincu de sa passion pour Francesca, et il ne lui était pas suffisamment prouvé que l'intérêt fût seul le mobile de sa conduite. L'incertitude qu'il conservait de tout cela l'avait souvent plongé dans des réflexions qui entretenaient le souvenir de la femme qu'il avait aimée. L'idée qu'il avait pu se tromper six ans sur le compte de son meilleur ami l'avait fait douter de lui et des autres ; il était devenu plus réservé, et s'il était encore resté honnête et bon, il ne croyait plus aussi exclusivement à l'honneur et à la bonté.

Il s'était fait présenter chez Mme de Melcourt. Il la voyait avec un intérêt qu'il ne s'expliquait pas à lui-même et ne cherchait pas à approfondir. . . Pendant six mois, ses visites, assez peu fréquentes, lui semblaient n'avoir pour but que de passer quelques instans dans une famille dont les chagrins, voilés de bonté, avaient trouvé un écho dans son âme ; de se distraire à la gaité joyeuse d'Eléonore et de la vive Hortense. . . et de promener là comme ailleurs la vague tristesse dont il ne savait plus se défendre. — Mais le jour où, en entrant dans le salon, ses yeux se portèrent sur la triste Francesca, George sentit que toutes ses visites avaient eu un but, une espérance. Ce jour-là il n'attendit, il n'espéra plus rien ! . . . Francesca était là.

Un seul regard qu'il jeta sur la jeune femme éclaircit pour lui le passé, et détruisit son incertitude sur son ami. — Six mois de malheurs pouvaient seuls avoir produit un tel changement sur un visage de dix-neuf ans. — Il devina tout. — Hermann ne l'avait jamais aimée, elle non plus n'aimait pas Hermann.

George était un honnête homme, mais il n'était pas au dessus de l'humanité. Il vivait dans le monde, dans le Paris du dix-neuvième siècle, dans le scepticisme moral et religieux de notre époque : il espéra ! Seulement, comme il était honnête, il ne forma pas de projets ; mais, comme il était homme, une pensée involontaire traversa son esprit et le remplit de joie. . . Ce qu'il y avait de délicat dans son âme amena sur ses joues pâles une légère rougeur, en même temps que ce qui touchait davantage en lui aux humaines faiblesses amenait un sourire sur ses lèvres. Pour Francesca, au nom de M. de Senancourt, ses yeux s'étaient vivement portés sur celui qui entrait, et ne s'en détournèrent que quand elle vit ses regards, à lui, s'animer à la vive rougeur qui colorait la figure de la jeune femme. Tous deux avaient rougi en même temps : chacun avait vu que l'autre rougissait ; il y avait entre eux un secret commun, une émotion commune ; un lien invisible venait d'unir leur pensée, et ils l'avaient senti.

La conversation fut agréable et gaie : George n'avait jamais été aussi aimable, Il y a quelque chose d'enfantin, de joyeux et d'innocent dans les premières heures passées près de ce qu'on aime, avant qu'aucune espérance s'éveille, avant qu'aucun désir se forme. C'est un bien-être indéfinissable que nul regret ne trouble, que nulle crainte ne vient agiter ; la vie semble plus légère, l'air plus pur, le ciel plus beau ; et le vague de cette émo-

tion insaisissable a un charme qu'on chercherait vainement ailleurs.

Souvent, dans un salon qui réunit un petit nombre de personnes ces paroles pleines de gaieté, des rires insignifiants en eux-mêmes, ou les discussions graves sur des sujets pleins d'intérêt, paraissent occuper exclusivement ceux qui sont là. Eh bien ! à la fin de la soirée, la pensée intime de chacun est restée loin de tout ce qui s'est dit. On retourne chez soi, heureux ou triste par des choses que personne n'a aperçues, dont il n'a été nullement question, et qui sont parfaitement étrangères à toutes les paroles qui ont été prononcées.

Quand la soirée fut écoulée, quand tout le monde sortit de chez Mme de Melcourt, aucun événement n'avait eu lieu, rien ne s'était passé qui valût la peine d'être remarqué... Pourtant, toute la vie de deux personnes était changée ; leur destinée avait pris un nouvel aspect ; leur avenir était fixé pour jamais.

Le lendemain, Francesca céda aux ordres de son mari, en obtenant de Mme d'Herby la protection du ministre. Bientôt les relations qui s'établirent pour lui par suite de cela, les affaires auxquelles il était déjà mêlé, les plaisirs qu'il rechercha pour remplacer ceux que la froideur et la tristesse de sa femme l'empêchaient de trouver dans son intérieur, l'éloignèrent si souvent de chez lui, que Francesca, ses habitudes, ses relations, tout lui devint presque complètement étranger.

La jeune femme, ainsi isolée, se reprit à ses amitiés de jeune fille ! elle retourna souvent chez ses cousines ; elles aussi vinrent sans cesse la chercher, Hortense surtout, car il restait entre Mme de Montigny et Louise un embarras facile à expliquer, difficile à effacer. George aussi se retrouvait là presque chaque jour ; c'était un livre, un morceau de musique, une commission dont il s'était chargé : tout amenait des prétextes. Mme de Melcourt ne pouvait penser à l'éloigner, d'autant moins que d'autres jeunes gens venaient habituellement chez elle. Louise était promise ; son mariage allait se faire au retour prochain du prétendu. Hortense résolut d'attendre le consentement que le père de son futur refusait encore : libre d'elle-même, sûre d'être aimée, confiante dans son amant et dans l'avenir, elle était à l'abri de toute séduction. Éléonore avait une insouciance enfantine qui la garantissait de l'amour : d'ailleurs, les hommes qui venaient chez Mme de Melcourt étaient tous de naissance et de fortune convenables pour prétendre à sa main et ne pouvaient prétendre à autre chose. Les gens honnêtes ne soupçonnent guère, et ici aucun soupçon ne s'élevait par suite des assiduités de George. Mme de Montigny ne pouvait en faire naître ; depuis un mois, elle voyait fréquemment M. de Senancourt ; il était là, ainsi qu'elle, partageant les amusements, se mêlant à la conversation ; mais il ne s'adressait jamais à elle, et Francesca non plus ne s'adressait jamais à lui. Ils étaient du même avis sur toute chose, répondaient souvent en même temps, et toujours de la même manière, à une question générale ; ce que l'un disait, attirait toute l'attention de l'autre ; ce que Francesca avait admiré devenait l'objet de l'admiration de George ; ce qu'il aimait devenait cher à la jeune femme. Jamais, pourtant, ils ne se consultaient sur rien, car ils ne se parlaient point.

Jamais le nom de l'un n'était sorti de la bouche de l'autre devant personne. Francesca parlait peu, et jamais à M. de Senancourt ; mais dans la conversation générale, leurs discours se rencontraient quelquefois, leurs yeux souvent, leur pensée toujours.

Ils ne s'étaient jamais dit un mot, et cependant ils s'étaient entendus sur tout : la pensée de l'un était la pensée de l'autre. Francesca se levait le matin, après avoir rêvé de cet homme qui

l'avait choisie jadis par amour, qui avait placé toutes ses espérances de bonheur dans l'idée d'être aimé par elle, et dont l'âme noble, délicate et sensible contrastait avec le cœur sec et froid d'Hermann.

Francesca, auprès de sa mère, si peu appréciée et si repoussée de son mari, pensait souvent, sans le dire, à la tendresse de fils qu'elle eût trouvée dans le cœur si bon de George. Pendant les heures de solitude, elle se figurait involontairement la société douce, l'intimité au milieu d'occupations, de lectures ou de promenades avec George, dont les goûts paisibles, le caractère aimable, l'éloignement pour les idées ambitieuses, les opinions fidèles eussent repoussé tout projet de se mêler aux affaires publiques, et eût trouvé dans les arts, les lettres, l'amitié, l'ambur, une existence pleine de charme et d'intérêt ; car M. de Senancourt, attaché de principes, de naissance et de cœur à la dynastie royale, gardait comme une religion sacrée, mais tolérante, sa reconnaissance respectueuse pour d'illustres proscrits. George eût refusé de s'attacher à ce que ses affections repoussaient ; il n'eût point, par une espèce de capitulation de conscience, dont il est plus d'un exemple, excusé ses efforts pour obtenir la faveur du pouvoir triomphant, en jetant dans l'intimité quelques phrases de regret sur le pouvoir du vaincu.

Et George, conséquent avec ses principes, respectait le passé, supportait le présent et priait pour l'avenir.

Ces idées s'étaient exprimées quelquefois devant Francesca : elles plaisaient à son âme rêveuse. Tout ce qui est vague, élevé et généreux, s'arrange merveilleusement avec l'amour ; et la jeune femme mélancolique se plaisait à s'identifier avec toutes les pensées de l'homme qu'elle aimait sans le savoir : — car Francesca ignorait complètement son amour si exclusif et si passionné pour George.

La situation où elle se trouvait, par la connaissance de sa lettre, lui semblait suffire pour motiver l'attention continue qui la préoccupait ; et la timidité la justifiait à ses yeux de cette émotion qui l'empêchait d'adresser la parole au jeune homme. Le temps s'écoulait ainsi, et trois mois se passèrent pendant lesquels elle vécut uniquement de la même pensée, sans qu'elle se doutât seulement qu'elle aimait celui qui était devenu toute sa vie.

George était moins ignorant de ce qu'il éprouvait : il sentait qu'il était amoureux ; mais il n'allait pas plus loin et ne voyait rien au-delà, parce qu'il ne voulait rien voir. Un jour Hermann vint dîner chez Mme de Melcourt : c'était une fête de famille, on n'avait pu se dispenser d'y venir. — George y était, et rien entre eux deux ne rappela le passé. Hermann put croire que George ne lui avait jamais voulu de mal. Ils eurent presque l'air de se rechercher, de se prévenir ; et la fête ayant été rendue par Mme de Montigny, M. de Senancourt se trouva naturellement au nombre des invités.

Huit jours après, une occasion s'était offerte où George avait pu être utile à Hermann : il s'agissait d'un service important. Il était venu deux fois chez lui, mais seulement quand il avait réuni.

Un jour, il fit une visite à quatre heures : Mme de Montigny était seule ; son mari venait de partir pour la campagne.

Seuls pour la première fois, forcés de s'adresser la parole pour la première fois, ils restaient l'un près de l'autre sans interrompre un silence qui eût paru bien singulier, si l'on eût pu les voir ainsi. Mais, malgré leur usage du monde, aucun d'eux n'eut cette idée. C'est qu'ils sentaient, sans se rendre compte de leurs pensées, que ces phrases insignifiantes, que ces petits sujets des conver-

sations ordinaires ne seraient entre eux que mensonge et hypocrisie ; qu'il ne s'agissait pas du bal de la veille, du spectacle du lendemain, de l'anecdote de salon ou de l'ouvrage nouveau. Ce qui les occupait tenait au fond intime de leurs âmes ; il y avait entre ces deux personnes, là, muettes, pâles et craintives, une question d'avenir, de bonheur ou de malheur, de repos ou de passion, d'innocence ou de repentir, de vie ou de mort.

Francesca éprouva une émotion si vive, elle trembla si violemment qu'elle commença enfin à deviner ce que George était devenu pour elle. Se rappelant alors ce qu'il aurait pu être, et ce que ses devoirs, à elle, exigeaient, un mouvement involontaire la porta à fuir loin de lui.

Elle essaya de se lever, mais elle était si tremblante, mais elle sentait si bien tout ce que cette agitation devait avoir d'inexprimable pour George, qu'elle retomba sur son fauteuil. Ses yeux rencontrèrent les yeux de M. de Senancourt, attachant sur elle des regards de surprise et d'amour. Incapable de maîtriser son émotion, la jeune femme fondit en larmes, et George, interdit et presque aussi tremblant qu'elle, était à ses pieds, pressant ses mains qu'il portait à ses lèvres, et répétant vingt fois ces mots :

— Francesca, je vous aimais !

En ce moment, elle appela à son aide tout son courage pour imposer silence à George, le repousser et s'éloigner ; mais un papier qu'elle avait à la main et qu'elle tenait soigneusement caché depuis l'entrée du jeune homme s'échappa et roula dans les doigts de M. de Senancourt. Un cri de surprise, de joie, d'amour, sortit aussitôt de ses lèvres. Dans ce papier, pressé souvent par des mains délicates, religieusement conservé, relu encore au moment où il était entré et humide de larmes qu'il avait fait répandre, George avait reconnu la lettre où il écrivait à Hermann, un an auparavant, que tout son avenir était dans son amour, et qu'il ne demandait pour sa part de bonheur dans ce monde que l'amour de Francesca.

Qu'aurait pu faire maintenant la jeune femme pour cacher au jeune homme amoureux qu'il était aimé ? La joie qu'il montrait lui apprenait qu'elle n'avait plus rien à lui dire ; le secret qu'il avait surpris l'avait instruit de tout.

Il se taisait. La lettre parlait depuis si longtemps pour lui ! Francesca ne disait rien ; la lettre tombée, froissée par la main qui l'avait si souvent tenue en disait plus à George qu'il n'avait espéré en apprendre !.

Heureux et le cœur rempli d'amour, de respect pour la jeune et belle femme dont il se voyait aimé, George s'était placé un peu plus loin d'elle, admirant avec un sentiment presque religieux cet embarras naïf et plein de charme, cette grâce enchanteresse et séduisante qui avait toujours rendu la beauté de Francesca si puissante, et qui, dans cet instant, était irrésistible et céleste !... Car, malgré la forme régulière de ses traits délicats, la beauté de cette délicate figure tenait à un charme insaisissable et tout intellectuel ; c'était son âme qu'on devinait sous ce voile transparent, et qui exerçait un pouvoir auquel les plus indifférens étaient forcés de se soumettre.

Longtemps émue et agitée, Francesca resta ainsi tremblante et silencieuse sous les regards de George ; et quand enfin les yeux de la jeune femme rencontrèrent les siens ; quand, rassuré par la timidité qu'il montrait, elle échangea un regard avec lui, elle sentit bien qu'elle n'avait plus rien à lui apprendre ; et un sourire d'une inexprimable douceur accompagna ces seuls mots prononcés tendrement par elle : " Depuis dix mois !" Et elle montrait la lettre ! Ces mots répondaient aux craintes comme aux espérances

de George : depuis dix mois, il avait seul occupé exclusivement celle qu'il aimait.

Puis, après ces mots échappés à sa pensée, Francesca rougit ; ses grands cils voilèrent ses regards, et elle ne parla plus.

Chacun d'eux savait maintenant la date du commencement de cet amour qui devait être éternel ; ils connaissaient l'un de l'autre tout le passé ; ils connaissaient encore mieux tout l'avenir.

Il y a quelquefois une heure dans la vie qui décide du sort de tout le reste !

Au silence religieux, plein d'espoir, de trouble et d'effroi qui régnait dans cette chambre, on eût deviné qu'un événement solennel et important disposait en ce moment de deux existences. Il y avait quelque chose de grave, de triste, d'irrévocable dans cette scène d'amour, où si peu de mots avaient été dits, où il ne s'était fait ni un serment, ni une promesse, et où chacun sentait pourtant que leurs destinées devaient être unies à jamais.

On annonça Mme de Mérinville. George se leva, salua, échangea avec Francesca un inexprimable regard, et sortit sans prononcer un seul mot.

Francesca embrassa sa mère sans parler, et retomba sans connaissance sur le fauteuil qu'elle venait de quitter. La présence de sa mère l'avait rappelée à la vie réelle, hors de laquelle l'amour l'avait placée depuis deux heures. Sa situation, ses devoirs, ses chagrins, tout ce qu'elle avait oublié, était revenu tout à coup ; le voile était tombé, l'illusion s'était envolée ! l'ange avait été précipité du ciel, brillant et doux, sur la terre froide et rude, et la chute l'avait brisé.

La pauvre mère, initiée, dès l'enfance de sa fille, aux secrets de cette frêle et délicate organisation, devina bien quelque impression nouvelle, impression trop forte pour son enfant ; mais l'homme qui sortait lui était inconnu : elle n'imagina point qu'il eût quelque rapport avec l'état où elle voyait Francesca, d'autant plus qu'en revenant à elle, le nom d'Hermann fut le premier mot qui sortit de la bouche de Mme de Montigny.

Elle parlait de son mari au milieu de larmes, de plaintes et de paroles entrecoupées. Mme de Mérinville, dans la retraite absolue où elle vivait, n'aurait certes rien appris des choses qui occupaient la société, si le bonheur de sa fille n'eût rattaché sa pensée aux intérêts du monde. et si la crainte de voir Hermann compromettre sa fortune ou sa réputation ne l'eût engagée à tâcher de connaître ses relations et à s'informer de tout ce qui avait rapport au mari de sa fille. Mais, ainsi qu'il arrive souvent, elle avait appris plus de choses qu'elle ne croyait en découvrir. M. de Montigny, ennuyé de sa femme, avait cherché des plaisirs plus faciles près d'une femme qui n'attendait, ainsi que lui, ni tendresse, ni délicatesse dans une liaison passagère, dont l'amusement seul était la base, et qui lui offrait ainsi tout ce qu'il pouvait comprendre et désirer dans l'amour. La pauvre mère crut voir dans le chagrin de sa fille qu'elle avait connaissance de l'infidélité de son mari, et en plaignant, en consolant ce nouveau malheur, elle l'apprit à Francesca qui l'ignorait.

Ce que le cœur infidèle de la jeune femme éprouva par la certitude de l'infidélité de son mari, elle n'aurait pu l'expliquer. Ce ne fut pas de la douleur, ce ne fut pas de la joie... Elle ne se crut pas moins malheureuse, et elle n'espéra pas être plus tranquille. Pourtant une nouvelle agitation vint se joindre à celle qu'elle éprouvait. Les mots avec lesquels Mme de Mérinville peignait la femme coupable qui accueillait l'amour d'Hermann, semblait à sa fille un fer brûlant qui déchirait son cœur coupable,

et sa mère elle-même lui apparaissait comme un juge irrité qui prononçait un arrêt cruel et irrévocable.

Francesca, de plus en plus inquiète et troublée, ne put rester près de sa mère ; il fallut la mettre au lit, et le lendemain, encore un peu de fièvre accusait l'émotion de la journée précédente. Hermann était rêveur. L'habitude de contrainte où ils étaient continuellement ensemble rendait peut-être moins pénible la situation de Francesca avec lui, qu'elle ne l'était près de sa mère, avec laquelle la confiance lui était si nécessaire.

Obligée ainsi de renfermer en elle-même l'agitation qui la dévorait, Francesca cherchait dans la prière et dans la religion les secours dont elle avait besoin, et attendait du ciel ce qu'elle n'osait espérer sur la terre. Elevée dans de pieux sentimens, sans exagération et sans puérité, son âme tendre, naturellement religieuse, se réfugiait dans l'avenir pour supporter le présent.

Quand elle avait retenu ses larmes, prêtes à couler, dans les bras de sa mère, elle allait pleurer au pied des autels ; quand son cœur, comprimé par les dures paroles d'Hermann, ne pouvait plus renfermer sa douleur, c'est au pied des autels qu'elle allait demander de la force ; et quand George, beau, amoureux et aimé troublait sa pensée en entraînant à lui toutes les facultés de son âme, elle allait prier au pied des autels. Mais là, dans cette église où elle fuyait, près de ce Dieu qu'elle invoquait, une seule idée ne la quittait jamais ; elle était avec elle, toujours, sans cesse : c'était sa vie, c'était son âme ! Cette pensée, c'était son amour pour George ; mais elle sentait en même temps et sa passion et son danger, comme celui qui, se voyant emporté dans un abîme sans fond conçoit clairement et le sort affreux qui le menace, et l'impossibilité d'y échapper. Seulement, elle priait !.. Était-ce pour obtenir secours dans cette vie ou dans l'autre ? elle l'ignorait car elle ne réfléchissait plus, elle ne prenait plus de résolution, elle ne formait plus de projet : elle priait et elle aimait !.. voilà tout.

Cette exaltation continuelle était une fièvre brûlante qui dévorait cette pauvre jeune femme. George, qui avait placé tout son bonheur sur cette frêle existence, voyait avec effroi le trouble et l'agitation de l'âme de Francesca passer sur sa figure expressive. Les soins délicats, le respect, la tendresse dont il l'entourait consolait et rassuraient Francesca par moment, mais rendaient son amour plus violent et plus profond. Mme de Mérinville, en retrouvant plusieurs fois M. de Senancourt, en apprenant son nom, en remarquant le trouble de sa fille, devina enfin le dernier malheur de son enfant. Un jour qu'il venait de sortir à son arrivée et qu'elle voyait des larmes dans les yeux de Francesca, elle lui tendit les bras en disant :

— Oh ! mon enfant, n'as-tu pas besoin des conseils de ta mère ? Et la jeune femme, prête à tout dire, se jeta dans ses bras.

Hermann entra. Un sourire de pitié, lancé sur la mère et sur la fille ; les mots de confiance coupable, de mauvais conseils, s'échappèrent de ses lèvres : il témoigna même le désir d'être seul avec Francesca. Mme de Mérinville se leva, serra la main de sa fille, et portant les yeux au ciel, lui indiquant ainsi celui qu'elle devait implorer, et qui pouvait la secourir, elle sortit.

Hermann alors s'emporta contre la mère de sa femme, l'accusa de l'aigrir contre lui, de l'écarter de ses devoirs de soumission et d'obéissance ; et sa colère s'exhalant au milieu des excuses et des explications avec lesquels Francesca essayait de l'apaiser, il finit par dire :

— Je suis le maître ; votre caractère s'est attristé et dénaturé aux conseils qu'on vous a donnés contre moi ; livrée seule à ma

volonté, vous n'auriez pas eu l'idée de me blâmer ou de me résister, et j'entends trouver chez moi repos et obéissance. Que votre mère n'y revienne plus : je le veux, je l'exige.

Après ces paroles, il s'éloigna. M. de Montigny avait, en entrant, rencontré George, et l'émotion de la mère et de la fille avait éveillé en lui un de ces moments de jalouse envie, qui n'ont de la jalousie que la haine, sans l'amour qu'elle renferme d'ordinaire. Il avait donc d'abord écarté la mère ; puis il s'était promis de découvrir le secret de sa femme, si son cœur en recéléait un, et de se servir de sa découverte pour établir et consolider son pouvoir.

Les jours se passaient ainsi, pleins de troubles, de craintes, de soupçons et de défiance. Francesca ne trouvait un peu de repos et de force que dans la prière ; et sa santé ne lui permettant pas d'aller dans le monde, elle ne sortait plus que pour se rendre à l'église voisine, toujours en voiture ; et, pendant le temps qu'elle y passait, un laquais, debout, à quelques pas derrière elle, la surveillait par ordre d'Hermann, mais ne voyant que des prières et des larmes. Cette coutume que les dernières années de la restauration ont vu rétablir, sert merveilleusement la vanité et la jalousie d'un mari. Et le soir, quand les domestiques de l'hôtel étaient réunis, et que leurs maîtres devenaient l'objet de leur conversation, le laquais disait au valet de chambre, qui le répétait au cuisinier, qui le redisait au cocher : " Tout cela est singulier ! être riche et passer son temps à pleurer et à prier Dieu ! " Puis il ajoutait tout bas : " J'ai peur que madame n'ait la raison un peu dérangée.—Oh ! c'est impossible ! " Et alors on murmurait encore plus bas : " Elle est folle ! " Mais la femme de chambre, jeune fille de vingt-quatre ans, qui l'approchait d'avantage, haussait les épaules, soupirait, et se penchant à l'oreille du maître-d'hôtel, lui disait : " Elle est malheureuse ! "

Un jour, en sortant de l'église, Francesca rencontra Mme de Melcourt qui entra, et qui lui apprit que M. de Bléville était arrivé ; que le mariage de Louise devait avoir lieu le lendemain, sans fête, sans éclat, et Francesca se crut obligée d'aller chez ses cousines... Elle s'y rendit : en montant l'escalier, toujours préoccupée par les idées qui remplissaient son âme, la jeune femme pensait à son mariage aussi, qui avait si peu tenu ses promesses de bonheur ; et, après avoir attendu quelques instans dans le salon, elle se dirigea vers la chambre de ses parentes. Son nom, prononcé par Eléonore, l'arrêta sur le seuil de la porte, et elle entendit encore ces mots si souvent prononcés par l'insouciant jeune fille :

" Francesca est si heureuse ! "

— Oh ! reprit Hortense, qui pour la première fois portait sur son visage des traces de douleur et de regrets, je n'envie certes pas l'immense fortune de Mme de Montigny. Deux millions ! dit-on ! mais si j'avais eu seulement vingt-mille francs, la centième partie de cette fortune, M. Delmont n'aurait pas refusé son consentement à son fils, et Henri ne serait pas parti hier pour aller tenter fortune dans des entreprises où j'ai peu de foi. Ah ! je le sens à ma douleur, Henri est perdu pour moi !

— Hélas ! répondit Louise, lui du moins ne t'a point quittée pour une plus riche !

Et Francesca, qui avait causé le malheur de l'une, et qui ne pouvait rien pour le bonheur de l'autre, n'osa paraître devant ses amies : elle se retira, emportant avec l'idée de leurs chagrins, de nouveaux motifs pour les siens.

George montait, et en retrouvant Mme de Montigny, il s'arrêta près d'elle, et l'accompagna jusqu'à son hôtel.

C'était la seule personne pour laquelle il n'existait dans le cœur de Francesca aucun secret, aucune pensée cachée; il savait tout le passé, et devinait tout le présent. C'était une autre âme, une moitié de sa vie; ses paroles, son silence, tout était senti, compris; ils vivaient de la même existence; ils n'avaient besoin de se rien confier; ils pensaient de même et au même moment. Francesca sentait qu'il ne serait pas en son pouvoir d'opposer la moindre résistance à une volonté de George, et lui le sentait aussi.

La rencontre, la visite, Hermann fut instruit de tout; et le soir même, ayant terminé comme il le souhaitait l'affaire pour laquelle il avait eu besoin de son ancien ami, sa résolution fut prise.

Le lendemain donc, M. de Montigny se rendit chez sa femme, et lui dit avec une amère ironie :

— Il vous a pris, à ce qu'il paraît, un bien grand accès de dévotion depuis quelque temps.

Francesca le regarda sans répondre.

— On sait, au reste, reprit Herman, qu'il y a des femmes qui essaient de cacher, sous le voile de la religion, des torts de plus d'un genre.

Francesca se tut, mais elle rougit.

— Il en est aussi qui vont prier Dieu pour qu'on ne suppose pas qu'il a le droit de s'offenser de leur conduite. Vous avez toujours été dissimulée; maintenant vous êtes hypocrite.

— Hermann, dit enfin la jeune femme en faisant un grand effort afin de reprendre assez de calme pour répondre avec douceur et dignité; Hermann, ne me forcez pas à être plus franche que je ne voudrais: si j'ai été dissimulée, c'est par égard pour vous, et non par crainte pour moi.

— Ah! voilà qui est plaisant! Et que m'importent vos paroles? Depuis notre mariage, vous m'ennuyez de votre tristesse. J'ai éloigné votre mère qui vous donnait des conseils contre moi: croyez-vous donc que je ne voie et ne sache rien, que j'oublie vos devoirs et mes droits, et que je laisserai maintenant M. George de Senancourt...

Le ton de mépris avec lequel Hermann prononça ce nom rendit assez de force à Francesca pour qu'elle pût l'interrompre, et elle reprit lentement :

— M. George de Senancourt serait aujourd'hui mon mari... si je n'avais hérité de quatre-vingt mille livres de rente.

Hermann resta muet cette fois.

— Pour avoir ma fortune, vous m'avez arrachée à l'homme qui m'aimait... Voilà votre crime, Hermann! Voici le mien: cet homme, je l'aime!...

Francesca s'arrêta. Il y avait de la surprise, plus encore que de la colère dans les regards d'Hermann.

— Oui, dit-elle avec une espèce d'égarement, oui, je suis votre femme, et j'aime George de Senancourt!

Son mari la regarda avec frayeur; car il y avait de la folie dans l'expression du visage de cette jeune femme. Toutes les menaces, tous les reproches qu'il avait préparés expirèrent sur ses lèvres. Il avait cru trouver une de ces âmes timides, sans force contre l'amour, sans force contre ses dangers, capables d'une de ces intrigues secrètes qui vivent de ruse et de mensonge, et s'arrêtent avec effroi devant la crainte et le péril: Hermann ne pouvait comprendre la passion, cette folie puissante et énergique, à qui tout cède, qui ne voit rien et ne sent qu'elle-même, et devant qui la vie et la mort n'ont de prix que comme moyen ou comme refuge. Hermann restait interdit, Francesca s'efforça de continuer, et ajouta avec peine, en s'arrêtant à chaque mot :

— Cependant, Hermann, celle qui ne craint pas de s'accuser

devant vous, a juré devant Dieu de vous être fidèle: elle n'a point manqué et ne manquera jamais à son serment!... Maintenant, j'ai tout dit!...

Alors elle se leva pour passer dans la pièce voisine; mais ses forces étaient épuisées; elle tomba à genoux, implorant le secours du ciel: ses larmes coulèrent, ses membres délicats, encore tremblans de ses efforts pour dissimuler sa crainte et sa douleur, s'affaiblèrent; et un de ces évanouissemens qui deviennent de plus en plus fréquens, lui ôta le sentiment de ses souffrances.

Hermann était resté plongé dans de profondes réflexions. Il passait en revue les moyens de se débarrasser des ennuis que lui causait son mariage; et il ne s'était pas aperçu que Francesca demeurait étendue sur le tapis, sans connaissance, à quelques pas de lui.

Un nom le fit brusquement sortir de sa rêverie: un laquais annonçait M. de Senancourt.

Il entra; mais George ne vit qu'une chose en entrant: Mme de Montigny évanouie. Il courut à elle. Hermann était dans une partie du salon où les doubles rideaux interceptaient la lumière. Il se déroba encore davantage aux yeux du jeune homme, qui, du reste, était trop occupé de celle qu'il aimait, pour voir quoi que ce fût en cet instant.

George enleva légèrement la pauvre jeune femme; il la tenait dans ses bras; il la pressait sur son cœur, et, par des mots caressans, ramenait la vie sur ses lèvres pâles et froides. L'âme de celui qu'elle aimait rappela la sienne: elle ouvrit les yeux, et ne s'étonna point, car elle avait senti qu'il était là avant de l'entendre, avant de le voir. Peut-être aussi, dans ces instans où la vie semblait l'abandonner, où l'on pouvait croire que l'âme avait quitté ce corps froid et glacé, cette substance divine qui cessait d'animer l'enveloppe mortelle s'en détachait-elle, en effet, et, libre de tous les liens terrestres, retrouvait-elle dans l'espace celui qui était la moitié d'elle-même; car elle ne fut point surprise de sentir battre contre son cœur le cœur de celui qu'elle aimait. Encore sous l'influence de cette mort passagère, elle avait l'air de continuer un rêve commencé, et non de s'éveiller aux réalités de la vie.

— George, dit-elle, ne me quittez plus!

Et ses bras caressans entouraient le jeune homme, dont la belle et pâle figure déposait un baiser sur son front. Mais un cri s'échappa des lèvres de Francesca: elle venait de rencontrer les yeux étincelans d'Hermann; elle s'était éveillée!... Alors, se plaçant entre ces deux hommes prêts à se précipiter l'un sur l'autre, elle s'écria avec force :

— Hermann, je vous ai juré de n'être jamais à lui!...

— Puis elle ajouta avec une indéfinissable expression de tendresse :

— George, je n'ai pas juré de vivre!

— Elle est folle, dit Hermann; je la ferai enfermer! Vous, monsieur, je vous attends.

— Enfin, s'écria George, il y a long-temps que j'aurais dû m'acquiescer! Venez.

— Non, non, cela ne sera pas, cela n'est pas possible; votre vie pour la mienne qui va s'éteindre! Oh! non, non!

Et Francesca les retenait avec tout ce qu'elle avait de force et de courage. Mais Hermann, l'enlevant violemment, la rejeta dans la chambre voisine et l'y enferma... Un cri dont rien ne peut dépeindre l'inexprimable angoisse glaça George de frayeur, il enfonça la porte; Francesca n'y était plus!

Mme de Mériaville, depuis qu'on lui avait interdit l'entrée de

la maison de sa fille, passait sa vie à errer à l'entour ; la rue Saint-Louis la voyait chaque jour plusieurs fois, et quand elle approchait de l'hôtel ses regards s'arrêtaient sur les fenêtres où quelquefois elle apercevait son enfant. Elle marchait à pas si lents qu'elle attirait souvent l'attention de ceux qui marchaient à ses côtés et qu'elle ne voyait pas. Ce jour-là, ses yeux étaient fixés sur la fenêtre du boudoir, situé à l'extrémité de l'appartement de la jeune comtesse. La pauvre mère cherchait à deviner quelle pouvait être en ce moment l'occupation de sa fille, quelle pensée pouvait remplir son esprit, quel sentiment pouvait agiter son âme. Elle demandait au ciel d'envoyer sur ce triste séjour habité par la douleur, la force qui console, un courage assez grand pour lutter contre le malheur. Elle s'arrêta, car la fenêtre s'agitait sous une main qui cherchait à l'ouvrir ; elle vit en effet paraître sur le balcon Francesca ; mais à peine avait-elle eu le temps d'apercevoir ses vêtements blancs en désordre, ses cheveux épars sur ses épaules ajoutant quelque chose d'effrayant à la terreur peinte sur sa figure, que sa fille la reconnut et s'écria :

— Ma mère !.. ma mère !..

Puis, comme poussée par la tendresse et par l'effroi vers celle qu'elle appelait et qui seule pouvait la secourir, oubliant la distance et l'horrible espace qui les séparait, la jeune femme, cherchant un asile, se précipita de la fenêtre et vint se briser sur le pavé aux pieds de sa mère.

Deux hommes sortaient alors de la maison ; c'était George qui

entraînait Hermann et qui, n'écoutant que sa douleur, le terrassait auprès du cadavre sanglant, et le serrant de ses mains vengeresses, allait le punir aux pieds de sa victime.

— George, voulez-vous donc être un assassin ? cria une voix connue. C'était Louise de Melcourt en habit de noce ; elle venait de descendre de la voiture qui la conduisait à l'église, où elle allait épouser M. de Bléville.

George s'arrêta. Sa main laissa échapper Hermann, qui s'enfuit au moment où Mme de Méville tomba mourante sur le corps inanimé de sa fille, et où la triste Hortense recevait dans ses bras Louise, qui venait de perdre connaissance.

Le lendemain, on pouvait lire dans le *Journal de Paris* un article conçu en ces termes ;

« Hier a eu lieu un événement déplorable qui plonge toute une famille dans le plus profond désespoir. Une jeune et belle femme, adorée d'un mari qu'elle chérissait, s'est précipitée d'une des fenêtres de son hôtel, situé au Marais, rue Saint-Louis. Une maladie nerveuse dont elle était atteinte et dont les accès avaient alarmé déjà plusieurs fois la tendresse de ses parents, a seule donné lieu à ce funeste événement, le bonheur dont elle jouissait n'ayant jamais été troublé par aucun accident qui pût motiver un acte de désespoir ; jeune, belle et riche, elle était si heureuse ! »

MADAME ANCELOT.

B L O G B

De l'honorable Joseph Rémi Vallières de St. Réal, juge en chef du district de Montréal.

PRONONCÉE DEVANT l'Institut Canadien. JEUDI, LE 25 FÉVRIER DERNIER, PAR A. GÉRIN LAJOIE, ÉTUDIANT EN DROIT.

MESSIEURS.

Nous avons, il y a quelques jours, accompagné à la demeure des morts, les restes d'un des membres de cette institution ; nous avons vénéré ses dépouilles mortelles, non-seulement comme celles d'un co-sociétaire, mais comme celles d'un personnage éminemment distingué par sa position sociale, dont la perte sera, pour cette province, douloureuse et irréparable ; nous avons pleuré sur sa tombe, comme sur la tombe d'un ami, d'une âme sensible et généreuse, d'un concitoyen de talents supérieurs, d'un magistrat intègre et vertueux, d'un homme aimé, chéri, vénéré, populaire, dont le nom demeurera gravé dans les cœurs de tous ceux qui l'ont connu, et y produira des sentiments d'amour et de reconnaissance,

mais surtout d'un compatriote irréprochable, et sans tache, d'un Canadien plein de patriotisme et de courage, digne enfant de sa belle patrie, dont il a mérité d'emporter avec lui, l'estime, la gratitude et l'affection. Vous avez compris que je voulais parler de l'Honorable JOSEPH-RÉMI VALLIÈRES DE ST. RÉAL, que Dieu a appelé à lui, mercredi, le 17 février, dans la 60^e année de son âge.

Oui, messieurs, le pays vient de perdre un grand homme, dans la mort du juge-en-chef de ce district ; le barreau vient de perdre une de ses plus brillantes lumières, la société, un de ses plus beaux ornemens. Le juge Vallières étaient un de ces hommes qui n'apparaissent que de temps à autre. Parti d'une des conditions les plus humbles, il s'est élevé, par son seul mérite et ses talents, à l'une des plus hautes situations que puisse atteindre un homme dans

ce pays. Son esprit et ses connaissances l'eussent fait briller sur un plus vaste théâtre; avocat profond, juge savant, orateur admirable, grand dans la vie publique, aimable dans la vie privée, qui, plus que lui, mérite qu'on fasse son éloge? Messieurs, je ne veux point me flatter de pouvoir embrasser toute l'étendue du mérite de cet homme, car, comme l'a dit un écrivain: l'homme de génie n'est bien jugé que par ses égaux; mais il sera permis sans doute au jeune homme, admirateur des talens et du génie, d'exprimer devant vous, les sentimens dont il est pénétré, en voyant disparaître à ses yeux l'une des gloires du Canada-Français.

Joseph-Rémi Vallières naquit dans la partie supérieure de cette province, à 6 lieues de la ville de Toronto, en octobre 1787. Sa famille était obscure mais le ciel qui le destinait à de grandes choses, fit naître des circonstances qui le préparèrent à s'élever au-dessus de sa naissance. S'étant dirigé, tout jeune encore, vers la capitale du Canada Français, vers cette cité qui devait par la suite le porter en triomphe, il y trouva, dans l'évêque Plessis, alors Coadjuteur et curé de Québec, un protecteur et un second père. Ce prélat, l'un des beaux ornemens du clergé canadien, mériterait à lui seul un long éloge, si cet éloge n'était déjà gravé dans le cœur de tous; sorti lui aussi d'une classe pauvre et illettrée, il est mort, après être monté sur le siège archiepiscopal de Québec; homme de talens puissans, esprit ferme, et infatigable, tête forte, il peut passer pour avoir été un grand homme; il a fait faire un pas immense à l'éducation du peuple en Canada. Il fut pendant seize ans membre du conseil législatif du Bas-Canada; ses idées politiques n'étaient plus de l'époque, mais ses connaissances en tout genre, son caractère fier, sa magnificence, son génie vaste et profond, eussent fait de lui un Louis XIV sur le trône. Mais n'eût-il été que la première cause de la gloire de M. Vallières, son passage sur la terre n'aurait pas été inutile. Il avait découvert dans cet enfant quelque chose d'extraordinaire, et poussé par un sentiment de générosité, il n'hésita pas à le prendre sous son toit pour diriger lui-même son éducation classique. Le jeune Vallières étonna aussitôt par sa vivacité de conception, et sa mémoire heureuse, et son savant mentor, parvint dans quelques années, à lui faire suivre un cours complet d'études. Après cette époque, le jeune Vallières, ne se sentant aucun penchant à entrer dans l'état ecclésiastique auquel Monseigneur eut aimé qu'il se consacra, il resta abandonné à ses seules ressources, et ses ressources, il n'en avait d'autres que son énergie et sa constance. C'est dans ces circonstances, messieurs, qu'un jeune homme a besoin de courage.

La position la plus pénible, la plus embarrassante, la plus décourageante peut-être, en ce pays, est celle d'un jeune homme qui, après un cours d'étude veut étudier une profession libérale, et n'a d'autre soutien que lui-même. Combien de beaux talens sont devenus enfouis et ont été perdus pour le pays, à cause des obstacles presque insurmontables que présente cette position! Combien de beaux génies, abattus et découragés, se sont jetés dans le vice, pour faire diversion à leur chagrin, et sont périés malheureusement, qui, avec une fortune meilleure, eussent fait l'agrément et le soutien de la société! Quelle belle institution que celle qui aurait pour but d'aider ces enfans du peuple, qui n'ont pas été favorisés des dons de la fortune, mais qui ont dans le cœur la noble ambition de servir leur pays!

Le juge Vallières s'est trouvé lui-même dans cette cruelle position, et peu s'en est fallu que ses talens restassent enfouis pour toujours. Quoique toutes ses dispositions le portassent continuellement vers l'étude de la loi, il fut forcé par son manque de for-

tune de végéter d'abord dans la boutique d'un commerçant; cette espèce de prison où son imagination et ses talens se trouvaient comprimés lui parut aussi triste que la mort, et plutôt que d'y vivre il préféra retourner vers la maison de son père. Cependant des circonstances plus heureuses viennent bientôt changer son sort; il trouve le moyen de retourner à Québec, il y commence ses études de droit, et les poursuit sans interruption jusqu'à son admission à la pratique qui eut lieu en 1812. C'est alors qu'une carrière plus brillante s'offre à ses regards, c'est alors qu'il dut comprendre qu'il serait célèbre un jour, qu'il effacerait tous ceux qui l'avaient précédé. Là, commence la seconde époque de sa vie.

La profession d'avocat, exige plus d'étude et de persévérance, dans ce pays, que dans aucune autre partie du monde. Le Canada, à cet égard, est dans une position exceptionnelle. Le chaos où nous sommes plongés est tel, qu'il est presque impossible de faire même l'énumération des lois qui nous régissent. Le mélange des lois anglaises et du droit français, et des divers statuts des corps législatifs de la province, compose un système bizarre, confus, incertain, et quelquefois contradictoire, et il faut un esprit vaste, profond et judicieux, pour tout embrasser et tout saisir. Les Cochin et les Dagesseau eussent reculé d'effroi devant les tômes sans nombre, que le juriste canadien est obligé de parcourir, pour avoir une idée de notre législation. Cependant cette tâche, M. Vallières l'a remplie en semblant se jouer; son esprit pénétrant découvrait et applanissait les difficultés; d'une main heureuse et prompte il savait démêler les affaires les plus obscures et les plus embrouillées. Sa diction pure et claire répandait les lumières sur les questions les plus abstraites; mais puisque nous en sommes là, hâtons-nous de le considérer comme orateur: à ce titre, il mérite d'occuper un rang fort distingué parmi les hommes éloquens qui ont paru dans le Canada.

Les discours de M. Vallières se distinguaient surtout par l'apropos, le pathétique et le sentiment. Il s'échauffait à un tel point de ses propres idées qu'il en versait des larmes; et il passionnait son auditoire. Il éprouvait tellement l'impression des objets qu'il en souffrait lui-même. Ses pensées étaient empreintes d'affections. Ses paroles s'échappaient de ses lèvres comme l'eau coule d'un ruisseau limpide. Mais son éloquence ne se nourrissait pas que de sentimens; ses discours étaient parsemés de traits lumineux, de mouvemens et de saillies; il savait à propos lancer le sarcasme. Souvent ses douces plaisanteries, sa gaîté, ses heureux bons mots eussent pu dérider le juge le plus sévère. D'ailleurs sa mémoire avait entassé dans sa tête une infinité de connaissances utiles et agréables qui ne manquaient pas de s'offrir à lui dans le besoin; car c'est un fait, messieurs, qu'il aimait à rapporter, et qu'il a répété plus d'une fois dans sa vie, que jamais, même dans ses momens de fête et de réjouissances il n'a passé un seul jour, sans consacrer quelques heures à la lecture. Ce travail avait orné son esprit, et sa pensée, selon l'expression d'un écrivain, se nourrissait de toutes ses connaissances, comme sa diction embellissait toutes ses pensées.

Son geste était noble, digne et gracieux; sa prononciation élégante et facile: son accentuation donnait à chaque mot toute sa force ou toute sa douceur: il était doué d'un bel organe, d'une voix retentissante et mélodieuse, dont les sons faisaient tressaillir, de cette belle voix que les rhéteurs regardent comme la force qui fait triompher le glaive de l'éloquence.

Avec d'aussi heureuses facultés, et une connaissance approfondie de la loi, il est tout naturel qu'il se soit avancé rapidement

dans sa carrière. Aussi ses succès furent-ils si éclatans que deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis son admission à la pratique que déjà il était promu à la place honorable de conseil du roi.— Bientôt après, ses talens qui étaient connus au dehors le firent appeler à défendre les droits de ses concitoyens dans l'Assemblée Provinciale, et jeune encore, il fut élu représentant du grand comté de St. Maurice, et plus tard de celui de Québec, qu'il continua de représenter jusqu'à l'époque de 1828, où il fut nommé juge résident du district des Trois-Rivières.

Pour se former, messieurs, une juste idée du mérite de nos hommes marquans du Canada, il faut remarquer la différence immense qui existe entre les obstacles et les embarras de tout genre qui s'offrent au jurisconsulte, à l'orateur, et à l'homme public, dans ce pauvre pays où nous sommes nés, et ceux qu'ils rencontrent dans la plupart des contrées d'Europe, ou dans les pays plus avancés du Continent de l'Amérique. Comment appeler ici la carrière de l'étudiant en droit ? celle d'un copiste. Il faut que l'étudiant, démêlé de lui-même, et sans le secours de personne, ce labyrinthe inextricable de lois qui nous régissent ; il faut qu'il emploie des années entières à débrouiller ce que lui apprendraient quelques leçons d'un professeur. Et qu'avons nous qui puisse aider le jeune homme qui se sent quelque talent pour la parole ? Où peut-il recevoir des leçons d'éloquence ?— Les théâtres ne peuvent vivre parmi nous ; et où sont nos chaires et nos tribunes publiques ; Voilà des choses qui nous manquent ; ceci n'a rien de surprenant dans une colonie, mais ce n'en est pas moins un obstacle aux progrès, à l'extension, et à la propagation des connaissances. L'état de l'homme public canadien présente aussi, messieurs, des obstacles du même genre. Comment se forment, dans l'Europe, les publicistes et les hommes d'Etat ? Partout vous trouvez des écoles, où s'enseignent les lois publiques, et l'art du gouvernement ; où le jeune homme se met en quelques années, au fait des principes des diverses constitutions qui ont gouverné les peuples anciens et modernes ; mais c'est surtout, messieurs, par le contact des hommes instruits, des hommes savans, des hommes célèbres, que le jeune homme se forme plus rapidement ; presque tous les hommes d'état du jour ne doivent leur renommée qu'aux idées, et aux opinions qu'ils ont prises dans la société de quelques grands hommes qui les ont précédés, et qui en partant de ce monde leur ont légué leurs principes et leur expérience. En effet, messieurs, si la simple lecture des ouvrages d'éloquence, ou de politique, nous est utile et indispensable, de quel immense avantage ne doit pas être la société d'hommes savans, que nous reverons ? chacune de leurs paroles nous frappe, et se grave dans notre esprit, pour ne jamais s'effacer. C'est encore un avantage dont on est privé dans notre pays ; il faut que le jeune homme prépare seul, et sans appui, son avenir soit politique, soit littéraire ; sans compter qu'il doit savoir plusieurs langues, connaître les mœurs, les idées, le caractère, des divers peuples qui composent les éléments hétérogènes de cette population mixte au milieu de laquelle nous vivons.

Voilà la position où se trouvait le juge Vallières, et la tâche qu'il avait à remplir, comme elle est celle de tous ceux qui veulent s'utiliser pour leur pays ; et cette position, messieurs, vous savez tous de quelle manière il en a surmonté les embarras. Nous venons de voir quelque chose de sa carrière d'avocat ; disons un mot maintenant de sa carrière parlementaire.

Il fut un tems, et ce tems n'est pas encore éloigné, où la langue de nos ancêtres dominait sur les rives du St. Laurent comme elle domine encore sur les bords de la Seine ; il fut un tems où les an-

tiques institutions de nos aïeux florissaient sur cette terre du Canada, comme autrefois dans la France sous le beau siècle de Louis-le-Grand ; il fut un tems où les mœurs, les coutumes et les idées françaises, exerçaient un empire souverain, sur la population de notre belle patrie, soumise cependant alors au gouvernement britannique. Ce tems, on a tenté de le faire disparaître ; on a voulu changer nos mœurs, notre langue et nos institutions, pour les remplacer par celles de l'empire qui nous gouvernait. Les efforts de nos maîtres pour atteindre ce but ont fait surgir du milieu de nos rangs des hommes de talent et de génie, qui se sont posés en défenseurs de nos droits, et qui ont étonné tous les gouvernemens d'alors par la vigueur, le courage et l'habileté avec lesquels ils ont soutenu nos droits politiques et nationaux. Oh ! qu'elle est belle, pour le Canada français, cette époque où les Papineau, les Vallières, les Bourdages, les Viger, les LaFontaine, les Morin, et quelques autres, formaient cette phalange formidable et puissante, qui combattait, avec les armes de l'éloquence et de la raison, les mesures, parfois arbitraires, de ceux dont le but avoué était l'abaissement ou l'extinction de notre race ! Qu'elle est glorieuse pour nous cette époque où la langue française était encore la langue des discussions législatives ! où le personnel de cette branche du parlement qui représente le peuple ne se composait que de vrais réformistes se rendant dans l'enceinte de la Chambre, non pour y briguer les places, et les honneurs, mais, pour protéger nos privilèges menacés, dans leur existence, par les agens même du pouvoir. Que cette lutte fut pleine d'incidens curieux, d'intéressantes péripéties ! et pour nous qui sommes nés au milieu de ce fracas, avec quel plaisir, et quelle émotion nous reportons nos regards sur ce tems poétique, sur ce drame dont le dénouement, à la vérité, fut sombre et tragique, mais dont les scènes ne feront jamais rougir les acteurs.

Le juge Vallières fut, dans le commencement, un des principaux acteurs de ce drame. Il embrassa, avec toute l'ardeur de son âge, le parti populaire, et il le soutint toujours avec cette constance et ce zèle qui font la gloire du politique consciencieux. Ses premières années dans cette carrière ne présentent rien de remarquable, mais après quelques tems d'expérience et de réflexion, il se lança sans crainte dans l'arène de la politique ; et il y brilla comme il avait brillé partout, par son esprit, sa sensibilité, et sa profondeur de génie. En l'absence de l'hon. L. J. Papineau, il fut choisi comme Orateur de la Chambre d'Assemblée, et il s'acquitta de sa charge à la satisfaction de tous. C'est cette époque que l'on peut désigner comme l'apogée de sa gloire politique, et de sa gloire d'orateur. Moins énergique peut-être que d'autres orateurs d'alors, il les surpassait tous par sa sensibilité, son esprit, et ses grâces ; jamais on ne pouvait se lasser de l'entendre : on eût dit qu'il répandait l'esprit à deux mains, et si, comme autrefois, chez les Athéniens, le peuple eût décerné des prix à ceux qui le charmaient par la douceur et la beauté de leur éloquence, l'orateur Vallières, à coup sûr, eut mérité une couronne d'or.

Dans le tems qu'il siégeait encore comme Orateur, deux occasions se présentèrent où il put déployer toute sa puissance oratoire. Ce fut d'abord au sujet de l'Acte de Commerce du Canada, passé en 1822 par le parlement d'Angleterre, et qui contenait une partie du bill d'Union. M. Papineau qui à cette époque était presque tout puissant dans la Chambre d'Assemblée, qui y dominait par son inébranlable fermeté, et ses moyens oratoires, M. Papineau, dis-je, aidé de M. Viger, avait parlé fortement au soutien de cet acte ; M. Vallières, soutenu de MM. Bourdages et A.

Stuart, le premier, homme éclairé et patriote, le second, orateur habile et profond, combattit la mesure de toutes ses forces, et M. Papineau eût peut-être alors perdu quelque chose de son influence, si une autre mesure, amenée par lui devant la chambre, ne lui eût donné occasion de reconquérir cette popularité qui un moment avait semblé lui échapper. Lors des débats sur les subsides, M. Papineau, après un discours plein de force et d'éloquence, avait soumis à un comité certaines propositions dans lesquelles le gouvernement était accusé de prodigalité, et d'avoir fait un mauvais emploi des deniers publics, et il concluait au refus des subsides. Ce fut encore M. Vallières qui s'opposa à cette mesure, et il le fit avec une énergie, et une éloquence qui étonna ses adversaires. C'est dans cette discussion qu'il s'écria tout-à-coup, au milieu de son discours, avec une admirable présence d'esprit :

Hoc Ithacus velit et magno mercentur Atridae.

M. Vallières, à son tour, perdit quelque chose de sa popularité, mais ses efforts avaient été couronnés du succès, et les subsides furent votés, grâce à la voix prépondérante de l'Orateur, ce qui ne devait pas être regardé alors comme un triomphe ordinaire. Ce n'est pas mon dessein de vous dire ici de quel côté était le droit : je veux simplement vous donner une idée de l'influence de M. Vallières, à cette époque dans la Chambre d'Assemblée, et de la force de son éloquence qui était parvenu à amener à ses opinions la majorité des représentants du peuple. Disons aussi, messieurs, que son ton de persuasion, son air de conviction, ne contribuaient pas peu à l'effet que cette voix éloquente produisait sur son auditoire.

Vous dirai-je quelques mots de sa carrière judiciaire ? Vous en avez été témoins, messieurs ; cette carrière fut marquée par cette sérénité qui accompagne la pratique des devoirs. Il n'avait jamais brigué l'éclat de cette dignité, il n'avait jamais rampé aux pieds du pouvoir ; il conserva toujours une noble indépendance et attendit qu'on l'appelât à sa place. Quand il y fut, il devint populaire, aimé, respecté. Il fut l'organe de la vérité, et le défenseur de l'innocence. Il possédait ce tact fin et délicat qui ne choque personne, ces vues justes qui se concilient tout le monde, ce discernement sûr qui sait démêler le vrai du faux, le juste de l'injuste, et rendre justice à qui de droit. Son humeur sereine tempérait l'éclat de sa dignité. Plein de compassion pour les malheureux, il ne put jamais prononcer une sentence de mort. On le voyait fondre en sanglots, à la simple lecture d'une requête de quelque malheureux condamné. Mais il est une époque de sa carrière judiciaire où sa grande âme s'est fait connaître telle qu'elle était ; c'est à l'époque de sa suspension qui eut lieu en 1839.

Quelques années venaient de passer, qui avaient jeté sur le Canada un voile sombre et lugubre. Le peuple, poussé à bout par l'injustice et les spoliations de tout genre, s'était irrité ; un parti avait tenté, après avoir usé tous les moyens légaux, de recourir aux moyens de la force. Mais la tyrannie qui avait fait naître ces actes de violence sut trouver les moyens de les réprimer. Un militaire, alors à la tête de ce pays, brûla et ensanglanta nos campagnes, et on voit encore aujourd'hui les débris de nos villes incendiées par ce brigand, pour le seul plaisir de les voir brûler, comme autrefois Néron regardait brûler Rome. C'est alors que les prisons regorgèrent de victimes ; c'est alors que d'hypocrites loyaux forgeaient chaque jour de nouvelles trahisons pour avoir le plaisir de traîner au gibet des pères de famille, des citoyens innocents et sans reproche. Combien de malheureux ont été détenus pendant des mois entiers, arrêtés sur de simples soupçons

de trahison. Parmi ceux-là, quelques-uns élevèrent la voix et demandèrent à être libérés. Ce fut d'abord à Québec, devant les honorables juges Panet et Bédard que cette application fut faite. Sir John Colborne avait suspendu l'ordonnance provinciale relative à l'*habeas corpus* ; mais sir John Colborne, ou le conseil spécial, d'après l'ordonnance qui le constituait, n'avait droit de changer, rappeler ou suspendre aucune disposition des actes impériaux. Il n'avait donc pas droit de suspendre l'*habeas corpus* qui formait une partie du droit criminel anglais. Appuyés sur cet argument, les juges de Québec accordèrent aux détenus ce qu'ils avaient demandé, pour être rendus à la liberté. Mais cela ne plut pas au Commandant militaire, et il les suspendit de leurs fonctions. Voilà des juges qui ont fait preuve d'indépendance et de courage ; mais sans prétendre les dépouiller de leur mérite, je ne puis m'empêcher de dire, messieurs, que celui dont je vous fais aujourd'hui l'éloge, a eu besoin encore de plus de fermeté et de justice pour adopter plus tard la même démarche qui venait d'être si fatale à ses confrères de Québec. Il connaissait d'avance ce qui l'attendait infailliblement, s'il administrait la justice avec impartialité et selon sa conscience ; il savait qu'il serait lui aussi immédiatement suspendu de ses fonctions ; il savait qu'il serait privé de son salaire, et il n'avait rien qui lui assurât sa vie à venir ; il était sans fortune. Cependant il n'hésita pas un moment. "Je sais," dit-il, qu'une décision ailleurs n'est pas loi ici, mais les bonnes raisons sont bonnes partout, et partout, la vérité est toujours la même ; les lois sont la sauvegarde des gouvernements et des peuples, il faut les respecter" : et sur cela il accorda sans crainte cet ordre d'*habeas corpus* qui devait le suspendre de ses fonctions de juge et qui le suspendit en effet. Pourquoi cette décision qui lui était si fatale ! ah ! c'est que, messieurs, comme l'a dit un poète ancien, "le juste ne tremble point, lors même que les montagnes s'écroulent sur sa tête :"

"Justum ac tenacem prepositi virum, etc. etc."

Le tems, qui règle tout, rendit justice aux trois juges Canadiens et le gouvernement impérial les rétablit bientôt dans leurs fonctions. De plus, l'honorable juge Vallières fut presque aussitôt, sous l'administration du regretté gouverneur Bagot, promu à la place de juge en chef de ce district ; approbation tacite et indirecte de sa conduite honorable et indépendante.

Mais je me hâte, messieurs, d'en venir à la partie la plus attrayante de la vie de M. Vallières, je veux parler de sa vie privée. Mais que puis-je dire à ce sujet qui ne soit connu du public ! Un seul mot suffirait pour faire comprendre ce qu'il était ; il fut idolâtré partout... A Québec, il fut porté sur la main, et sa seule présence faisait naître l'enthousiasme. A Trois-Rivières, il fut chéri et respecté. A Montréal enfin, il excita l'admiration, et son souvenir vivra dans tous les cœurs. Partout son nom réveillera des sentiments d'amour, et sera prononcé avec attendrissement.

Des mœurs douces et simples, des vertus indulgentes, une sensibilité-exquise et profonde, un langage enchanteur, des manières pleines d'aménité et d'élégance, rendaient sa société souverainement aimable et intéressante. Il portait toujours une humeur égale une politesse affectueuse mais sans emphase, un caractère philosophique, et une heureuse égalité d'âme. Les charmes de sa conversation étaient indicibles ; elle était féconde et animée ; sa mémoire peu commune lui fournissait une foule d'anecdotes ; sa gaieté, ses manières d'épouvues d'affectation et de faste, sa familiarité respectueuse, charmait tous ses amis. Sans paraître s'en apercevoir, il laissait échapper à tout instant des traits d'esprits et des

bons mots ; il eût brillé messieurs, dans les premiers salons de Paris.

Pour vous donner, une idée de sa sensibilité et de sa bonté d'âme, il suffira de vous citer le trait suivant : lors de l'époque de sa suspension en 1839, se trouvant privé de son salaire, et très à l'étroit, il écrivit à son agent à Québec de retirer pour lui quelques anciennes dettes de ses cliens d'autrefois. Cet agent intenta des poursuites contre plusieurs de ses débiteurs ; ceux-ci connaissant le cœur du juge Vallières lui écrivirent pour lui reprocher qu'après les avoir sauvés de la ruine, il voulait de nouveau les y replonger. Alors, savez-vous ce qu'il fit ? M. Vallières pleura, et donna ordre aussitôt de discontinuer les poursuites, dont il paya lui-même les frais.

Je n'en finirais plus, si je voulais rappeler ici les traits remarquables de bienveillance, de désintéressement et de charité que l'on raconte de cet homme. Jamais un malheureux ne s'est adressé à lui sans en recevoir du soulagement ; il ne songeait à rien, il ne s'occupait pas même de sa propre vie, lorsqu'il s'agissait de porter remède aux maux de ses semblables. On pourrait dire, messieurs, qu'il fut la victime de ses sentimens charitables ; son salaire n'y suffisait pas ; il se mit toute sa vie dans la gêne, et, bien différens de tant d'autres, il a préféré laisser après sa mort le souvenir de ses bienfaits, que des richesses et de la fortune.

M. Vallières de St. Réal n'a point laissé de rejeton, mais une dame maintenant placée dans un rang élevé, et qu'il avait recueillie, comme une pauvre orpheline, l'a pleuré comme un père. Dans la personne de sa première femme, s'est aussi éteinte la famille célèbre des Champlain dont le chef avait été le fondateur de Québec et l'un des génies civilisateurs du Canada. Sa seconde femme lui a survécu ; elle va, après avoir été sa compagne dévouée pendant plusieurs années de sa vie, après avoir passé à son chevet bien des instans de poignante émotion, et recueilli son dernier soupir, elle va, dis-je, rester encore au milieu de nous pour perpétuer le souvenir de ce grand homme, et continuer à occuper dans la société le rang que lui avaient conquis son mérite et ses éminentes qualités.

Je sais messieurs, que cet homme éminent ne fut pas sans défaut ; il éprouva le danger d'être sensible. Beau, bien fait, rempli de qualités séduisantes, il fut dans sa jeunesse l'idole du beau sexe, et il a pleuré plus d'une fois, vers la fin de sa vie, sur ce tems d'effervescence et de passion, où l'imagination et la sensibilité du cœur nous entraînent trop souvent dans des fautes, dont le souvenir fait notre désespoir dans un âge plus tranquille. Mais, messieurs, ce jeune homme bouillant et passionné, fut toujours religieux. M. Vallières eut cela de commun avec tous les grands hommes ; jamais on ne l'entendit parler de la divinité qu'avec un

souverain respect, et jamais il n'a souffert que ses amis manquaient à ce respect devant lui ; ils le savaient, et lorsque M. Vallières paraissait devant eux, ils se gardaient bien d'entamer un sujet qui, disaient-ils, "ôterait à Vallières son esprit et sa gaieté !"

Mais c'est sur son lit de mort, que cet âme religieuse se dévoila toute entière. Quand la douleur le torturait, et qu'il sentait ses os se briser, il adressait à l'Être Suprême, des paroles touchantes et sublimes ; c'est alors que sa voix et son cœur devenaient plus éloquens que jamais ; "O mon Dieu," disait-il souvent "je sais que j'ai été coupable envers vous, mais c'est mon esprit qui a péché, et non mon cœur ; j'ai toujours reconnu votre puissance, et j'espère que vous me pardonnerez." C'est dans ces sentimens, messieurs, que cet homme a vu approcher le moment de son départ de la terre : il vit venir la mort avec un air serein ; il la désirait depuis long-tems ; et lorsqu'enfin elle le saisit dans ses étreintes cruelles, il demeura calme, et laissa s'échapper, sans effort et sans bruit, le dernier soupir qui l'effaçait à jamais de la terre des vivans ; et on pouvait dire de lui ce que disait autrefois Bossuet d'une jeune et aimable princesse "il fut doux envers la mort comme il l'avait été envers tout le monde." A ce moment, messieurs, il y eut un grand homme de moins dans le Canada, et la personne qui lui ferma les yeux eût pu dire ce qu'on a dit autrefois en fermant les yeux de ce même Bossuet dont je viens de parler : *que de lumières éteintes !*

Nous devons, messieurs, ce tribut d'hommages à la mémoire de M. le juge Vallières ; vous savez l'affection qu'il portait à la jeunesse ; vous savez l'encouragement qu'il n'a cessé d'accorder à toutes les sociétés savantes ou littéraires, dont le but, comme le nôtre, était de propager les lumières parmi la population de cette province. Que son souvenir reste gravé dans nos cœurs ! que ses succès et ses triomphes, dans le cours de sa carrière, apprennent aux jeunes gens, sans fortune et sans soutien, que le talent peut s'élever, en dépit de tous les obstacles ; qu'ils leur apprennent qu'avec de l'énergie, de la constance, et du courage, on peut triompher de tout, parvenir aux plus hautes destinées ; que son heureux souvenir fasse comprendre à tous ceux qui se destinent à la vie publique, que l'homme persistant, juste, désintéressé, sait se faire respecter pendant sa vie, et vénérer après sa mort ; et en regrettant aujourd'hui le vaillant tribun du peuple, le savant jurisconsulte, le juge incorruptible, l'homme aimable, le grand homme, espérons que le ciel enverra encore à notre Canada, quelques-uns de ces beaux génies, qui puissent aider à le défendre dans les temps critiques, de ces hommes heureusement doués, qui, après avoir été, pendant la vie, le soutien de leur patrie, sont encore après leur mort, son orgueil et sa gloire.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

CHARLES GUÉRIN.

SECONDE PARTIE.

IV. — NE M'OUBLIEZ PAS. (Suite). *



MARICHETTE fut surprise en levant les yeux sur le jeune homme, de l'expression de tristesse et d'hésitation qui régnait sur sa figure. Cette lettre assez courte et dans laquelle se traduisaient l'âme naïve et l'esprit délicat de sa jeune sœur l'avait vivement impressionné. Les soupçons de Louise, les reproches à demi voilés de M. Dumont, ceux si adoucis de Madame Guérin n'étaient que trop mérités. Un remords, qui n'est pas le moins inexorable des remords, la pensée du temps qu'il avait perdu, assiégeait son imagination. Qu'avait-il fait depuis le départ de son frère ? Comment s'était-il préparé à remplacer l'appui qui venait de manquer à sa mère et à sa sœur ? Qu'avait-il acquis, et que lui restait-il de tous ses plans, de tous ses rêves, de tous ses travaux ?... Ses travaux ?... hélas, pensait-il, son imagination seule avait travaillé : sa mémoire, cette armoire dont la porte se referme si vite, et qu'il faut tant se hâter d'emplir ; sa mémoire était vide, des choses qu'il lui importait le plus de posséder. Il était bien vrai que six mois seulement s'étaient écoulés sur le temps de son brevet : ce n'était qu'un huitième de ses quatre années d'étude... ce n'était rien en comparaison de l'immense carrière qu'il voyait béante devant lui... Trois ans et demi !... comme cela est long à l'âge de notre héros ! On ne s'imagine pas que tant de jours puissent jamais passer. Mais enfin, se disait-il en lui-même, le commencement décide de tout : et était-ce ainsi qu'il devait commencer ? Était-ce là ce que sa bonne mère devait attendre de lui ? N'avait-il pas manqué au respect, à l'obéissance qu'il lui devait en entreprenant ce voyage sans attendre son consentement ? Et que dirait-elle donc, si elle savait où il en était déjà rendu : si elle savait que sans lui en dire un mot, il avait déjà fait la folie impardonnable d'engager son avenir d'une manière à peu près irrévocable, irrévocable du moins en honneur et en conscience ? Quelle équipée !... Était-il maître de lui-même pour se jeter ainsi sans plus de réflexions, sans d'autre sauve-garde que la philosophie d'une petite fille, et la profonde expérience d'un étu-

diant de première année dans une affaire aussi sérieuse, qui allait décider de son avenir et lui procurer peut-être en fin de compte, des dégouts et la misère ?

Ces préoccupations, si Marie avait pu les deviner, n'auraient pas été jugées par elle, bien flatteuses ; et même sans savoir au juste ce qui en était, elle fut offensée de la singulière réception que Charles lui faisait, lorsqu'elle venait confiante en lui, et triomphant de ses propres résistances, lui annoncer une décision, qui, pensait-elle, allait le rendre plus heureux qu'un roi.

— Certes, dit-elle, il faut que cette vilaine lettre vous ait appris de bien mauvaises nouvelles, puisque vous paraissez si sérieux. Y aurait-il quelque malheur dans votre famille ?

— Non, mademoiselle : seulement on me gronde un peu. On trouve que je prends bien mon temps, pour m'instruire... et à dire la vérité si je continue comme j'ai commencé, ... ma foi, je ne serai pas *judge en chef* (1) de sitôt.

— Et tenez-vous beaucoup à être *judge en chef* ?

— Bien peu, je vous assure ; je tiens à vivre... et à vous aimer.

— Ah ! je commençais à croire que vous aviez tout à fait oublié... que vous m'aimiez. Vous vous rappelez ce que je vous avais dit, que je ne voulais plus vous écouter parler de votre amour, avant d'en avoir parlé moi-même à mon père....

— Et votre père qu'a-t-il dit ?

— Mon père n'a rien dit.

— Que pensez-vous de son silence ?

— Attendez un peu... mon père n'a rien dit ; savez-vous pourquoi ?

— Non.

— Mon père n'a rien dit : parce que je n'ai osé lui parler de rien....

— Vous prenez plaisir à me tourmenter. Vous n'avez donc rien à m'apprendre et je n'ai rien à espérer ?

— Est-ce que vous tenez à avoir une réponse ? Il me semble que vous n'avez pas paru bien empressé d'abord.

— Marie vous êtes bien cruelle ! Vous vous jouez de mon amour. Vous ne savez pas qu'à peine vous ai-je connu ; je vous ai aimé. Je vous aimais longtemps avant de vous l'avouer... de me l'avouer à moi-même. Comme à vous cet amour me faisait peur : parce qu'après tout c'était quelque chose de sérieux pour vous et pour moi... et bien quitte à voir tous les malheurs du monde fondre sur moi, quitte à rester isolé de tout le reste du genre humain, avec vous, Marie, je serai heureux. Je serai heureux d'un regard, d'un sourire, d'une parole d'amour ; si vous me dites que vous êtes décidée à me fuir, l'aveu que vous m'avez fait

* Voir la livraison de janvier.

(1) Traduction littérale du mot anglais *Chef Justice* (Président de la Cour Royale).

à moitié, que je veux avoir tout à fait, adoucira cette séparation et me laissera quelqu'espérance. Parlez donc... et soyez sérieuse, vous qui vous dites philosophe, dans un moment que je considère comme le plus important de ma vie ; qu'il vous est libre de rendre aussi le plus beau.

Cette magnifique tirade paraîtra peut-être à nos lecteurs, en contradiction avec les dispositions d'esprit que nous venons d'indiquer chez notre héros ; mais ses pensées noires étaient déjà dissipées ; les quelques paroles de Marie et sa présence beaucoup plus encore que ses paroles, avaient chassé le brouillard importun et fait reparaitre plus serein que jamais, un amour qui ne devait jamais finir, chose bien certaine, puisqu'il durait déjà depuis près de quinze jours. Il y avait donc dans son langage un accent de vérité qui émut vivement la jeune fille ; d'un ton bien sérieux cette fois, elle exposa au jeune homme leur position mutuelle, leur avenir à tous deux, et ce qu'elle avait résolu et cela de manière à répondre sans le savoir aux objections qu'il se faisait à lui-même.

Tout ce qu'elle connaissait des dispositions de son père lui persuadait qu'il ne refuserait pas son consentement à son mariage avec Charles, du moment où il pourrait y voir autre chose qu'un projet dangereux par son incertitude. Elle avait donc arrêté que son père ne saurait rien pour le présent : elle épargnait ainsi un aveu bien embarrassant pour elle-même et bien inquiétant pour lui :

D'un autre côté nier à Charles ce qu'elle lui avait déjà dit, ou vouloir imposer silence à un sentiment qu'elle partageait, c'était folie : échanger de tels aveux sans les légitimer par un lien ou par une sanction quelconque, c'était légèreté : exiger de Charles sa parole irrévocable sans lui donner le temps de consulter sa famille ; c'était égoïsme. Après avoir bien pesé toutes ces difficultés, elle en était venue à la détermination généreuse de laisser à Charles sa liberté, sans conserver la sienne. Elle allait lui promettre sur le champ de n'avoir jamais d'autre époux que lui, et lui de son côté après avoir consulté sa mère, devait contracter, s'il était toujours dans les mêmes sentimens, un engagement semblable et demander lui-même à M. Lebrun la main de sa fille. Tout cela n'avait d'inconvéniens que ceux qui pouvaient résulter d'un tête à tête trop prolongé dans de semblables circonstances ; et comme elle était aussi courageuse que bonne, Marie ne donna au *beau monsieur de la ville* que deux jours pour faire ses paquets et ses adieux, au grand regret de la *mère Paquette*, qui trouva bien vilain de chasser si vite un aussi joli garçon, uniquement parce qu'il avait le tort d'aimer et d'être aimé. Il est inutile de dire que la voisine était parfaitement au courant de tout ce qui se passait, et en savait beaucoup plus long que M. Lebrun. En pareille matière tromper une femme jeune ou vieille, est chose impossible.

Les deux jours de grâce furent employés à arrêter les détails du plan, dont on était convenu. Il fut dit entr'autres choses que Charles tâcherait d'amener sa mère à Québec pendant l'été : et que Marie s'y rendrait de son côté pour se rencontrer avec elle, ce qui était facile, grâce à la parenté des Lebrun avec M. Dumont. Il était bien probable que Madame Guérin ne consentirait pas à accepter pour bru une jeune fille dont elle n'avait pas encore fait la connaissance, et qu'elle tiendrait à s'assurer par elle-même de toutes les merveilles que Charles allait lui conter. Une telle inspection devait répugner beaucoup à Marie ; mais elle avait au fonds assez bonne opinion d'elle-même pour braver cette épreuve et Charles la rassura tout à fait en lui peignant sa mère, avec raison, comme la meilleure des femmes.

Le point de vue financier de la question ne fut pas oublié, et

quoiqu'ils s'agit d'un mariage d'inclination, il s'arrêtèrent un moment à la prosaïque inquiétude de savoir comment ils se procureraient cette médiocrité d'or (*aurea mediocritas*), heureuse aisance à laquelle le poète a accolé le nom du plus précieux des métaux, sans doute pour nous rappeler que l'or, ou tout au moins un peu d'argent et de cuivre, par-ci par-là, ne nuit pas à la félicité humaine. Marie calcula ce qu'elle pouvait attendre de son père en se mariant ; Charles lui dit ce qu'il avait à espérer de son côté, et avec cela ils supputèrent, un petit capital, qui devait fournir aux dépenses du ménage, pendant une couple d'années, espace de temps dans lequel l'étudiant comptait se faire une clientèle : bien entendu que le mariage se célébrerait quinze jours, au plus tard, après son admission au barreau ; c'est à dire dans trois ans et demi. On sait que des engagements à échéance aussi éloignée se contractent tous les jours, par des aspirans aux professions libérales, et que l'on voit ainsi des constances de quatre, de cinq, de six années, et même au delà, ce qui constitue un trait de mœurs locales, qui n'est pas à dédaigner.

Sur ce chapitre, Charles ne put s'empêcher de faire à la jeune fille une sincère confession de ses torts. Il lui dit avec franchise, quelle aversion il éprouvait par fois, pour la profession, ou comme il disait, le métier, qui allait être leur unique gagne pain ; et combien peu il avait jusqu'alors contrôlé ses répugnances et ses caprices. Cela lui attira une assez verte semonce. Marie fut alarmée de tant de légèreté chez un homme qui paraissait avoir tant d'esprit et de talens ; elle lui dépeignit avec une énergie qui l'étonna, les malheurs qui les attendaient lui et elle s'il ne se décidait point à prendre l'existence plus au sérieux, et en cela comme en tout le reste elle lui répétait avec un rare bonheur, tout haut, ce qu'il se disait tout bas. D'un autre côté (et c'était ce qu'il désirait) elle lui fit voir qu'il était bien fou de se décourager pour six mois qu'il avait perdus, qu'un peu d'application et de constance était tout ce qui lui manquait, et qu'il ne tenait qu'à s'y mettre. Elle n'eut pas de peine à lui faire promettre de faire mieux, et de chasser une bonne fois pour toujours les chimères qui hantaient son imagination : et grâce à elle, rien ne manqua à ses bonnes résolutions, ni le repentir, ni l'espérance. Ajoutons qu'un aussi joli prédicateur en valait bien un autre, surtout prêchant un converti.

Ces sermons, au reste, n'étaient pas sans quelque utilité pour le prédicateur lui-même : ils formaient une heureuse diversion aux propos beaucoup trop passionnés que se permettait notre héros. Nos lecteurs s'imaginent bien, en effet que Charles, de plus en plus enchanté, voyait accroître l'ardeur de ses sentimens à mesure qu'il voyait diminuer le temps qui lui restait pour les exprimer. Avec cette exagération si naturelle aux amans, et dont il était plus susceptible que tout autre, il lui parut qu'il n'avait commencé à vivre que depuis deux jours, et quand vint le moment de la séparation il crut qu'il allait mourir.

Il fallait bien partir cependant, car dès quatre heures du matin son hôte lui avait annoncé et le secourant vigoureusement dans son lit pour le réveiller, que la bonne petite jument noire était aitelée, et qu'ils auraient à peine le temps de déjeuner s'ils voulaient profiter de la *gelée de la nuit et ne pas laisser briser les chemins* (1).

Une larme furtive, qui s'échappa bien involontairement de l'œil de la jeune fille fut tout ce qui aurait pu trahir son amour, en pré-

(1) Dans le temps de la fonte des neiges, on dit naturellement que les "chemins se brisent" quand la croute formée par la gelée de la nuit se fond à l'ardeur du soleil. A cette saison de l'année une journée chaude est une journée de mauvais temps, ou tout au moins une journée de mauvais chemins pour ceux qui voyagent.

sence de son père ; et encore celui-ci pouvait et devait l'attribuer à son propre départ. Seulement quand les deux voyageurs furent bien établis dans leur traîneau, et au moment où un fouet retentissant donna le dernier signal, Marie qui était demeurée sur le seuil de la porte, cria d'un ton qu'elle s'efforça de rendre le moins tragique possible : Adieu, M. Guérin... ne m'oubliez pas !

— Qu'est-ce qu'elle veut donc, la Marichette ! Est-ce qu'elle vous aurait chargé de queuqu' commission ?

— Oui, une bagatelle, elle m'a dit de vous faire penser à lui acheter....

— Des oignons de tulipes pour son jardin ?

— Justement.

— Il ne faudra pas y manquer au moins... c'te pauvre enfant ! Ah ! ça, M. Guérin, vous n'oubliez pas j'espère de me rappeler ça.

— Soyez tranquille, M. Lebrun, reprit Charles, souriant malgré lui, et appuyant sur les dernières paroles, soyez tranquille ; je ne l'oublierai pas !

V. — LE PREMIER JOUR DE MAI.

Quelques jours après son retour à Québec, Charles répondit à la lettre de Louise et lui annonça qu'il irait passer à la maison paternelle les premières semaines du mois de mai. Il obtint aisément de M. Dumont ce nouveau congé, par forme de compensation au voyage que ce bon patron lui avait fait faire sans le consentement de madame Guérin. Le brave suppôt de Thémis se contenta de penser en lui-même que de vacances en vacances son élève ne prenait pas le chemin de devenir pour lui un rival bien dangereux, et qu'il n'avait pas à craindre pour son propre compte ce qui arrivait déjà au cr-devant patron de M. Henri Voisin.

Cependant l'intervalle d'un mois qui s'écoula entre les deux excursions de l'étudiant fut sagement employé. On se rappelle qu'au sujet de Clorinde Wagnaër dont il avait été amoureux en imagination pendant près de quinze jours, notre héros avait entrepris de sérieuses études que la maladie funeste du caprice, aidée, développée chez lui par un ami perfide et intéressé à son malheur, lui avait fait bientôt abandonner. L'amour réel qu'il éprouvait pour Marie et les pressantes recommandations de la jeune fille qui retentissaient constamment dans sa mémoire eurent un résultat plus positif. Au bout de quelque temps il sut assez de droit pour pouvoir en montrer aux autres clercs de l'étude. Il avait lu et médité d'un bout à l'autre le *Traité des Obligations*, cet excellent livre qui met les patrons si à leur aise lorsqu'ils l'ont une fois placé entre les mains de leurs élèves en leur disant pour tout commentaire : Lisez Pothier, monsieur, et quand vous l'aurez lu, relisez-le. Cette phrase laconique et superbe accompagnée d'un geste plein de majesté par lequel on indique au jeune homme quelle vénération on doit avoir pour le volume qui contient ainsi toute la loi et les prophètes, tient lieu ordinairement des leçons et des cours publics, que suivent les aspirans au barreau dans les autres pays.....

Suivant sa promesse, le premier jour de mai, Charles était de retour au milieu de sa famille. Bien qu'arrivé tard la veille, et quelque peu moulu des fatigues du voyage, il s'était levé de bonne heure. C'était une journée décisive pour lui, qui allait commen-

cer : à peu près ce qu'est pour un général d'armée (qu'on nous pardonne la comparaison) le jour d'une grande bataille. Ne devait-il pas en effet attaquer une position importante ! N'allait-il pas combattre contre un adversaire beaucoup plus expérimenté que lui ? N'avait-il pas disposé pendant la nuit les batteries qu'il devait faire jouer le jour ? N'avait-il pas fait une marche forcée pour arriver sur le champ de bataille ? Enfin pour couper court et faire grâce à nos lecteurs de toute autre métaphore n'avait-il pas résolu d'avouer à sa mère tout ce qui s'était passé, de braver son mécontentement, d'opposer une raison meilleure à chaque bonne raison qu'elle placerait en travers de ses projets, de mettre en jeu tous les ressorts qui peuvent agir sur l'esprit d'une femme et le cœur d'une mère, en un mot de combattre et de vaincre par tous les moyens possibles. Il avait même dans ses appréhensions, su exciter son courage au point d'imaginer un moyen odieux, du moins à notre goût. C'était de menacer sa mère d'une incartade semblable à celle de son frère aîné, et de laisser le pays plutôt que de renoncer à celle qu'il aimait !

Une brûlante insomnie dans laquelle avaient fermenté toutes ces idées assez peu raisonnables, l'avait chassé de son lit, et à cinq heures comme sonnait l'angélus au clocher de l'église au bout de la pointe ; il se promenait sur la grève depuis longtemps, et avait déjà parcouru plusieurs fois cette partie de l'anse qui se trouve entre la *Rivière aux Ecrevisses*, et la route qui descend à l'église.

La journée qui, dans les prévisions de notre héros, devait être si importante s'annonçait pour une des plus belles du printemps. Les flots de lumière que répandait le soleil levant éclairaient avec magnificence l'admirable paysage que nous avons essayé de peindre dans le premier chapitre de cet ouvrage. Un vent frais qui montait du fleuve et allait s'amollissant par degrés animait la scène qu'aucun objet sur l'eau ni sur la terre ne troublait dans sa majestueuse immobilité. Une neige éblouissante tranchait sur le sommet des hautes montagnes de l'autre côté du fleuve, avec l'azur du firmament. De larges taches blanches que l'hiver semblait avoir oubliées au flanc des côteaux et d'espace en espace dans les champs, contrastaient avec les noirs sapins, et l'herbe nouvelle, qui déjà recouvrait la terre comme une mousse épaisse ; de petits ruisseaux formés par la fonte des neiges, emprisonnés sous la glace de la nuit commençaient à retrouver leur chemin avec un roucoulement semblable à celui des oiseaux. Des nuées d'alouettes, seuls êtres vivans qui paraissent éveillés dans cet endroit solitaire, s'élevaient en tourbillonnant audessus de la petite île et des deux pointes de l'anse, saluant de leurs joyeuses chansons, le lever de l'astre du jour.

A part ces quelques légers changemens de décorations, tout dans le tableau que nous avons fait une première fois était resté dans le même état ; pas une maison de plus, pas une clôture, pas un arbre de plus ; ce qui nous fait souvenir cependant, qu'il y avait un arbre de moins, le vieil orme abattu par la tempête. Ce lieu et ce moment étaient donc bien propres à rappeler en foule à la pensée du jeune homme tout ce qui lui était arrivé depuis la dernière fois qu'il avait contemplé avec son frère les beautés de leur endroit natal.

Il fut bien vite détourné de ses réflexions par un bruit qu'il entendit du côté de la maison de M. Wagnaër. C'était plusieurs groupes d'habitans armés de fusils qui s'avançaient dans cette direction. Charles crut d'abord que l'on avait fait quelque prisonnier, arrêté quelque voleur ou quelque meurtrier pour les conduire de capitaine en capitaine jusqu'à la ville. Mais à l'air de gaieté, et à

la toilette rayonnante de ces braves gens, tous plus ou moins endimanchés, il reconnut bien vite qu'il s'agissait d'une fête, et non pas des sinistres préparatifs d'une instruction criminelle. En effet il put distinguer l'instant d'après, à la suite des habitans, plusieurs chevaux attelés à une longue pièce de bois, semblable au grand mât d'un navire, entourée de branches de sapins, de rubans et de banderoles de toutes les couleurs. Ce n'était rien moins qu'un mai que l'on venait planter devant la maison de M. Wagnaër récemment promu au grade de major dans la milice provinciale.

Deux hommes à cheval paraissaient chargés du commandement. L'un était le plus ancien capitaine de la paroisse : un large ruban rouge-feu entourait son chapeau, et une ceinture de même couleur suspendait à son côté un vieux sabre dont le fourreau peu solide était ficelé sur tous les sens. Il était difficile d'ailleurs avec cet accoutrement militaire, d'être plus content de soi que l'était le capitaine Martin à la tête de l'élite des deux compagnies de la paroisse. L'autre cavalier était Guillot le commis, qui sans avoir le moindre grade dans la milice, n'en paraissait pas moins l'ordonnateur de la fête.

— Arrêtez-donc, vous autres ! cria le capitaine à ses miliciens, lorsqu'ils furent près de chez M. Wagnaër. Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous avez l'air d'une bande de moutons, et vous jasez comme des femmes ! Puis prenant le langage technique qui convenait à la situation : Halte, miliciens ! Silence dans les rangs ! Deux de front.... fusil à l'épaule.... en avant, marche !

Les cinquante ou soixante hommes défilèrent en assez bon ordre devant la maison, et formèrent la ligne sur deux de hauteur, le dos tourné à la grève.

A c'te heure, mes amis, dit le capitaine, il faut réveiller not' major. C'est *prouvable* qu'il doit dormir encore ; comme c'est un gros Messieu.... Voyons, chargez vos fusils.... Attention ! bon.... c'est bien.... Feu !.... Une fusillade très vive quoiqu'un peu irrégulière épouvanta les alouettes de la grève et fut répercutée au loin par les échos.

A ce signal, la porte de la maison s'ouvrit, et le *major* parut sur le seuil, en robe de chambre, et dans un négligé qui paraissait vouloir dire : quelle surprise vous me faites ! En même temps Mlle Clorinde ouvrait une persienne, et se montrait à la fenêtre dans une toilette assez étudiée pour démentir l'étonnement que simulait le digne auteur de ses jours.

Le capitaine Martin, qui se piquait de parler *dans les termes*, ôta son chapeau (ce qui, sans contredit était beaucoup plus civil que militaire) et dans un discours amphigourique parsemé de grands mots empruntés partie aux prédicateurs, partie aux avocats, qu'il avait entendus dans le cours de sa pieuse et processive existence, parvint à exprimer à M. Wagnaër, assez difficilement, tout le contraire de ce qu'il voulait lui dire. Heureusement celui-ci n'était pas difficile sur la qualité de l'encens que l'on brûlait en son honneur, et il prit en bonne part les pompeuses injures qui lui étaient adressées. Il prononça à son tour une harangue qui fut trouvée admirable, grâce à l'accent étranger de l'orateur, et grâce bien d'avantage à l'excellente conclusion qu'il eut soin d'y ajouter. Il invita en effet tous les assistans à se rendre à l'auberge du village, où on leur verserait généreusement du meilleur rhum de la Jamaïque, dont il venait de recevoir les quatre plus belles tonnes qui fussent jamais entrées dans la paroisse. Cette péroraison éloquente prouvait au reste ce fait consolant, que l'éclat des grandeurs n'éblouissait point trop l'habile parvenu, et que chez lui le major savait dans l'occasion ne pas oublier le marchand.

Un second feu roulant plus énergique et mieux nourri que le premier succéda aux deux discours, et le mai s'éleva comme en triomphe au milieu des cris de joie d'une foule de femmes et d'enfans accourus de tous côtés et aux sons du *God save the King*, que Guillot le commis exécuta tant bien que mal, sur un vieux cor de chasse emprunté pour la circonstance.

Cette musique étrange, les naïves acclamations des spectateurs, la vive fusillade, les costumes pittoresques des habitans, les bonnets rouges et bleus qu'on agitait en l'air, les banderoles du mai qui flottaient au vent frais et léger du matin, la gaîté et la bonhomie des nombreux acteurs de cette scène, le sérieux grotesque de M. Wagnaër et du capitaine, formaient un tableau de genre des plus charmans, encadré dans le plus magnifique paysage et éclairé par les plus beaux rayons d'un soleil de printemps.

Mais si quelque chose contribuait surtout à embellir ce spectacle ; à coup sûr, c'était la personne de Clorinde. Debout sur une chaise dans la fenêtre, de manière à ce que sa taille élancée parut dans toute sa grâce, elle semblait la reine ou plutôt la déesse à qui tous ces honneurs étaient rendus. Aussi prenait-elle le plus vif intérêt à ce qui se passait. Ses beaux yeux noirs humides d'émotion étincelaient en même temps de plaisir ; elle semblait rire et pleurer tout ensemble, son teint brun était animé par les plus vives couleurs, et rayonnante à la fois de grâce, de beauté, d'amour filial, de vanité satisfaite (sentiment qui ne contribue pas médiocrement à embellir une femme) elle semblait respirer avec volupté, comme un délicieux parfum, l'odeur de la poudre mêlée aux âcres exhalaisons du varec, et des autres plantes marines que les vapeurs du grand fleuve rejettent sur le rivage. Du geste et de la voix, elle remerciait et encourageait les miliciens ; et les plus jeunes d'entr'eux enthousiasmés comme on peut bien le croire, épuisèrent tout ce que leurs poumons pouvaient leur fournir de cris de joie, et tout ce qu'on leur avait donné de munitions.

Charles, surpris et étourdi de tout ce tapage, auquel se mêlaient les hurlemens des chiens, et les cris de tous les animaux des habitations voisines, n'avait pas encore eu le temps de s'expliquer bien clairement ce que tout cela voulait dire ; lorsqu'il aperçut Louise qui sortait de la maison en rajustant de son mieux la modeste toilette qu'elle venait de se faire bien à la hâte. Il courut à elle.

— Bon, te voilà, Charles, fit la jeune fille. Je suis bien contente, tu vas venir avec moi ?

— Et où vas-tu de ce pas ?

— Chez Clorinde sûrement, lui faire mon compliment de tous les honneurs qu'on vient de leur rendre.

— Ah ! tu sais donc ce que ça veut dire ?

— C'est bien certain. Est-ce que tu ne vois pas le mai qui est planté près de la maison ? M. Wagnaër a été fait major, et ils sont venus à l'improviste lui donner cette fête-là. Crois-tu, quelle surprise !

— Une surprise ! Ça doit en être une bonne en effet. Et où diable les gens de la paroisse ont-ils été pêché tout cet amour-là pour M. Wagnaër que personne ne pouvait souffrir ?

— Ne dis donc pas cela. Nous avons eu des préjugés contre lui, mais je t'assure que mamán en est bien revenue. Clorinde est si bonne, et tout le monde l'aime tant.

— Passe pour ta Clorinde. Elle est assez jolie fille, ma foi ! Et c'est seulement bien dommage qu'elle paraisse si fière de toutes ces singeries.... Mais dis donc, ma petite sœur, comment se peut-il qu'elle soit si richement mise ?.. Si c'est là sa toilette,

quand on la surprend, qu'est-ce donc quand elle veut surprendre son monde ?

— Tiens, tu es un méchant. Mais il faut absolument que tu viennes avec moi. Voyons, ne fais pas l'ours. C'est bien assez que tu sois resté sur la grève comme si tu avais eu peur des coups de fusil.

— Laisse donc, je me tenais à une distance respectueuse pour tout voir... et ne rien entendre. Je serais curieux de savoir ce qu'ils se sont dit le capitaine et le major. J'ai entendu par ci par là des mots longs comme d'ici à demain...

— Voyons, mon bon Charles, pour ne pas me faire de peine, viens avec moi.

— Mais tu es folle ! Une visite à cette heure-ci chez des gens que je connais à peine !

— En voilà des cérémonies ! N'as-tu pas dit toi-même que Clorinde était en grande toilette ? viens donc ! et en disant cela, Louise prenait son frère par le bras et l'entraînait sans trop de résistance de sa part ; car on pouvait les voir de chez M. Wagnaër, et il n'aimait pas à paraître trop sauvage.

La plupart des miliciens profitant de l'invitation de leur major, s'étaient rendus à l'auberge voisine et il ne restait plus que le capitaine Martin, et quelques uns des plus anciens et des plus respectables habitans qui causaient avec M. Wagnaër. Clorinde vint au devant de Louise et l'embrassa, et sans attendre qu'elle lui présentât son frère elle échangea avec lui une cordiale poignée de main. M. Wagnaër de son côté fit un accueil charmant à son jeune voisin, et l'invita de suite à un déjeuner magnifiquement servi, qui se trouvait sans doute préparé par un effet de la surprise, comme tout le reste. M. Wagnaër retint aussi à déjeuner les habitans qui causaient avec lui.

Après le déjeuner qui se prolongea assez tard dans la matinée, Louise et Clorinde firent de la musique pendant quelque temps : puis Charles obtint un congé d'une heure seulement pour aller faire une toilette plus convenable, car il était invité à dîner. Les autres convives étaient le curé, Jules de Lamilletière, fils aîné du seigneur, et le notaire de la paroisse. Le repas fut des plus gais et arrosé d'excellent champagne... fabriqué à Jersey par un des compatriotes et correspondans du major. Après le diner Louise et Clorinde exigèrent que Charles les accompagnât dans une excursion à cheval ; le jeune de Lamilletière fut aussi de la partie. Enfin après le thé, il fut question d'aller à un bal qui se donnait aux frais de M. Wagnaër, à l'auberge. Charles se défendit de son mieux de ce dernier divertissement qu'on lui imposait, mais il n'y eut pas moyen. Ce bal devait être si drôle, si amusant disaient les jeunes filles ; et puis Louise fut sur le point de pleurer ; ainsi, malgré qu'il eut bien hâte d'avoir avec sa mère l'explication qu'il méditait depuis si longtemps, notre héros fut obligé de céder.

Le bal fut en effet des plus divertissans. Jules de Lamilletière dansa avec Louise et Charles avec Clorinde. Les amours de Guillot le commis avec la fille vieille et laide d'un riche cultivateur, égayèrent surtout les deux jeunes couples. Ce ne fut qu'assez tard dans la nuit que Charles et Louise rentrèrent à la maison.

Madame Guérin avait veillé pour les attendre, et après s'être fait conter tout ce qui s'était passé et comme quoi Clorinde n'avait pas voulu permettre à Louise de s'absenter, et avait pris soin de sa toilette, qu'il lui avait fallu faire à plusieurs reprises, elle dit à Charles : mon pauvre enfant il est bien tard et tu dois avoir un grand besoin de repos. Après un voyage comme celui que tu as

fait, avoir passé une journée pareille ! J'avais pourtant des choses bien sérieuses à te dire : je voulais avoir une longue conversation avec toi ; mais ça sera pour demain. Il faut mon pauvre enfant que tu t'occupes d'affaires importantes, car vois-tu maintenant il n'y a plus que sur toi que nous comptons. Tu es l'espoir de la famille. Ainsi, après t'être bien amusé aujourd'hui, demain matin, tu viendras entendre la messe avec moi et ensuite nous parlerons d'affaires.

Charles pâlit à ce discours. Sa mère avait-elle su d'avance ce qu'il avait à lui dire ? Quelles étaient ces grandes affaires dont elle voulait l'entretenir ? Il était pour le moins bien étrange qu'elle lui offrit ainsi l'occasion d'une explication qu'il désirait si fort. Toutefois, comme il la redoutait presque autant qu'il la désirait, il ne fut pas fâché de la voir ajournée au jour suivant, et las des fatigues de la veillée, et des plaisirs du jour, il s'en fut dormir, la tête pleine de projets, de craintes et d'espérances pour le lendemain.

VI. — L'ESPOIR DE LA FAMILLE.

Chez nos voisins des Etats-Unis l'autorité paternelle se réduit maintenant à peu de chose. L'individualisme a remplacé l'esprit de famille. Chaque citoyen, satisfait d'avoir assuré à ses enfans le plus profitable de tous les héritages : une bonne instruction pratique, qui peut faire de chacun d'eux, soit un cultivateur éclairé, soit un manufacturier inventif, leur abandonne le soin de se frayer eux-mêmes un chemin dans le monde, s'occupe peu de leur laisser une fortune à partager entr'eux et risque sans scrupule dans la spéculation la plus hasardeuse tout leur patrimoine. L'enfant de son côté choisit de bonne heure l'état qui lui convient, va où il veut, souvent au bout du monde, en revient quand il le peut, se marie quand il le veut, et comme il lui plaît ; et quelque chose qu'il fasse il lui vient rarement à l'idée de prendre l'avis de ses parens. Ils n'ont rien à voir dans ses affaires, et ce n'est que juste : on ne s'affranchit d'un devoir qu'en renonçant à un droit.

Quoique chez nous les mœurs intimes, les choses du foyer domestique, se modifient de jour en jour au contact des institutions libérales, l'absolutisme des parens, surtout dans les familles riches, se ressent encore beaucoup de l'ancien régime. Nous ne prétendons pas dire que l'autorité paternelle s'y montre dure et inexorable ; mais elle a assurément une large part d'influence sur les actes les plus importants de la vie : le choix d'un état, et celui d'une épouse. Les meilleurs parens par leurs instances et leurs jarmes violentent quelquefois des décisions qui devraient être libres par cela même qu'elles sont irrévocables.

Il n'est même pas rare de voir cette influence exercée par la mère, à l'exclusion du père, et de grands garçons très capables de penser par eux-mêmes adopter avec une soumission sans doute bien louable, la manière de voir plus ou moins éclairée de leurs mamans, sur leur propre avenir. Il en résulte quelquefois que celui qui aurait fait avec beaucoup de peine un bon commis, devient un notaire ou un avocat, et que celui qui montre toutes les inclinations d'un mousquetaire, revêt l'habit ecclésiastique. Ce sont là de petits écarts de l'imagination maternelle, qui au demeurant sait d'ordinaire gouverner avec assez de bon sens toute la famille, à commencer par le chef de la communauté.

Pour ce qui est de madame Guérin, rien n'était plus légitime que l'influence qu'elle exerçait sur Charles. Par la supériorité de

son esprit et l'énergie de son caractère, elle avait su dès le principe remplacer auprès de ses enfans l'excellent père qu'ils avaient perdu dans leur bas âge ; elle avait conduit avec prudence et sagacité leurs petites affaires pécuniaires, et ce qui vaut encore mieux, elle avait su à la fois se faire craindre d'eux et se faire aimer. Aussi, quoique prévenu par quelques mots de la lettre de Louise, Charles n'en fut pas moins très étonné lorsque dès le début de leur conversation, sa mère lui proposa d'abdiquer une autorité dont elle usait si sagement.

— M'émanciper, ma mère, s'écria-t-il ? Mais qu'est-ce que

je ferai ? Je n'ai pas hâte de prendre la responsabilité des affaires de la famille. Il serait peut-être beaucoup plus sage de m'interdire, au moment où je deviendrai majeur, que de m'émanciper à présent... puis se ravisant... Il y a cependant une sorte d'émancipation reconnue en loi à laquelle je ne saurais avoir aucune objection...

— Et comment appelez-vous cela, monsieur le juriconsulte ?

— La loi, dit comme cela, qu'on est émancipé en se mariant....

(La suite incessamment.)

LA REVUE DU MOIS, MARS 1847.

EN vérité, amis lecteurs, la chronique des événements du mois est chose ingrate et difficile à faire. Jamais le monde de Montréal ne fut aussi triste, aussi morne et silencieux. Toutes les rigueurs et les désagrémens de l'hiver ont fondu sur nous à la fois ; des froids cruels, des cieus sombres, nébuleux à vous donner tous les *spleens*, tous les diables bleus imaginables, des avalanches de neige, des vents glacés, n'y avait-il pas là de quoi attrister l'âme ? On a beau dire, l'influence de la température sur les dispositions, les plaisirs, les goûts et l'humeur des gens, est grande, très grande. Le temps est-il doux, beau, agréable, le ciel bleu, le soleil dans toute sa splendeur, vous vous sentez disposé à la gaieté, à la joie et heureux ; au contraire, la nature semble-t-elle agitée, bouleversée, vous sentez-vous saisi et transi de froid, le ciel est-il menaçant, noir ou en pleurs, le vent se lamente-t-il à l'angle de votre logis ou dans votre cheminée, vous devenez morne, sombre et malheureux. Le mois de mars a été aussi remarquable par son grand froid et une succession de pluies et de neiges abondantes que le commencement de l'hiver fut remarquable par une température douce et peu de neige. Si, comme on dit vulgairement "l'hiver est dans un sac," le sac à certainement été vidé durant les quatre dernières semaines.

Ce qui par dessus tout était bien propre à refroidir tous les plaisirs de la capitale c'est la misère que les rigueurs de la saison répandent parmi les classes inférieures de la société. Les tristes nouvelles de la famine en Europe étaient déjà assez navrantes pour nos cœurs, sans voir si près de nous, des familles en proie aux horreurs du froid et de la faim. Au milieu de Montréal, au milieu de notre opulente et florissante cité, jamais nous n'avons vu plus de désolation. Sept cents familles, au moins, se trouvaient sans pain et sans feu ! Le pauvre est si souvent imprévoyant, si peu soucieux de l'avenir, que dans la saison de l'ouvrage, quand les salaires sont hauts, au lieu de faire quelques économies, de penser au lendemain, de se préparer à l'hiver, il vit au jour le jour, dépense tout ce qu'il gagne et compte sur la providence pour

l'avenir. Cette année, il faut le dire, la cause de ce dénucement extrême, de tant de misères, n'est pas seulement dans l'imprévoyance du pauvre ; elle est aussi dans l'élévation du prix des subsistances et du combustible. Ce dernier article surtout de si absolue nécessité, est déjà rendu à un prix fou à Montréal. On peut se faire une idée du sort qui attend la classe indigente, quand le bois de chauffage se vend six à sept piastres la corde. Heureusement pour elle, la charité et la philanthropie de nos concitoyens est aussi grande et aussi profonde que ses maux. Si Dieu promet de reconnaître un verre d'eau donné en son nom, que ne fera-t-il pas pour ceux, qui s'occupent continuellement de soulager les infortunes de leurs frères, pour ceux dont toute la sollicitude est de pourvoir à l'existence de ces familles menacées sans cesse des horreurs du froid et de la faim, et sans aucun moyen de les éviter. Oh ! si l'on connaissait toutes les souffrances des pauvres à cette époque de l'année ! Si l'on mesurait de ses yeux toute la profondeur et l'étendue de leurs maux, combien encore la charité et la bienfaisance serait plus active ! Je ne veux pas vous conduire dans ces misérables demeures délabrées, humides, sales, percées de fissures, ouvertes aux quatre vents, trouées comme les guenilles qu'elles contiennent ; je ne veux pas vous présenter le tableau poignant d'êtres humains créés comme vous à l'image de Dieu, entassés pêle-mêle sur un tas de paille infecte, brisés, percés par le froid, torturés par la faim, les larmes aux yeux et le désespoir au cœur.—Je ne vous dirai pas ce qu'éprouve la mère à qui ses enfans suppliants demandent une goutte de lait ou un peu de pain, ni les émotions cruelles qui saisissent les enfans à la vue de leur mère malade, dévorée par la douleur et par tous les besoins à la fois ; non, je ne veux pas vous attrister par d'aussi lamentables narrations. Mais, n'oublions jamais, nous tous, à qui Dieu donne, dans sa bonté, un nid bien doux, bien chaud pour l'hiver, une nourriture abondante et les joies de ce monde, n'oublions jamais, dis-je, de secourir ceux qui sont déshérités de la fortune et frappés par les décrets impénétrables de la providence.

Le carême nous a fait une quarantaine toute de prières et de recueillement, entremêlées de concerts spirituels, de sermons, de

conférences et de pratiques religieuses. Les salons sont fermés. Plus de fêtes mondaines, plus de bals joyeux, de riches toilettes, de fol enivrement. Les gais sourires, la danse vive et légère, l'harmonieux quadrille, l'anecdote piquante, les saillies fines et spirituelles, les petits scandales, tout cela est disparu. Nos belles dames se repentent et font pénitence. Ne soyez donc pas surpris que mon allure soit grave et prenez cette maigre revue du mois en esprit d'expiation.

On ne peut pas toujours chanter, danser et rire. Le plaisir redoublé devient monotone et produit la satiété. Il fait bon, n'est-ce pas, de temps à autre, de détourner la tête de ce monde faux, ce pas, de temps à autre, de détourner la tête de ce monde faux, de trompeur, perfide, menteur, qui dans l'éclat de ses pompes et de ses joies, vous a tant promis et à si peu tenu ses promesses ? il fait bon au milieu des déceptions et des désenchantemens de la vie, de faire taire les bruyantes clameurs des plaisirs, de rentrer en soi-même, de compter dans son cœur le bien et le mal, de calculer les fautes et les bonnes œuvres, pour voir de quel côté est la balance. Ce retour intérieur vous repose des fatigues du voyage. C'est comme un frais oasis dans le désert, un refuge calme et paisible contre les tempêtes de l'âme, un peu d'ombre contre les ardeurs des émotions d'ici-bas. Oh ! vous savez tous, si nos cœurs ont parfois besoin d'ombre, de calme et de repos. Le frêle esquif emporté par le courant rapide retrouve avec joie la surface limpide du lac et ses eaux paisibles. N'en est-il pas ainsi de nous ? Après les orages comme après les tourbillons de plaisirs, n'aimons-nous pas le calme ? N'éprouvons-nous pas le désir de nous détacher des choses de la terre, de nous faire un petit bout de vie ascétique et rêveuse de te savourer en imagination les douceurs d'un monde où tout serait paix et bonheur ?

Depuis un mois, le lieu de réunion de la société, le salon à la mode et ce salon là vaut bien les autres, c'est l'église ; jamais la ville ne s'y est portée plus en foule et à voir les gens défiler par les rues, du matin au soir, hommes, femmes et enfants, on serait bien porté à croire que Montréal mène une vie exemplaire ; mais il y a bien des défauts, des vices et des plaies dans notre ville. La vertu humble et modeste est bien souvent heurtée par le vice opulent et superbe. Nous n'avons pu échapper au sort des grands centres de populations. Cependant malgré ses défauts et ses vices, la société catholique du Canada et de Montréal a souvent fait l'admiration des voyageurs par son zèle, sa piété et ses vertus. Le peuple canadien est resté fidèle à la religion de ses pères, et cette foi vive et sincère qui l'anime, est peut-être un des liens les plus forts qui le tiennent ensemble, uni comme un faisceau, et le plus secret de cette protection spéciale dont l'entoure la divine Providence.

Les fidèles ont eu, cette année, un riche programme de grâces et de bénédictions. A part des fêtes ordinaires, des pratiques d'usage, des sermons, des conférences et de la neuvaine de St. François-Xavier, il y avait quelque chose de rare, d'inaccoutumé, un trésor, une bonne fortune pour les âmes pieuses. Le monde chrétien est dans la joie et Dieu sait s'il a raison de l'être. Il célèbre l'avènement d'un successeur des apôtres à la chaire de St. Pierre. Salut et gloire au grand PIE IX ! Salut et gloire à l'apôtre ardent du catholicisme, de la civilisation et du progrès ! Honneur, longue vie et prospérité à l'homme éclairé, choisi par le ciel, pour diriger la grande famille chrétienne, à cet esprit vaste, à ce beau génie, qui au milieu d'une société rétrograde, entouré d'une atmosphère d'absolutisme, a compris le progrès et la liberté ! Oh ! combien le monde chrétien doit se réjouir, combien les peuples de l'Europe doivent bénir le jour où Pie IX fut proclamé le suc-

cesseur de St. Pierre, ce grand jour où du haut du Vatican, le sublime Pontife jetait aux nations de la terre les mots impérissables de " Dieu et la liberté." L'Italie était triste, morne et silencieuse, comme ses ruines ; son peuple était sans courage et sans force ; le vent de l'oppression et de l'adversité courbait le front des descendants de Rome antique, la superbe et vaillante cité qui commandait à l'univers ; mais voilà Pie IX qui paraît et l'Italie se réveille, elle s'agite comme un homme sortant d'un long sommeil léthargique, elle bondit de joie. Son enthousiasme se communique, il court le monde comme un choc électrique, et le monde entier répète les cris de son amour et de sa reconnaissance à l'éternel. *Jubilé, jubilé, gaudete omnes*, réjouissez-vous tous.

Au milieu de la jubilation générale, l'église répand sur la terre des grâces abondantes, elle travaille à la régénération des pécheurs avec un redoublement de zèle. Nos prêtres et nos missionnaires sont infatigables et parmi eux surtout figurent deux hommes déjà bien chers à la population de Montréal ; MM. Billandel et de Charbonnel ; quel est celui qui n'a pas admiré leur éloquence et cette ardeur apostolique qui est le fruit de convictions sincères et d'une inspiration divine ? aussi ont-ils fait des conquêtes importantes. On cite de vieux pécheurs endurcis rentrés au giron de l'église, après de longues années d'absence, des Madeleines pécheresses en pleurs et repentantes, des enfants prodiges retrouvés, des maris contrits, des femmes consolées, des anges déchus remontés au ciel, et au milieu des gros poissons, le menu fretin des consciences timorées, tous les petits crimes à l'eau de rose, toutes les légères peccadilles des jeunes filles ingénues et des garçons mineurs, mouillés des larmes du repentir.

C'est bien heureux que le jubilé soit venu arracher le bon peuple de Montréal à ses sombres pensées et à ses noirs soucis, et lui déridier un peu la face ; car il n'a semblé que depuis le commencement du carême, tout a conspiré contre lui et que le ciel et la terre se sont entendus pour lui faire expier ses péchés. La température a pris ses allures les plus maussades, depuis le froid de trente degrés, jusqu'aux pluies battantes et aux neiges diluviennes, et les hommes et les choses ont fait leur pis pour nous faire enlever ; depuis le ministre Draper, jusqu'au dernier gamin, c'est comme une vaste conspiration contre les principes, l'ordre, la paix, le bonheur.

Je n'ai pas envie de vous détailler tous les crimes politiques qui ont été commis et sont commis encore tous les jours ; non pas que je m'occupe du tout du reproche qu'on m'a fait d'avoir introduit de la politique dans ces annales fugitives des événements de la capitale, comme si tout ce qui se passe dans ce bas monde n'entrait pas dans le domaine de la chronique ; mais parce que vous connaissez tous les fautes innombrables du cabinet Draper ; comme pour couronner les derniers jours de cette tant fameuse administration, qui a pesé si lourdement sur les épaules du peuple canadien, nous avons devant nous un catalogue de scènes de désordre et de tumulte, de meurtres, d'assassinats, de suicides, de vols, à faire déplorer les progrès de la civilisation dans notre société, autrefois si morale et si paisible.

Ce concert infernal de crimes et de maux a commencé par une vraie ronde de Sabbat, exécutée au son des fusils et des bâtons, par ces fameuses bandes de va-nu-pieds, décorés des titres de *L. P. S., Cavaliers, Dolphins et Steel Caps*, sortis subitement de dessous terre, le jour des élections municipales. La présence de ces messieurs a été signalée par des rixes sanglantes ; il y a eu beaucoup de gens battus, des yeux pochés, des jambes et des bras cassés, mais points de morts. Ce qu'il faut le plus déplorer

c'est de voir la franchise électorale impunément violée, la loi foulée aux pieds, et ses officiers insultés. Les scènes des dernières élections municipales n'étaient rien comparées à celles des années précédentes, et encore c'est mille fois plus de bruit et de désordre qu'il n'y en a aux Etats-Unis pour élire un Président.

Deux ou trois meurtres commis depuis ont été causés probablement par la haine et les mauvais sentiments résultant des passions politiques et des élections. L'horrible tentative d'assassinat sur M. Hervieux semblait adressée à d'autres qu'à lui ; il n'en a pas moins souffert ; laissé pour mort sur le champ, exposé pendant cinq ou six heures à un froid cruel, on a cru d'abord qu'il faudrait lui amputer les mains et les pieds, heureusement qu'on a pu s'en dispenser et qu'aujourd'hui M. Hervieux se rétablit.

Il y a des femmes qui font mourir leur mari à petit feu, par des tourments insupportables et des tracasseries continuelles, la femme dont je veux vous parler a tué le sien à coups de ciseau ; c'est plus expéditif. L'intempérance doit être pour beaucoup dans cette affaire. Elle veillait avec son mari, a dit la rumeur, quand une altercation étant survenue entr'eux, elle se lève, saisit un ciseau qu'elle trouve sous sa main et le plonge dans l'abdomen du malheureux Cochrane ; un quart d'heure après, il était mort. On n'a pu connaître d'autre cause de ce meurtre atroce. La femme a d'abord nié avoir frappé son mari, mais ensuite elle a déclaré, qu'il l'avait fait fâcher et qu'elle s'était oubliée. Qui sait ? peut-être cette malheureuse femme faisait-elle un ménage comme on en voit tant, un vrai combat à outrance dont son crime a été la fin dramatique ? Peut-être s'étaient-ils pris pour époux comme on se prend d'ordinaire aujourd'hui, sans s'enquérir au préalable de la conformité d'humeur, de goûts et de caractères des contractants, et cette femme, en présence de la sévérité et de la durée irrésoluble de son lien, a-t-elle conçu le noir projet de le briser par le plus grand des forfaits. Diogène avait peut-être raison ; quand c'était des jeunes gens qui s'adressaient à lui pour savoir son opinion sur leur mariage il leur disait qu'il n'était pas temps encore et quand c'était des vieillards, il leur disait que le temps était passé.

Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps où les habitants du Canada pouvaient dormir leurs portes ouvertes, sans craindre les voleurs ? Il ne ferait pas bon d'en faire autant en 1847. Non seulement il faut bien fermer sa porte la nuit, mais ceux qui voyagent ont besoin d'être bien armés, armés jusqu'aux dents ; autrement vous êtes arrêtés par les mots peu sacramentels " la bourse ou la vie." Nous n'avons pas eu moins de cinq ou six vols de grands chemins, aux environs de Montréal, durant le cours de mars ; c'est là un progrès dont nous nous serions bien passés. On suppose que les auteurs de ces vols appartiennent à la classe des émigrés et que des besoins pressants et la grande misère les poussent au crime.

Ça m'ennuie énormément toutes ces histoires de troubles, de batailles, de meurtres et de vols, va sans doute nous dire quelque lecteur à moitié endormi sur notre revue. Est-ce que vous n'avez eu aucun amusement depuis un mois ? Montréal est une grande ville, comment donc vous amusez-vous dans vos heures de loisir ?

On s'amuse comme partout ailleurs où il n'y a aucun amusement public ; il faut vivre sur ses propres ressources, avoir son petit cercle d'amis et de connaissances et tirer parti de tout. Dans l'été nous sommes parfois visités par quelqu'artiste en renom qui consentira *peut-être* à donner un concert ou deux pour faire ses frais de route. Nous verrons passer de temps à autre des exhibitions curieuses et amusantes des panoramas, des dioramas et nous avons régulièrement chaque année le grand cirque de New-York ou de Philadelphie qui fait la joie de tous les badauds de la ville et des faubourgs, voilà à peu près tout ; alors vous pouvez comprendre que dans les quatre dernières semaines, durant lesquelles nous n'avons eu ni bals, ni concerts, ni soirées, ni réunions d'aucune sorte, la chronique n'a rien trouvé à glaner et qu'elle soit maigre, comme le carême qui va finir, Dieu soit béni.

Le chapitre des accidents ne nous apprend rien de neuf ; à cette époque de l'année, un jour de dégel, la rue Notre Dame présente un coup d'œil tout à fait amusant malgré ses dangers. Si vous la parcourez pendant un quart-d'heure et que vous ne soyez pas écrasé par une avalanche de neige ou par un cheval à l'épouvante, vous êtes bien heureux. La neige descend des toits avec un bruit de tonnerre, hommes et bêtes se sauvent à toutes jambes, et au milieu de la frayeur des gens, beaucoup de rire. A part des accidents graves qu'on doit craindre il y a encore une raison pour faire cesser cet état de choses, les rues sont encombrées par la neige et presque impraticables et pour les voitures et pour les piétons.

La célébration de la fête nationale de l'Irlande, la St. Patrice a eu lieu le dix-sept de ce mois avec un éclat et une solennité inaccoutumés : car ce fut ce jour là qu'eut lieu également l'inauguration de la magnifique église de St. Patrice, après l'église paroissiale de Montréal et la cathédrale de Mexico, le plus grand temple de ce continent. La bénédiction de l'église fut faite par monseigneur le coadjuteur évêque de Martyropolis, au milieu d'un concours immense. L'église de St. Patrice est située sur une hauteur et domine par conséquent une partie de la ville. On suppose que son architecture appartient au genre gothique. L'intérieur est imposant et infiniment mieux que l'extérieur. On pouvait faire beaucoup plus pour le même argent.

Tout le monde dit que le printemps est arrivé depuis une dizaine de jours et personne ne l'a vu, ne l'a encore rencontré ; il se serait fait annoncer, ce me semble, a moins que cette année il ne voyage incognito, pour sa santé. En 1846, le 27 mars, des semences ont été faites dans plusieurs parties du district de Montréal et cette année le Dimanche des Rameaux le 28 du courant, nous avons un froid de janvier et trois à quatre pieds de neige.

" Le temps et les flots sont changeants,"

Surtout dans notre climat. Consolons nous, le grand jour de Pâques arrive. En entendant son joyeux carillon, et ses chants d'allégresse, le printemps consentira bien à montrer sa face rayonnante ; la nature entière saluera son retour, et moi aussi, dans ma prochaine livraison.

L. O. L.